

LES FEMMES.

II.


V. E. III
NAPOLI
Biblioteca Nazionale



Malheureuse, qu'avez-vous fait ? Mon devoir, répond-elle ; fais le tien.

LES FEMMES,

LEUR CONDITION

ET LEUR INFLUENCE DANS L'ORDRE SOCIAL

CHEZ DIFFÉRENS PEUPLES ANCIENS ET MODERNES ;

PAR LE VICOMTE J. A. DE SÉGUR.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'influence des Femmes sous l'Empire, et de notes historiques, par M. Ch. N***.

> Les hommes font les lois,
> Les femmes font les mœurs.

TOME SECOND.





PARIS.

RAYMOND, LIBRAIRE, RUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, N.° 4, PRÈS DU LOUVRE.

1820.



LES
FEMMES.

LA PETITE MAISON,

Anecdote.

M. de N..... gentilhomme de province, ayant une grâce à solliciter, partit du fond de son château pour venir à Paris. C'était un de ces campagnards peu au fait des usages de la ville et de la cour. Il avait beaucoup de bonhomie, une grande considération pour les grands seigneurs, et l'excellent esprit de vivre toujours chez lui, jusqu'au moment où une affaire au conseil l'attira à Paris et à Versailles. Sa femme, jeune, jolie, un peu dépourvue d'esprit, mais non de coquetterie, enfin l'ornement du Limousin, ne manqua pas de saisir une

occasion aussi favorable de voir Paris. Il fallait obtenir de son mari de le suivre. Une parisienne aurait employé de la grâce, de la finesse ; madame de N...... employa tout simplement cet instinct d'adresse qui fait connaître aux femmes le faible de leur mari, en Limousin, comme à Paris. Voilà donc le voyage décidé. — C'était un grand événement dans le château que ce départ ; depuis la bataille de Lawfeld, où M. de N.... avait été blessé, ce qui lui avait valu la croix et une pension de retraite qu'on ne lui payait guère, il n'était pas sorti de son château. Il fallut faire des emplettes ; on envoya à la ville. La nouvelle s'était répandue ; déjà madame de N..... en avait acquis plus de consistance dans les assemblées de la petite ville voisine. Au fait, elle allait à Paris, à Versailles; peut-être pourrait-elle voir le roi une fois... On ne parlait, depuis deux jours, que du départ de M. de N...... et de sa femme.

L'embarrassant était de savoir comment se mettre à Paris. M. et madame de B....., qui avaient fait un voyage, en 1766, à

Versailles, et qui ne manquaient jamais de le rappeler, furent écoutés comme des oracles. L'habit noir fut arrêté pour le mari; on acheta deux aunes de ruban de Saint-Louis, bien neuf et bien moiré; on rendit presque blanc un plumet devenu jaune, qu'on rajusta sur le chapeau de Monsieur. L'ancienne épée uniforme fut remise à neuf..... Quant à madame, il fut convenu que les modes ne s'acheteraient qu'à Paris.

Jean, le domestique, devenait un sujet d'inquiétude; il faillait l'habiller.... M. de N...... ne se doutant pas qu'il voyagerait, avait donné une ancienne livrée à la Ramée, son garde-chasse, qui était toujours près de son banc à l'église, les jours de grandes fêtes. Il fallut enlever ce vieux dépôt à la Ramée, en l'assurant qu'on ne faisait que l'emprunter. La Ramée furieux obéit; mais il jura qu'un des quatre lièvres qui étaient sur les terres de son maître serait tué et mis à son croc; ce qui fut exécuté... Voilà donc Jean affublé de la livrée. Comme la Ramée était plus grand que lui, l'habit venait à la moitié des jambes de Jean. Le fer-

mier prêta ses chevaux et sa carriole pour mener les voyageurs jusqu'à la ville où l'on prit la diligence.

Le voyage n'eut rien d'important. Nous allons donc suivre M. et madame de N..... à leur arrivée à Paris. Comme on leur avait fait redouter la cherté des beaux hôtels garnis, ils descendirent tout simplement dans une auberge du faubourg Saint-Marceau, *à la Belle-Image*. Au troisième, au bout d'un corridor noir, était une chambre à deux lits de drap jadis vert, ornés de rubans tortillés en jaune; ce fut là que Jean déposa le bagage de ses maîtres.

M. de N.... était un peu ridicule : à une grande taille peu avantageuse, il joignait un gros ventre, un air capable que sa stature rendait plus risible qu'imposant. Il avait beaucoup d'accent limousin, peu d'esprit, la voix rauque. De plus, comme un coup de biscayen lui avait raccourci une jambe, un talon de bois énorme, relevant son soulier, venait suppléer à ce qui manquait. Ajoutez-y peu d'usage, mais pourtant plus que sa femme; ce qui lui faisait

craindre que le langage, les expressions de la dame ne la fissent trop reconnaître pour une provinciale; et pour cela, il l'engageait à parler peu. Elle était soumise; mais, pour son malheur, le lendemain de son arrivée ils allèrent à l'Opéra.

On donnait Castor et Pollux. Le mari et la femme étaient placés aux troisièmes loges. Madame de N..... n'osait pas respirer; les yeux fixés sur le théâtre, et droite comme un piquet, elle ne tournait pas la tête.... Tout à coup la toile se lève, ses yeux sont éblouis; et, dans son transport, elle s'écrie : Ah! mon ami, *comme v'là qu'est!..* M. de N...., honteux de cette exclamation triviale, répond avec humeur et dignité : *Eh bien! madame, v'là qu'est, comme v'là qu'est.*

On juge de la joie, des moqueries de tout le reste de la loge; on rit aux éclats; M. de N..... se désole, sa femme rougit; tout ce bruit attire les regards de la loge voisine. Par hasard elle appartenait au duc de.... Il était avec madame de.... qu'il venait de quitter pour prendre la baronne

de....., et trouvait piquant, pour tourmenter la nouvelle, d'avoir l'air de rendre des soins à la délaissée. D'ailleurs, cela déroutait les soupçons de sa femme, qui lui avait fait une scène d'amour-propre le matin, et qui cependant était à l'Opéra vis-à-vis de lui avec le marquis de......., jeune fat qu'elle ne voyait pas sans intérêt.

Le duc n'avait d'abord fait que rire du *v'la qu'est* de la provinciale; mais, par hasard, il se met à la lorgner. Il la trouve charmante; tout au travers de la tenue ridicule de madame de N...., il découvre de la fraîcheur, des yeux noirs, une taille, de belles dents. Enfin le voilà tenté... Il descend, appelle son coureur Landry, l'homme le plus adroit, le plus actif. — « Landry, dit-il, tu » ne me suivras pas. Je te recommande une » petite provinciale aux troisièmes, n° 9.... » Elle est avec un homme de cinquante ans, » qui a l'air d'être son mari. Tu m'entends: » ce soir, à mon coucher, des détails; dix » louis pour toi, si tu ne fais pas de gaucheries... » Cela voulait dire: où demeure-t-elle? son nom? que vient-elle faire à Paris?

y a-t-elle accès? quelque femme de chambre à gagner? ne peut-on pas tenter les bonnes gens par l'espoir du crédit?.... Landry répond: *M. le duc sera content*..... Cela veut dire qu'il aura le soir réponse à tout. Le soir, en effet, il était instruit. L'adroit Landry avait suivi le fiacre à la sortie de l'Opéra, et pendant que M. et madame de N... se déshabillaient, le coureur buvait déjà dans l'auberge avec Jean qu'il régalait. Se figure-t-on Landry couvert d'or, ayant un bonnet brillant des armes de son maître, et sur sa canne une grosse pomme d'argent qui aurait fait la fortune de Jean? Ce Landry, affectant des airs de grand seigneur, était à table avec le nigaud qui, assis sur le coin d'un tabouret, osait à peine le regarder. Le coureur n'épargnait ni le vin ni les liqueurs, et lui donnait un souper exquis que son maître aurait envié. Jean, ouvrant de grands yeux, boit, se rassure, ne cesse de jaser. Bientôt Landry, assez instruit, se lève de table, paie magnifiquement, laisse encore un louis dans la main de Jean, et disparaît comme un éclair.

J'ai fait grâce au lecteur du sermon que M. de N.... fit à sa femme sur l'exclamation de l'Opéra. Elle promit bien de ne plus parler, de peur de dire des sottises. Laissons-les se coucher, et retournons chez le duc.

« Sais-tu que tu es parfait, dit-il à Landry, » qui venait d'arriver? Je crois que je te » vole en ne te donnant que dix louis... Les » voilà. — M. le duc est trop bon. — Tu » dis donc que M. de N... vient pour solli- » citer, et qu'il a un procès au conseil. Eh » bien! cours chez le marquis. Il a des terres » en Limousin. Dis-lui qu'il faut qu'il m'é- » crive pour me recommander M. de N..... » — Mais, monsieur, il n'a jamais été en » Limousin. — Parbleu! je le crois bien: » que veux-tu qu'il fasse là?... — Monsieur, » il aurait su du moins, en y allant, qu'il » avait une petite terre de deux mille écus » de rente, que son intendant touchait tou- » jours, sans lui en rien dire. Depuis qu'il » avait eu ce grand héritage, il n'a su que » cette terre était à lui, qu'à la mort de » l'intendant..... — Ah! c'est drôle. Je parie » que mon coquin d'homme d'affaire m'en

» fait autant en Périgord. — C'est possible, » monsieur. — Comme il voudra. J'aime » mieux le croire, que d'y aller voir; mais » tout cela ne fait rien à ma petite provin- » ciale...... Ecoute, dis au marquis qu'il » ajoute qu'elle est sa parente.... C'est un si » drôle de corps que ce marquis! cela le di- » vertira...; s'il est couché, fais-le éveiller. » Je veux avoir ma lettre demain matin ». Landry part; il arrive chez le marquis de.... qui allait s'endormir.... « Monsieur, de la » part de M. le duc de..... — Que diable » me veut-il à cette heure-ci? J'ai de l'hu- » meur: j'ai perdu mon argent ce soir, je » veux dormir ». Landry, hardiment s'a- vance, en dépit de la défense; il explique le sujet de son ambassade. Malgréson chagrin, le marquis rit, et demande son écritoire. « Parbleu, dit-il à Landry; ton maître sera » content! Je vais lui recommander ma » parente inconnue; j'en ferais ma nièce au » besoin. Dis donc; est-elle bien gauche, la » petite provinciale?... — Assez, Monsieur. » — Tiens, voilà la lettre. Dis à ton maître » que, pour dérouter, s'il a besoin de ma

» petite maison, rue de Charonne, j'irai,
» moi, dans la rue Popincourt. Encore un
» mot. N'est-ce pas ta cousine que tu m'as
» recommandée pour le magasin de l'Opéra?
» — Oui, monsieur le marquis. — J'ai déjà
» parlé, aux Menus-Plaisirs, à D. C'est ar-
» rangé. Tu me l'enverras un matin ta cou-
» sine. Je parie d'avance pour elle, contre
» la petite provinciale du duc. Ma foi, mon-
» sieur le marquis.... ma cousine est très-
» bien. J'offre mon respect à Monsieur ».
— Landry retourne chez son maître.

J'ai dit que la duchesse était en coquetterie réglée avec le marquis. Jalouse par amour-propre de son mari, très-occupée du marquis auquel elle résistait, voilà la situation de la duchesse. Elle avait des ménagemens à garder. Le duc n'aimait pas le marquis, parce que l'hiver d'avant il lui avait enlevé la petite Rose, jeune danseuse de l'Opéra, qui débutait.... La duchesse était combattue; mais il ne fallait qu'une occasion; elle était difficile à trouver. Les femmes recevaient toujours avec une étiquette peu favorable à l'amour. On devine d'avance le

moyen qui fut employé. Une petite maison lève bien des difficultés. Le marquis ne voulut pas prendre la sienne, pour des raisons à lui connues; mais il s'arrangea avec le concierge d'une autre. Vingt-cinq louis faisaient de ces traités-là à la journée.

Le marquis aurait bien voulu avancer l'heureux rendez-vous; mais il fallait accepter les conditions du concierge. L'instant fut reculé à huit mortels jours.

Maintenant que nous savons le sort présent et à venir de la duchesse qui s'endormit dans la douce agitation de sa position, voyons ce qui se passait au lever du duc. C'était un coup-d'œil curieux que sa matinée: la foule des créanciers dans la première antichambre; les porteurs des billets du matin dans la seconde; dans le salon, les protégés, les officiers en semestre, quelques maris de province dont on avait soigné les femmes en garnison, titre pour obtenir qu'on sollicitât faveur et grâce pour eux; un vieux aumônier du régiment qui demandait sa retraite; à côté de lui, un jeune abbé de Paris, qui apportait une romance de sa com-

position; la cousine de Landry, qui, avant d'aller au magasin de l'Opéra et chez le marquis, venait faire sa cour au maître de son cousin, était assise près de l'aumônier; et celui-ci la prenait pour une dame; un parent de province causait près d'elle. Plus loin, on voyait un homme à projets avec des plans; un peintre en miniature qui demandait séance, et amenait le bijoutier pour prendre la mesure du secret d'un souvenir; un maître d'anglais, un maître d'italien; dans le cabinet de toilette, le tailleur, le bottier, le sellier, le marchand de chevaux, un petit chirurgien et un homme qui apportait un chien de femme.... Qu'est-ce qui eut audience le premier? Landry que les valets de chambre avaient ordre de faire entrer. Voilà le billet que son maître lui remit pour madame de N....

« Le duc de . . . . fait mille compli-
» mens à M. de N. . . . . . La lettre ci-
» jointe lui prouvera l'intérêt qu'il doit
» prendre à lui, par celui que lui témoigne
» le marquis de. . . . Le duc.... offre à M.
» de N.... tous ses moyens auprès des mi-

» nistres. S'il le désire même, il le mènera
» demain à Versailles ; et, en le présentant
» à ceux de qui son procès dépend, il les
» assurera de toute la bienveillance que *sa*
» *maison aura toujours pour la famille*
» *de M. de N.....* »

» Surtout, dit le duc à Landry, sois ha-
» billé d'une manière encore plus brillante
» qu'à l'ordinaire. Cours, remets ce billet
» adroitement devant madame de N. . . ,
» frappe-la par ton maintien et ta magnifi-
» cence..... Le mari répondra : pendant le
» temps qu'il sera à écrire, tu t'approche-
» ras de sa femme, tu lui diras que je l'ai
» vue à l'Opéra, qu'elle me ravit, m'enchante;
» que je prends ce prétexte pour me rap-
» procher d'elle; cependant elle gagnera
» son procès, cela est sûr. . . . .; et que, si
» demain elle ne veut pas sortir le matin,
» avant que de partir pour Versailles, je la
» verrai un moment. Surtout qu'elle n'en
» parle pas à son mari ! »

Landry reçoit l'ordre, prend le billet et disparaît.

Qu'est-ce qui eut la seconde audience ?

L'homme au petit chien..... C'était important. Madame de...... avait dit la veille, devant le duc, qu'elle avait perdu le sien, et qu'elle en cherchait un. L'envoyer le lendemain était indispensable; ce sont de ces attentions auxquelles on ne manque pas. Un rentier, à qui le duc devait des années d'arrérage, avait donné deux louis au premier valet-de-chambre pour entrer : il se montre en ce moment à une petite porte; ce valet-de-chambre lui-même fait semblant de le renvoyer; il insiste, entre humblement..... « Eh bien! mon cher, lui dit le duc, tou» jours vos mêmes idées! vous voulez que » je vous paie, vous êtes en pleine illusion; » je n'ai pas un sou. — Cependant, M. le » duc, dit le rentier.... — Voilà une rai» son, répond le duc, mais..... » La porte du salon s'ouvre avec fracas.... C'est le chevalier qui entre. — « Eh! bonjour, mon » cher. Je viens te chercher pour jouer à la » paume. Nous ferons une partie énorme! » — Je le veux bien, reprend le duc. A » propos, je te dois cinq cents louis d'hier » au soir, du trente et quarante. Tiens,

» voilà un billet sur mon banquier. — Mais,
» M. le duc, reprend le rentier, vous m'a-
» viez fait l'honneur de me dire que vous
» n'aviez pas d'argent. — Sans doute, mon
» ami. Dette du jeu : cela se paie dans les
» vingt-quatre heures. Cet argent n'est pas
» à moi. — Je croyais cependant, M. le
» duc... — Ah! vous croyiez!...... Adieu,
» mon cher, adieu. Vous ne savez pas un
» mot de toutes ces nuances-là, vous au-
» tres. — Quand pourrai-je revenir, M. le
» duc? — Mais, dans six mois, un an,
» quand vous voudrez. Toujours disposé de
» même à vous obliger. — Je compte sur
» les bontés de M. le duc ». Le rentier sort.
« Est-ce que tu vas voir tout ce monde qui
» est dans ton salon, dit le chevalier? Il
» est midi, je t'en avertis; partons. — Dis-
» moi, chevalier, qu'est-ce qui est là-de-
» dans. — Beaucoup de monde. — Mais
» as-tu vu quelqu'un dans tout cela? — Ma
» foi, non; c'est une foule d'ennuyeux.
» — Eh bien! sortons par la petite porte.
» Ta voiture.... Demande-la...—Viens, j'ai
» toujours des chevaux mis; c'est mon usa-

» ge. Les valets sont si longs! Holà ! quel-
» qu'un. On dira là-dedans que je suis au
» désespoir, que je suis incommodé,
» que je ne puis voir personne ». Ils
sortent.

Cependant chacun s'impatientait dans le salon; car le premier valet de chambre, qui donnait un déjeuner à l'entre-sol, dans un appartement que son maître ne connaissait pas, mais qu'il aurait pu habiter, oublia complètement ceux qui attendait, et ne dit qu'à deux heures qu'il ne recevrait pas.

Tout le monde était sorti de chez le duc : nous allons en sortir aussi pour suivre Landry chez M. de N... Un perruquier tenait notre provincial dans un coin de la chambre, pendant qu'une coiffeuse couvrait de papillotes la tête de sa femme. On voyait sur une table les débris d'une croûte au pot, déjeuner peu romanesque, mais solide. Tout-à-coup Landry, annoncé par Jean, parut dans la chambre. Cet habit de coureur, chamarré d'or et de franges, ce bonnet étincelant de paillettes, cet air d'assurance, tout cela fit un effet prodigieux; l'époux et l'épouse

se

se levèrent. Mais quand le messager eut dit qu'il venait de la part du duc, et que l'on eut lu la lettre, la tête pensa tourner au ménage voyageur.

« Monsieur, dit Landry, j'attends une » prompte réponse. — Réponds, mon cœur, » dit madame de N.... — Dans l'instant, ma » bonne, répond l'époux ». On avait bien prié Landry de s'asseoir; mais il savait mieux ce qu'il devait à M. de N... que lui-même; d'ailleurs, il avait sa commission à faire. Il la remplit en secret, avec toute l'intelligence dont il était capable, en remettant un joli billet à madame de N... Elle rougit, d'amour-propre d'abord, de pudeur ensuite. Landry prit la réponse que M. de N . . . cacheta avec un grand cachet d'argent qu'il tenait de ses ancêtres, et qu'il tira avec soin et pompe d'un vieux étui de chagrin noir. Tout cela fini, Landry les quitta. Il est inutile de rappeler ici les réflexions de nos provinciaux. M. de N . . . avait beau se creuser la tête, il ne concevait pas comment il était parent du marquis de.... « Comme » nous sommes très-anciens, disait-il à sa

» femme, peut-être il y aura eu quelqu'al-
» liance par les femmes, qui échappe à ma
» mémoire. Je donnerais beaucoup pour
» avoir là mes titres ; nous les consulte-
» rons à mon retour. Remarque, ma bonne,
» que M. le marquis prétend que son aïeul
» a bien voulu porter huit jours le deuil
» de mon grand-père, c'est d'autant plus
» d'honneur pour nous, qu'il faut que le
» degré soit proche, qu'il y ait consangui-
» nité... » Quoique madame de N... fût très-vaine, elle songeait encore plus à la visite du duc, qu'à la parenté du marquis ; et comme elle réfléchissait profondément aux moyens qu'il prendrait pour la trouver seule, son époux la voyant si occupée, et croyant qu'elle parcourait en pensée sa généalogie, lui dit : « Ne te fatigue pas, ma
» reine, à chercher cette alliance ; une fois
» dans mon château, cela sera découvert
» tout de suite, et mes archives sont si en
» règles, que je mettrai le doigt dessus ».
Si M. de N... avait su l'espèce d'alliance que sa femme cherchait, il la lui aurait sans doute encore plus défendue. Le lendemain,

dès le matin, Landry accourut, pour dire qu'une voiture viendrait prendre M. de N... à dix heures..., parce qu'il fallait être à Versailles, à la messe du roi, et à l'audience des ministres. « Pour ce voyage-ci, mandait le » duc, madame de N... n'en serait pas; il » ne s'agissait que d'affaires; les plaisirs seuls » doivent l'appeler. Ils quitteront Versailles » de bonne heure, et ils se retrouveront » avec M. de N..., à la comédie Française, » dans la loge du duc ». Voilà M. de N... qui se prépare. Dix heures sonnent. On entend beaucoup de bruit dans la cour; c'est la voiture du duc. M. de N.... embrasse sa femme. Elle va, dit-elle, pendant son absence, aller entendre la messe, de là faire un tour; puis dînera, et puis fera sa toilette pour attendre ces messieurs. M. de N... monte dans une diligence élégante, qui l'enlève aussi vite que le vent.... Mais le duc était déjà parti de chez lui, attendant au coin d'une rue que Landry, qui guette, vînt l'avertir, quand M. de N... serait passé dans sa voiture. Landry accourt, lui porte le signal, et bientôt le duc arrive à la Belle-Image.

Le tête-à-tête fut ce qu'il devait être; embarras d'un côté, galanterie de l'autre. Le duc était aimable, d'une figure charmante; l'éclat de ses habits, le brillant de ses manières, de son langage; son rang, son nom, tout en imposa, tout charma madame de N...., qui songeait beaucoup plus à admirer qu'à se sauver de la séduction. On prétend que le duc, qui avait l'habitude de ne pas laisser traîner ses succès, aurait réussi dès ce jour-là même; mais il était trop ami de ses illusions, pour les détruire aussi vite. C'est une recherche voluptueuse, d'inventer des obstacles, lorsque l'on n'en trouve point. Le duc se contenta d'assurer sa conquête pour l'occasion qu'il méditait; et, après avoir oublié un bouquet de roses avec lequel il était entré, il quitta la jolie provinciale, éblouie, enchantée, séduite. Il retourna chez lui, où M. de N... l'attendait depuis trois quarts d'heure....

« Quoi! Monsieur, vous êtes ici, lui » dit-il? Je sors de chez vous; avez-vous » rien vu de plus gauche que mes gens?

» Vous deviez bien penser que j'irais vous » chercher moi-même, et ils vont vous » prendre sans moi, avec une impolitesse » impardonnable! Pardon, mille fois par- » don, monsieur, de ce manque d'égards » involontaire. Mon coureur est si bête! » Je vois qu'il a fait ma commission tout » de travers ». — M. de N... se confondait lui-même en complimens, et n'avait pas le temps de placer un mot..... « Heureuse- » ment, poursuit le duc, ne vous trouvant » pas chez vous, j'ai au moins fait ma » cour un moment à madame de N..., » qui pourrait vous dire si j'ai été fâché » de ne pas vous rencontrer. Mais il est » tard; partons. Il faut arriver avant midi » à Versailles ». Trois chevaux, menés par le postillon le plus leste, les menèrent en moins d'une heure. Je les y laisse, pour retrouver la duchesse. Sachons ce que préparait le marquis pour en triompher.

On se ressouvient qu'il ne voulut pas se servir de sa petite maison; mais pourquoi choisir justement celle du duc, pour y conduire sa femme? Ce fut peut-être un

trait de malice, dont il était capable de jouir mieux que personne. Quoi qu'il en soit, c'était avec le fameux Nivel, l'homme de confiance du duc, qu'il avait conclu son marché. Nivel ne s'informait pas de ceux qu'on devait amener dans la maison, pourvu qu'on le payât bien. Toucher l'argent, fermer les yeux et mettre du mystère, voilà ce qui l'occupait; d'ailleurs, comme les belles arrivaient presque toujours voilées, lui-même souvent n'était pas dans le secret.

Il avait donné ce terme de huit jours, parce qu'il savait qu'il devait y avoir un voyage de Fontainebleau, et que le duc en était. En homme qui sait profiter du temps, il avait donc loué toute la maison pour une soirée, à l'amant de la duchesse, et un petit pavillon du jardin à une autre personne, pour le même soir. Comme on entrait dans ce pavillon par une petite porte séparée qui donnait dans une autre rue, tout pouvait très-bien s'arranger, en doublant ses profits. Les huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels le duc mena souvent

madame au spectacle, et son mari chez les ministres, dans les bureaux, en le recommandant avec cet intérêt qui, lorsqu'il n'est qu'à la seconde personne, n'avance rien. Cependant le duc s'impatientait; il ne trouvait pas un moment pour être seul avec sa belle provinciale. Jusque-là son époux toujours présent, sans le faire exprès, ne leur laissait pas une minute de liberté. Le duc se trouvait la dupe de l'aventure; il n'avait retiré de tous ses soins que d'être l'homme d'affaires de M. de N..., et ce n'avait pas été précisément là son but. Il en était au point de regretter de ne pas avoir brusqué l'aventure dès le premier jour; et, dans sa colère, il jura bien à Landry qu'il ne serait plus si délicat une autre fois. Landry, sans savoir ce qu'il voulait dire, répondit qu'il avait raison.

Le duc résolut cependant de jouer le tout pour le tout. Le voyage de Fontainebleau lui parut favorable. Ayant dit au mari et à la femme qu'il partait tel jour, grâce à l'adresse de Landry, il sut faire dire à madame de N..., qu'il ne partirait que le len-

demain, qu'il trouverait moyen d'éloigner son mari, et qu'il viendrait la prendre pour la mener, sur les neuf heures, dans un lieu où rien ne pourrait les troubler. Madame de N.... était elle-même trop contrariée pour refuser. Il ne s'agissait plus que d'éloigner M. de N.... Voici comme le duc s'y prit. La veille du jour où il devait partir, il vint lui dire adieu, et lui apprendre avec beaucoup de joie que, s'il voulait se trouver à tel café le lendemain, à sept heures du soir, son secrétaire irait l'y prendre, pour le mener souper chez un premier commis qui avait toute influence par sa femme, maîtresse du ministre rapporteur de son affaire au conseil, et que vraisemblablement le gain de son procès serait décidé par cette démarche. Grands remercîmens de M. de N....., et résolution de se rendre au café avec exactitude, à l'heure indiquée. — La matinée du jour se passe. M. de N.... se pare pour le souper convenu chez le commis. Pour madame de N...., elle ne fait que des projets de toilette; car elle se serait trahie. Son mari, qui croit qu'elle restera seule, la

plaint déjà. « Mais, lui dit-il, ma bonne,
» les affaires commandent, et le duc assure
» que c'est un souper d'hommes où tu ne
» peux venir...» Madame de N.... songeait
à toute autre chose qu'à ce que lui disait
son mari. L'heure arrive, il dit adieu à sa
femme, et il s'écrie : « Vois, ma bonne,
» comme nous devons être reconnaissans
» pour le duc ! même dans son absence, il
» s'occupe de nous ; il part ce matin pour
» Fontainebleau, et ce soir décide mon
» sort ». Madame de N.... le savait mieux
que son mari, et trop bien pour répondre...
A peine il est sorti, que la voilà à sa toilette ; elle ne choisit pas cette parure qui
convient au bal, au spectacle ; par instinct,
elle en prit une plus simple, plus analogue
à une tendre intimité. Une femme se forme
très-vite à Paris pour toutes ces nuances.
Tout à coup une voiture s'arrête à la porte...
Le cœur de madame de N.... trembla, battit ;
elle entendit monter ; et, en voyant Landry,
je crois qu'elle se rassura ; car enfin, il se
pouvait que, par un hasard fâcheux, ce fût
son mari qui revînt...... Le duc était trop

prudent en fait de tendres étourderies, pour venir lui-même. Les gens de l'auberge, des valets pouvaient parler : au lieu que Landry, en habit gris, ayant quitté son luxe, conduisant madame de N.... à une voiture simple, n'attire point les regards; on ne sait pas même dans l'auberge, si elle est sortie. Il faut avouer qu'elle hésita quand il fallut partir, que ses genoux fléchirent plusieurs fois; mais enfin elle partit. Le duc avait mis un tel mystère à cette aventure, qu'il trompait toute sa maison. Montant en voiture comme pour aller à Fontainebleau, il arrête à la barrière, fait un détour, et revient à sa petite maison sans avertir, sans prévenir Nivel qui même était sorti, en laissant des ordres pour ouvrir aux gens qu'il avait indiqués. Le duc avait une clef particulière; il entre et renvoie sa voiture. Il est suivi peu de temps après par madame de N.... qui, tremblante comme la feuille, arrive sous l'égide de Landry. Elle est là très-bien. Occupons-nous de ce que faisait son mari.

Depuis deux heures, il attendait inutile-

ment l'homme que le duc devait lui envoyer. Il avait déjà lu trois fois la gazette ; dix heures sonnaient ; il perdit l'espérance. Dans ce moment son oreille fut frappée du ton de voix élevé d'un homme qui faisait une diatribe contre les grands seigneurs. Parmi tous ceux qu'il citait comme les plus immoraux, le nom du duc.... fut plus d'une foix répété, avez des épithètes assez fâcheuses. M. de N.... s'approcha d'un homme qui paraissait avoir pris le parti de ceux qu'on attaquait. — Que croyez-vous, Monsieur, lui dit-il, qu'un provincial doive conclure de votre dispute ? — Vous devez conclure, Monsieur, que toutes les classes sont également corrompues. La démoralisation est générale. Si les grands seigneurs ont de mauvaises mœurs, celles des bourgeois sont les mêmes, avec moins d'élégance et de grâce : voilà toute la différence. Au moment où je vous parle, si le duc de...... que l'on attaque tant, est occupé à séduire une femme de haut parage, son secrétaire obtient les faveurs de la femme de l'architecte qui veut bâtir pour le duc, de celle du marchand

qui veut avoir un à-compte, et fournir encore. Les avocats, et les procureurs, et les commis, et les gens de lettres, la haute et basse robe, la haute et basse finance, tout cela ne songe qu'au plaisir. Le duc a sa petite maison, le bourgeois ses parties fines du dimanche : les mêmes choses s'y passent. Les ménages ne sont pas meilleurs dans une classe que dans l'autre. La coquetterie, la galanterie des femmes, le libertinage des hommes sont les fruits d'une longue paix, du désœuvrement, du luxe, de la richesse. Mais, encore une fois, tous ces gens-là ne sont pas méchans; ils ne sont qu'égarés par le plaisir. Ils sont encore moins dangereux que ce nouveau philosophe que vous voyez les attaquer avec aigreur. Il est d'une secte qui, par ses écrits et ses discours, prépare pour l'avenir une subversion générale. Ces gens-là ne valent pas mieux que les autres. Ils mettent les vertus en préceptes, et les vices en action; s'ils parviennent un jour à tout culbuter, ils laisseront la France toute aussi corrompue et moins heureuse.

En achevant ces mots, l'inconnu se leva

et sortit. M. de N...... perdant l'espoir de souper chez le commis, sortit aussi, et s'acheminait tristement pour rentrer chez lui, quand il rencontre un receveur des tailles de sa connaissance, qui, ayant quitté le Limousin, était venu faire fortune à Paris, pour se ruiner ensuite. — « C'est vous! mon » cher de N...., lui dit-il. (Il l'embrasse). Et » parbleu l'heureuse rencontre! Je ne vous » quitte pas. Vous passerez la soirée avec » moi; vous saurez que je fais un souper » fin, je veux que vous en soyez. J'ai loué » pour ce soir le pavillon de la petite mai- » son du duc de.... — Du duc de.... dit M. » de N....? — Oui, répond le receveur. » Il est à Fontainebleau; pendant ce temps, » son concierge dispose de la maison; j'y » mène deux petites personnes divines. Ce » ne sont pas des nymphes de l'Opéra; les » grands seigneurs seuls approchent de ces » demoiselles; mais, pour nous autres bour- » geois, je vous assure que les petits spec- » tacles ont leur mérite. Vous dérogerez » bien avec nous. — Comment! dit M. de

» N.... Je connais le duc ; il me protège ;
» mais il ne me parlait pas de sa petite mai-
» son ; je ne connais que son hôtel. — Par-
» dieu ! je le crois bien. Sa petite maison est
» l'asile du mystère ; elle est la terreur des
» maris ; toute femme qu'il peut mener là...
» vous m'entendez bien. — C'est délicieux ,
» nous verrons tout.... venez. — Mais non,
» ma femme est seule. — Où demeure-t-
» elle ? — A la Belle-Image, faubourg Saint-
» Marceau. — Il y a trop loin pour la pré-
» venir. Bon ! venez , vous rentrerez de
» bonne heure. — Je vous dirai que, de
» plus , ce qui m'inquiète , c'est que le duc
» avait dit à son secrétaire de venir me pren-
» dre pour me mener souper chez un pre-
» mier commis de qui dépend un procès
» que j'ai au conseil. — Bah ! son secrétai-
» re ! je le connais. C'est un libertin ; vous
» l'attendrez long-temps ; je l'ai laissé tout-
» à-l'heure dans une maison de jeu , où il
» perdait tout son argent. Il vous a oublié,
» et passera là toute la nuit. Croyez-moi, ve-
» nez. Au fait , puisque vous deviez souper

» avec le secrétaire du duc, votre femme » ne vous attendra pas. Je vous emmène». M. de N.... se laisse emmener.

Nous sommes à l'instant décisif. Examinons ce qui se passa, pour avoir une juste idée de l'aventure. Le duc était arrivé le premier. Depuis une heure, enfermé avec madame de N.... dans un boudoir délicieux; il voulut, pour varier, la conduire dans le jardin. C'était le moment où le marquis venait d'entrer avec la duchesse; et M. de N. . . avec le receveur. Dès-lors, la porte se ferma, parce que l'on n'attendait plus personne. L'ordre de Nivel était positif. Voilà nos trois parties réunies sans s'en douter, occupées chacune de son côté, et ne pensant pas du tout les unes aux autres. M. de N... était à table dans le pavillon avec le receveur; comme un des convives avait manqué, ils ne se trouvaient que quatre, eux et deux jeunes danseuses fort légères. M. de N... était ce qui s'appelle *livré*; la tête n'y était plus. Sa perruque reculée de deux pouces et un peu de travers, et les yeux brillans, il chantait d'une voix forte: *J'aime mieux ma*

mie au gué, en tenant sur ses genoux une des jolies sauteuses, quand tout d'un coup la porte s'ouvre, et présente à ses yeux, qui?... Sa femme, dans un désordre trop parlant, s'appuyant nonchalamment sur le duc qui, ayant vu de la lumière dans le pavillon, s'était servi de sa clef pour y entrer par l'intérieur du jardin.... On devine le coup de théâtre que ce moment produisit. Plus ou moins, ils avaient tous du vin dans la tête; mais pas assez pour ne pas voir et sentir leur position respective. Madame de N... fut attérée, le duc presque embarrassé: le receveur, le plus échauffé de tous, continua à boire; les danseuses se parlèrent à l'oreille, sans trop se déranger. Un moment de silence laissa les acteurs en présence, pour préparer un torrent de reproches de M. de N... à sa femme. Mais comme il oubliait l'état où il se trouvait, la dignité qu'il affectait, étant en opposition avec son désordre, formait un contraste si plaisant, que son ami, tout le premier, le fit remarquer aux convives avec des éclats de rire immodérés, qui agitant la chaise de ce pauvre re-

reveur,

ceveur, le firent tomber aux pieds du duc. Comme on s'empressait à le relever, la duchesse se trouvait près du cabinet avec le marquis. Assise sur un banc de gazon, le charme du lieu, la douce clarté de la lune, les discours enivrans du marquis portaient dans son âme cette douce chaleur, ce désordre charmant qui annoncent toujours la défaite de la femme la plus sage. Tout à coup elle aperçoit, au coin d'une allée, Nivel qui rentrait par le jardin. Elle veut éviter ses regards, quitte le bras du marquis, voit la porte du pavillon ouverte, s'y précipite. Le marquis la suit dans le salon, en tenant à la main son mouchoir qu'elle avait ôté, à cause de la grande chaleur. Il lui crie: « Ma chère, pourquoi me fuir? que crai- » gnez-vous? » Comme il prononçait ces derniers mots, la duchesse et lui se voient au milieu de la société qui était loin de les attendre. Excepté les petites danseuses qui se moquaient de tout cela, chacun semble frappé d'un coup de foudre. Nivel vint à la porte achever le tableau par son épouvante. Le silence ne fut interrompu que par M. de

N... qui redoubla ses reproches; la duchesse et madame de N.... sans pouvoir dire un mot, baissèrent leur voile. « Marquis, dit » le duc à part à son ami, vous savez que » je ne suis pas pédant; mais vous savez aussi » jusqu'où l'on peut supporter une gaieté » de ce genre. — Je vous entends, reprit » le marquis; mais l'aventure n'en sera pas » moins plaisante ». En achevant ces mots, il s'éloigna. « Sortons, dit sévèrement le » duc, en emmenant sa femme. Nous nous » reverrons, si cela vous convient. M. de » N..., je retarde mon voyage de Fontaine- » bleau, de deux jours. — Oui, oui, M. le » duc, répond M. de N... en entraînant sa » femme; vous entendrez parler de moi ». Ils disparaissent tous. Nivel alors embarque avec humeur dans un fiacre le receveur et les deux nymphes; les bougies s'éteignent, et la soirée finit.

Le lendemain, le duc donna un coup d'épée au marquis, en reçut deux de M. de N... qui partit, ayant perdu son procès, et mangé plus d'argent qu'il n'en avait apporté. Le receveur fut très-malade de sa

soirée; Nivel chassé, la duchesse et madame de N... très-malheureuses.... Et voilà ce que c'était qu'une petite maison.

La fin du règne de Louis XV vit s'abolir l'usage des petites maisons, que l'on pouvait regarder comme un hommage hypocrite que le libertinage rendait à la décence. Ceux qui gardèrent encore ces asiles secrets de la volupté, ne les destinèrent plus que pour des courtisannes. La galanterie, poussée à l'extrême, et qui cependant s'était longtemps couverte de voiles, les dédaigna. Si les amans attachèrent de la gloire au nombre de leurs conquêtes, beaucoup de femmes oublièrent toute retenue; et mettant une sorte d'ostentation dans leurs intrigues, elles contractaient, en quelque sorte, de nouveaux nœuds avec solennité. Hors de porter le deuil de leur amant, lorsqu'elles le perdaient, chacune de leurs démarches, chacun de leurs discours affichait l'intérêt qu'elles auraient dû cacher. Les maris, de leur côté, subissant leur sort sans murmure, ridicules par le fait, mais cessant de l'être par l'usage, et voyant à peine leurs

femmes, semblaient ne tenir à elles que par le nom, et cherchaient ailleurs des plaisirs et un bonheur qu'ils ne trouvaient pas chez eux.

Telles étaient les mœurs en ce moment. L'empire des femmes se bornait à diriger le bon goût, le bon ton, et ce qu'on appelait *le bel usage*. Elles y réussissaient parfaitement, et l'on doit convenir que l'élégance de mœurs, qu'elles avaient établie, se formant à la fois de l'ancienne dignité et des formes aimables du moment, composait un ensemble plein d'atticisme. On l'avait tellement raffiné que, non seulement un homme et une femme de province étaient remarqués au premier coup-d'œil, mais qu'à Paris même les habitans du quartier du Marais étaient en discordance avec le langage et le ton de la cour et de la première société de la ville. Jusqu'aux courtisannes de la première volée, se distinguaient par le goût qui régnait dans leur maintien et leur conversation. Passant leur vie avec les hommes de la meilleure compagnie de la ville et de la cour, elles étaient

soumises nécessairement à mille détails de finesse et de tact, qu'elles étudiaient pour plaire à ces amans distingués, dont elles prenaient à la fois les formes aimables et la fortune. Ce bon ton était d'autant plus difficile à saisir, qu'il tenait à des nuances imperceptibles ; que ceux-mêmes qui en étaient loin, le sentaient, sans pouvoir y atteindre ni le définir. Il influait, non seulement sur les habitudes ordinaires de la vie, sur le langage, sur les coutumes, mais aussi sur les arts et les lettres. Hors le génie, dont le vol est trop élevé pour pouvoir obéir à ces lois, tout leur était soumis. L'esprit leur rendait hommage, et leur empruntait bien des charmes. Pour réussir dans les productions légères, les auteurs les plus célèbres devaient être à la fois gens de lettres et gens du monde. Voltaire dut beaucoup lui-même à la bonne compagnie dans laquelle il vécut toujours. On sent tout le crédit que devait avoir cette société choisie, dont les femmes, surtout celles d'un certain âge, dirigeaient les usages et soutenaient l'éclat. Le temps, où il devait se détruire, n'était

pas éloigné. L'instant où Louis XV prit pour maîtresse madame Dub..... est une époque remarquable, par l'influence que ce choix eut sur la société.

Quelques femmes qui existent encore, et dont le nom seul est un éloge (1), eurent le courage estimable de résister au roi qui, ayant fait présenter madame Dub..., voulut exiger des dames de sa cour de voir sa maîtresse (2). Elles préférèrent une retraite noble à cet avilissement; elles s'éloignèrent de la cour, et renoncèrent à toute faveur, quelques autres même aux droits de leur

(1) Madame la d. d. Du..... Madame L. M. D. Bea....... Madame D. Té...... Madame D. Tin......

(2) Cela n'était point de la grandeur. On sait que toutes les femmes de la cour ont brigué les regards du faible Louis XV. Son choix devait faire naître la jalousie. Ce n'était pas la vertu, c'était l'amour-propre blessé qui fit naître ce *courage estimable*. L'auteur a dit plus haut qu'il n'y avait déjà plus de mœurs depuis la régence; se seraient-elles conservées à la cour ?

(*Note de l'éditeur*).

charge; mais, en s'exposant à la colère du roi, elles emportèrent sa secrète estime. Ce prince crut d'abord que ce mouvement général n'était dû qu'à l'effervescence du moment, et que la réflexion et l'intérêt particulier ramèneraient près de lui plusieurs dames que des récompenses attendaient. Il se trompa. Toutes celles qui avaient pris ce noble parti, joignirent dans la suite leurs projets à l'énergie de leur détermination, et le roi vécut isolé sur son trône. A trois ou quatre femmes près, toutes suivirent l'impulsion de celles dont je viens de parler, même les plus légères et les plus inconsidérées. On retrouve dans cette conduite le caractère distinctif des femmes : la corruption peut atteindre leurs mœurs, et non altérer leur amour-propre. Dès qu'il est en jeu, il les élève au dessus d'elles-mêmes, comme l'amour de la gloire nous électrise.

Il résulta de cet isolement de la cour, non seulement une flétrissure pour le trône, mais des conséquences sans nombre pour l'existence des femmes, et même pour les événemens politiques. La société était alors

partagée en trois classes; jeunes femmes, femmes d'un âge mûr, recherchant déjà la considération; femmes âgées recevant les égards, les respects, soutenant les principes établis, étant en quelque sorte les arbitres du goût, du ton et de l'usage.

Un jeune homme entrant dans le monde, y faisait ce que l'on appelait un début. Il fallait réussir ou tomber, c'est-à-dire plaire ou déplaire à ces trois classes de femmes qui décidaient sa réputation. Ce début était d'autant plus important, qu'il s'agissait, pour le jeune homme, de la faveur à la cour qui lui donnait des places et des grades, de ce que l'on appelait l'*existence*, qui lui valait une suite de jouissances de tous genres, dans la société des princes, des dames et des grands seigneurs, et presque toujours un mariage excellent, tant pour la fortune que pour la naissance. On sent de quel intérêt était ce début, combien il était indispensable de plaire. Aussi les éducations tournaient-elles presque toujours vers cet objet. Un gouverneur, sous les yeux des parens, donnait à son élève peu d'instruction, à la vérité, mais une teinte gé-

nérale de tout. On cultivait avec soin les arts d'agrément; le père indiquait et suivait la direction de ce travail; mais la mère, la mère seule pouvait porter son fils à ce dernier degré de politesse, de grâce et d'amabilité qui finissait son éducation. Outre sa tendresse naturelle, son amour-propre se trouvait tellement de la partie, que l'on peut juger du soin, de la recherche qu'elle mettait à donner à ses enfans, à l'instant de leur entrée dans le monde, tout le charme qu'elle pouvait ou développer en eux ou leur communiquer. De là venaient cette politesse si rare, ce goût exquis, cette mesure dans les discours, dans les plaisanteries, cette grâce de maintien, en un mot, cet ensemble qui classait ce que l'on appelait la bonne compagnie, et qui distingua toujours la société française, même chez les étrangers. Un jeune homme avait-il manqué dans sa jeunesse à une attention pour une femme, à un égard pour un homme plus âgé que lui, à une déférence pour la vieillesse, que la mère du jeune étourdi en était instruite le soir même par ses amis, et le

lendemain il était sûr d'une leçon et d'une réprimande. La société, répartie en mille cercles différens, se tenait sous tous ces rapports, sans se voir habituellement. La politesse, le goût, le ton étaient une espèce de dépôt que chacun gardait avec soin, comme s'il n'eût été confié qu'à lui. Les femmes surtout étaient les premiers soutiens de ces bases de l'agrément de la société; c'est à la politesse qu'elles mettaient le plus d'importance. Elles avaient raison. Cette qualité est la première expression du respect qu'on leur doit; elle est de plus si précieuse dans le commerce de la vie, que l'on a vu des gens se passer d'esprit en sachant mêler la politesse avec des manières nobles et élégantes.

Je viens de montrer quel empire les femmes exerçaient dans la société. On a pu remarquer qu'un homme adroit et ambitieux mettait dans ses intérêts une jeune femme pour ses plaisirs, une femme d'un âge mûr pour ses intrigues et son ambition à la cour, et plusieurs vieilles femmes considé-

rées, qu'il soignait pour qu'elles le soutinssent dans la société. Ces femmes criaient à l'injustice, s'il n'obtenait pas ce qu'il désirait en places, en faveurs de tous genres; elles le défendaient s'il avait quelque aventure trop marquante en fait de jeu, d'intrigue, de galanterie; le destinaient d'avance à tout; en un mot, elles devenaient ses avocats zélés au passé, au présent et dans l'avenir.

Outre ces trois classes de femmes, il en existait à Paris une quatrième, qui visait à la réputation par les entours des gens de lettres et des philosophes, et qui se faisait presque un état de l'esprit. A l'instant où la hardiesse des idées nouvelles croissait de plus en plus, les philosophes, les gens de lettres, et les femmes dont je viens de parler, animés d'un même intérêt, conspirèrent bientôt au même but. Ils se réunirent; ceux-ci pour déclamer à leur aise, et donner carrière à leur désir de fronder; celles-là, pour s'illustrer un peu, par la réunion qui se faisait chez elles de tous ces hommes dangereux qui avaient plus d'instruction que de lumières, plus d'amour-propre que d'amour du

bien public, et surtout plus d'esprit que de raison (1).

Mesdames Geoffrin et du Deffant furent les plus célèbres.

Madame Geoffrin n'avait pas un esprit très-brillant. Sa conversation, sans éclat, avait plus de douceur que de piquant. Mêlant chez elle, avec les Français connus, beaucoup d'étrangers instruits et fameux, elle employait toute son adresse à les attirer. Ils ne faisaient point de voyage à Paris, sans lui rendre un hommage qu'elle perpétuait par ses correspondances. Elle savait jeter, dans tous ses rapports, un vernis d'intérêt amical, un voile d'amabilité par lequel chacun se laissait surprendre, et qui cachait son véritable but, quoiqu'il ne fût pas difficile de le deviner. De plus, tout jeune artiste trouvait en elle une protection pour ses ouvrages, même des secours secrets et délicats pour ses besoins.

(1) Nous leur devons les premières idées qui ont précipité la France dans de si grands malheurs.

Elle tenait, en quelque sorte, un bureau d'esprit ; il s'y formait un corps d'opinions qui influait sur les lettres en général, sur les ouvrages, les réputations. En un mot, par la seule suite de ses dîners et de ses réunions, où elle écoutait plus qu'elle ne parlait, madame Geoffrin se fit une petite célébrité à l'ombre de celle des autres.

Madame du Deffant avait plus d'esprit qu'elle. Sa société fut plus l'effet du hasard et de sa situation (1), que du calcul d'une gloriole qu'elle ne cherchait pas. On cite plusieurs de ses mots ; on en a peu retenu de madame Geoffrin (2). Naturellement caustique, madame du Deffant se refusait peu le plaisir de lancer quelques traits malins ou

---

(1) Elle fut aveugle d'assez bonne heure.

(2) On attribue, peut-être injustement, à Rhulières cette épigramme déchirante contre madame du Deffant qui ne la méritait pas.

> Elle y voyait dans son enfance ;
> C'était alors la médisance.
> Elle a perdu les yeux et gardé son génie ;
> Aujourd'hui c'est la calomnie.

quelques épigrammes mordantes; mais elle y mêlait toujours une teinte de gaieté qui la faisait excuser. Elle voyait souvent un homme fort ennuyeux, qui parlait beaucoup, et toujours du même ton. Un jour que cet homme la fatiguait plus que de coutume, madame du Deffant, profitant malignement de la perte de sa vue, lui dit avec humeur : *Mais, monsieur, quel mauvais livre lisez-vous donc là* ? On assure que cet homme fort piqué ne retourna plus chez elle. C'était sûrement ce qu'elle voulait.

La composition de sa société n'était pas la même que celle de madame Geoffrin. Elle voyait moins d'artistes, autant de gens de lettres souvent mieux choisis, et plus d'hommes de la cour. Au reste, on doit remarquer par l'existence de ces deux femmes, que, dans les siècles les plus ternes par la stérilité d'événemens, les femmes trouvent le moyen de faire parler d'elles, et que le besoin d'occuper les porte à s'emparer des moyens des autres, quand elles n'en trouvent pas en elles-mêmes.

Vers la fin du règne de Louis XV, il parut

une autre femme, moins citée par son esprit, quoiqu'elle en eût beaucoup, que par sa liaison avec d'Alembert ; ce fut mademoiselle de l'Espinasse. Il était difficile de réunir à plus d'idées brillantes plus de justesse, de goût, de finesse et de tact. D'abord l'obligée et l'amie de madame du Deffant qui avait protégé sa jeunesse, mademoiselle de l'Espinasse fit long-temps l'agrément des soirées de sa bienfaitrice. Une petite querelle survint ; exigence d'un côté ; de l'autre ennui de la dépendance. On se refroidit. Les amis s'en mêlèrent. En conséquence ces deux femmes se brouillèrent ; les gens de lettres prirent parti : d'Alembert et quelques affidés persuadèrent à mademoiselle de l'Espinasse de s'éloigner, en l'assurant qu'elle avait assez de moyens pour établir chez elle une conversation presque rivale de celle de madame du Deffant. Elle hésitait; on la décida. Sa retraite fut presque un enlèvement. Mademoiselle de l'Espinasse prit un appartement modeste. Elle y fut suivie de tous les amis de d'Alembert. Cette petite aventure produisit presque un schisme dans la société

spirituelle et littéraire. M. l'abbé Morellet, écrivain (1) utile et profond, et qui faisait un des ornemens de cette société, doit, dit-on, publier ses ouvrages (2). Je laisse à sa plume excellente le soin d'entrer dans plus de détails sur la vie de mademoiselle de l'Espinasse. C'est bien assez pour moi d'oser dire un mot sur un sujet qu'il doit traiter.

Voilà quelle était, à cette époque, la condition des femmes en France. Leur influence portait sur de si petites choses, qu'elles en tiraient peu de considération.

On voit qu'à ce moment la France ne produisit aucune femme véritablement célèbre; mais en jetant ses regards sur l'Europe, le commencement du règne de Louis XV même présente, sur les bords du lac Lado-

(1) M. l'abbé Morellet, l'avocat du malheur dans les temps les plus périlleux de la révolution.

(2) Ils forment 2 vol. in-8.° de Lettres, publiées et réimprimées plusieurs fois. (*Note de l'éditeur.*)

ga, une des femmes les plus extraordinaires que la nature aît produites. Je ne puis me refuser à tracer le précis des événemens qui, du lit d'un traban, l'ont conduite sur le trône du czar, et placée pour jamais dans la mémoire des hommes.

Les détails que j'offre au lecteur sont traduits d'un manuscrit russe qui fut remis à M. de Voltaire, quand il écrivit l'*Histoire de Russie sous l'empire de Pierre-le-Grand.*

Je ne fais aucun scrupule de m'emparer de ce fragment qui plaira sans doute par l'intérêt des faits, le mérite d'une narration facile, et par un caractère de vérité très-marqué.

HISTOIRE

DE CATHERINE I.re,

Femme du czar Pierre-le-Grand.

Dans tous les siècles, le sexe appelé le plus faible a triomphé de celui qui se dit le plus fort; telle est l'impérieuse loi de la nature. Dans plusieurs empires, de simples particulières ont été les maîtresses des souverains, et se sont placées à côté du trône, sans le partager. La Russie, selon les principes de cet état, n'admettait que des sujettes dans le lit de ses czars. Son code ne permettait à ses monarques aucune alliance hors de l'empire. Ce qui nous étonne, ce que jamais cet état, jadis barbare, n'avait vu, ce qu'il admire encore, c'est qu'une étrangère, une fille inconnue, une esclave,

se soit, non seulement assise sur le trône impérial, à côté d'un maître éclairé et despote, mais qu'elle ait, après sa mort, occupé sa place, et régné avec une gloire dont l'éclat dure encore; c'est qu'elle ait donné à cet empire immense une stabilité que deux autres femmes ont soutenue. Catherine II a gouverné avec une sagesse qui forcera l'admiration de la postérité la plus injuste.

Catherine, dont on ignorait l'origine et les parens, était née en 1702, à Marienbourg, ville sur les confins de la Livonie et de l'Ingrie, mais qui ne subsiste plus. Les auteurs de sa vie, chassés par la peste de leur malheureuse patrie, trouvèrent leur tombeau dans cette ville, et laissèrent leur fille sans appui, au soin du premier homme charitable qui daignerait s'en charger.

Avec Catherine, alors âgée de trois ans, restait à l'abandon un garçon de cinq ans, son frère. Celui-ci fut confié à la charité d'un pauvre paysan, qui voulait bien le nourrir et l'élever. Catherine, peu fortunée, entra dans la maison du pasteur de la

ville ; mais ce ministre, attaqué lui-même de la maladie contagieuse qui avait fait périr les parens de ces jeunes infortunés, mourut quelque temps après. La tendre orpheline resta dans la plus honteuse misère, ignorant sa naissance, sa patrie, et le secret du hasard qui l'avait remise entre les mains de son bienfaiteur.

Le surintendant des églises luthériennes, ou l'archiprêtre de la province, brûlant de zèle pour le salut de tant de malheureuses victimes de la contagion, se transporta à Marienbourg. Sa première visite fut dans la maison du pasteur défunt. A sa vue, la jeune Catherine vole dans ses bras, le saisit par sa robe, l'appelle son père, lui demande avidement du pain ; une faim cruelle dévorait ses entrailles.

L'âme humaine et compatissante de M. Gluck s'épanouit, en sauvant la vie de cette innocente créature qu'il ne connaissait pas, et qu'il eût souhaité de rendre à sa famille. Il fit en vain des recherches pour la découvrir ; personne dans tout le voisinage ne put l'en instruire. Le charitable Gluck, pénétré

des malheurs de cette jeune fille, daigna s'en charger, et la promener dans la plupart des villes où son ministère l'appelait ; mais enfin, forcé, par état, de distribuer ses secours spirituels dans des lieux divers et éloignés, il remit ce dépôt sacré à son épouse, qui devait veiller sur l'éducation de la pupille.

Cette vertueuse femme avait deux filles à peu près aussi jeune que Catherine : elle les éleva toutes trois avec le même soin, et, sous l'aile de cette prudente institutrice, Catherine parvint à l'âge de seize ans. A cette époque des révolutions de la nature dans les deux sexes, madame Gluck fut inquiète. Déjà son fils aîné voyait trop attentivement les grâces naissantes de la jeune étrangère, et Catherine n'était pas insensible. Dans le dessein de distraire son cœur, on prit soin d'en écarter l'objet qui paraissait l'enflammer, et de lui en présenter un autre. Un traban, qui était alors en garnison à Marienbourg, vit Catherine ; elle lui parut aimable, et il consentit à l'épouser. La cérémonie des noces se fit avec un grand

concours ; chacun était curieux de voir ces époux que le hasard réunissait.

Les mémoires que j'extrais avec la plus scrupuleuse fidélité ne disent pas si le dernier sceau fut mis à leur union ; mais ils attestent que le jeune traban partit, dès le troisième jour de son mariage, pour joindre[1], en Pologne, le roi de Suède, Charles XII, qui poursuivait Auguste jusque dans le sein de ses états. Cette espèce d'abandon, de la part du nouveau marié, laissa encore Catherine aux soins de M. Gluck. Nous verrons bientôt par quel hasard elle fut éloignée de lui. Le traban fut-il tué? mourut-il de quelqu'autre manière? C'est ce que l'on ignore.

La jeune épouse était toujours chez son protecteur, à Marienbourg, lorsque le maréchal Sheremetof, général des troupes russes, investit la ville et l'assiégea. La garnison, dont les forces ne répondaient pas à celles de la ville, ne put tenir contre l'attaque des assiégeans ; elle se rendit à discrétion.

Le conseil, qui détermina cette résolu-

tion, ne crut pas devoir négliger les moyens d'adoucir un vainqueur irrité de la résistance. On lui députa, pour implorer sa clémence, le digne pasteur M. Gluck, avec toute sa famille. Celui-ci se présenta dans la tente du général, en suppliant, plutôt qu'en négociateur, avec son épouse, ses enfans, ses domestiques ; ce cortége intéressant et humilié eût brisé le cœur de l'ennemi le plus farouche. Le général russe eut du moins la noblesse de recevoir décemment le député de Marienbourg ; mais, selon l'usage des vainqueurs, qui ont une probité à part, il se saisit de la place par droit de conquête. Par un autre droit qui est celui du plus fort, s'il n'est pas celui de la justice, il s'adjugea Catherine, dont la taille était déjà aussi avantageuse que sa beauté était frappante.

Catherine, ravie à une famille qu'elle regardait comme la sienne, ressentit la plus douloureuse affliction. Elle se voyait séparée d'une foule de personnes chères, que peut-être elle ne rencontrerait jamais, et, ce qui était le plus cruel, elle allait être esclave

chez une nation dont elle ignorait l'idiome et les mœurs. La sincérité de ses regrets a été constamment démontrée, lorsque, du haut du trône, elle s'est empressée d'accueillir cette honorable famille, et de la combler de biens et d'honneurs.

Dans le siècle dont nous parlons, les esclaves, en Russie, gémissaient sous la plus cruelle servitude. Le maître avait sur leur personne le droit de vie et de mort. Catherine fut bientôt instruite de cette loi de sauvages ; mais elle eut assez d'esprit pour se douter que ses charmes avaient subjugué son nouveau maître, et qu'il ne se l'était adjugée que pour satisfaire un amoureux penchant. Cette idée la consola de son esclavage ; sans l'éloigner des devoirs de sa servitude, elle se contenta de paraître aimable, pour plaire de plus en plus à son vainqueur.

Tandis que Catherine employait ainsi tout son art à inspirer de tendres sentimens au comte Sheremetof, Menzikof qui, de garçon pâtissier, était devenu prince par ses talens et par la faveur du czar, prit en Livo-

nie la place du général, qui reçut l'ordre de joindre sur-le-champ son souverain dans la Pologne. A peine lui laissa-t-on le temps de prendre avec lui le premier nécessaire ; il lui fallut abandonner des meubles précieux, un domestique nombreux, et, ce qui coûtait le plus à son cœur, sa chère Catherine. Menzikof enchanté affecta de plaindre le maître et l'esclave, et en proposa la cession libre et sans retour. Pressé par les conjonctures, le comte Sheremetof céda Catherine de bonne grâce ; c'était un bien que chacun souhaitait de posséder, et qui demeurait au plus heureux.

Dès que Catherine eut vu le nouveau maître sous lequel elle devait servir, elle le compara avec Sheremetof, et la balanee peneha en faveur de Menzikof; il était jeune et aimait le plaisir. Une eselave adroite profite habilement de ces dispositions. Catherine prit sur son vainqueur un tel ascendant, elle captiva si solidement son amour, que le maître semblait être dans les fers, et l'esclave régner en souveraine.

Les deux amans vivaient ensemble dans

la plus parfaite union, lorsque le czar passa par Nottebourg, où ils demeuraient, et logea chez son favori Menzikof. Catherine, qui servait à table avec les autres esclaves, en fut bientôt distinguée par le souverain, que le premier coup-d'œil trompait rarement. L'empereur s'informa de sa naissance, du sort qui l'avait fait tomber dans les mains de Menzikof; il fallait répondre. Le favori ne parla que par des signes de têtes qui décelaient autant son chagrin qu'ils prouvaient sa soumission. Tandis que le czar regardait Catherine, et lui faisait de ces agaceries qui déconcertent une fausse prude, et qu'une femme spirituelle entend sans se compromettre, charmé de ses manières, il ne mit fin aux plaisanteries qu'en lui ordonnant de porter le flambeau dans sa chambre lorsqu'il y entrerait pour se coucher. Menzikof était trop fin courtisan pour montrer de l'humeur; il gémissait tout bas. Catherine passa la nuit avec l'empereur.

Dès le lendemain matin, il rendit au favori son esclave, après lui avoir donné un ducat ou un demi-louis. Le monarque aimait

beaucoup ce qu'il appelait des *passades amoureuses ;* un ducat en était le prix ordinaire : prix modique, sans doute, mais que ses désirs lui faisaient payer si souvent, que la somme en était considérable à la fin de l'année. Tel était l'esprit d'ordre que ce prince mettait dans tout le détail de sa vie ; rien ne lui échappait. Un tarif rigoureux fixait le taux de ses plaisirs, et de ceux de tous ses sujets. Le misérable, qui n'avait que trois copeks ou trois sous à dépenser par jour, n'était pas dans la pauvreté condamné à se priver des plaisirs de l'amour. Une fille qui lui plaisait ne pouvait en exiger que le tiers de ses appointemens journaliers. Chaque condition était taxée à proportion. Ce réglement démontre quel était le génie calculateur et la constitution du souverain de la Russie. Jusque-là ses amours avaient toujours manqué de cette délicatesse qui en est le plus précieux assaisonnement. Selon ses principes, aimer était un besoin, ainsi que boire et manger. On devait, disait-il, fixer le prix des plaisirs de l'amour, comme on règle celui des denrées.

L'artificieuse Catherine prétendit, après le départ du czar, qu'elle ne s'était soumise que par obéissance aux volontés de Menzikof, et elle lui reprocha vivement la faiblesse de son amour. Menzikof parut sensible aux plaintes de Catherine; il fut auprès d'elle d'une vivacité, d'une tendresse dont toute l'armée s'aperçut. Entièrement absorbé dans ses jouissances actuelles, il avait oublié la scène passée, et l'avenir ne l'inquiétait pas encore. Il puisait dans les bras de son amante tous les ordres qu'il devait donner.

Le général, plus épris que jamais de son esclave, ne prévoyait pas le retour prochain de son maître. Il en fut néanmoins la cause principale. Les plaintes que l'empereur avait reçues, et qui tombaient sur le général, n'étaient que trop fondées. Le monarque dont l'abord fut glacé, le traita avec une extrême rigueur. On dit même qu'il le frappa. Au reste, cette punition n'étonnera aucun de ceux qui ont connu le génie de Pierre-le-Grand. Il aimait la justice sommaire, lorsqu'il ne voulait pas soumettre le coupable à celle de la loi. Un coup de bâton de sa part

présageait ordinairement le retour prochain de sa bienveillance. Semblable à la foudre, sa colère éclatait, son bras frappait, et le calme renaissait bientôt. Les battus recevaient le même accueil que s'ils n'eussent pas été punis.

Menzikof se défendit avec des mensonges, et le souverain aveuglé fut satisfait. Le général, bien assuré que ses manœuvres ne seraient pas approfondies, continua son brigandage, et ne perdit rien de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de son maître.

Le souverain, qui ne s'attendait pas à rester long-temps dans la Livonie, s'était logé dans une maison particulière. Il voyait pourtant son favori, et ils mangeaient ensemble; mais la jalousie avait séquestré Catherine, et le général se flattait que le czar ne s'en occupait plus. Le monarque, en effet, affecta d'abord de ne point parler. Après quelques jours de silence, il demanda, dans le cours d'un souper, des nouvelles de Catherine, et les raisons d'une absence si longue. Cette question était un ordre de la montrer : elle fut appelée, et

parut ornée de nouvelles grâces. Sa physionomie cependant fut si embarrassée, que le pauvre amant en parut alarmé. Les yeux du czar achevèrent de la déconcerter, et les courtisans s'en aperçurent.

Pierre, dont l'âme fut également troublée, fit quelques questions badines et galantes à Catherine, qui répondit avec toute la décence du respect. Le czar, qui fut peut-être mécontent de cette fausse froideur, tâcha de donner le change à des courtisans, toujours avides de pénétrer le souverain, en affectant d'adresser indifféremment la parole à plusieurs d'entre eux; mais il se tut ensuite jusqu'à la clôture du repas, où devait s'ouvrir une scène nouvelle et très-affligeante pour Menzikof.

Les Russes étaient alors en usage de commencer et de finir leurs repas par un verre de liqueur, qu'un esclave présentait aux convives. En sortant de table, l'empereur vit Catherine armée d'une soucoupe qui contenait plusieurs verres. Il prit de sa liqueur, jeta sur elle un coup-d'œil enflammé, et lui dit: *Catherine, je vois bien que*

nous sommes brouillés ensemble; mais je compte que nous ferons la paix cette nuit. Je l'emmène, dit-il à son général, d'un ton familier. Il la prit en effet sous le bras, et la conduisit dans son appartement.

Depuis ce moment, le czar ne se sépara point de Catherine. Menzikof n'en courtisait qu'avec plus d'adresse son maître qui ne parlait pas de la lui rendre. Partagé d'abord entre l'espoir et la crainte, il apprit bientôt qu'un amant subalterne perd tous ses droits sur une femme qui se voit aimée d'un souverain. Dès le troisième jour de la retraite de sa maîtresse, le czar, qui eut avec lui de longues conférences sur des affaires d'état, le congédia ensuite, sans lui dire un mot de Catherine. Menzikof se retirait déjà pénétré de douleur : le monarque le rappelle. Veut-il lui rendre sa chère Catherine? Pourra-t-il encore être aimé d'elle? *Ecoute*, lui dit le monarque, *je ne te renvoie pas Catherine; elle me plaît, je la garde, et il faut que tu me la cèdes.*

Menzikof fit une révérence profonde et forcée. Il se retirait, le dépit dans l'âme,

lorsque le czar ajouta, de ce ton de maître qu'il prenait quelquefois: *Tu ne songes pas, sans doute, que cette fille est mal vêtue. Ne manque pas de lui envoyer au plutôt de quoi s'habiller; il faut qu'elle soit bien nippée.* Pierre voulut-il faire restituer à sa conquête une portion des richesses usurpées par Menzikof sur ses peuples? Cette faible restitution n'eût pas, ce me semble, compensé le crime. Je ne vois là qu'une parcimonie bizarre dans un souverain, ou le caprice d'un amant qui voulait faire briller sa maîtresse aux dépens de son rival.

Quoi qu'il en soit, Menzikof, qui connaissait son maître, fit aussitôt empaqueter toutes les hardes de Catherine, et y ajouta un écrin de diamans. Aucun seigneur n'en avait de plus beaux, ni en si grande quantité que lui. Deux esclaves, qui précédemment avaient servi Catherine, furent chargés de porter ce précieux message, et de rester auprès d'elle tant qu'elle le jugerait à propos. On ne pouvait mieux s'y prendre pour flatter la nouvelle favorite, et consé-

quemment

quemment pour faire sa cour au monarque.

Catherine n'était pas dans son appartement, lorsque les esclaves y déposèrent les malles. De retour chez elle, elle fut étonnée de voir tant d'habits précieux qu'elle reconnaissait pour s'en être servie, mais sur lesquels elle ne croyait plus avoir de droit. Elle vole d'abord vers le czar, et lui prend la main, avec cet air de familiarité qui plaît dans une esclave aimée : *J'ai été,* lui dit-elle, *assez long-temps dans votre appartement, pour que vous veniez faire un tour dans le mien. J'ai quelque chose de fort curieux à vous faire voir.* Elle entraîna son amant presque malgré lui; et, prenant un ton adroitement sérieux, elle ajouta : *Tout ce que je vois m'annonce que je suis ici pour y rester tant que ce sera votre volonté. Cela étant, il est bon que vous voyiez toutes les richesses que j'y apporte.* Elle défait sur-le-champ les ballots, et s'ecrie, en souriant : *Voilà le bagage de l'esclave de Menzikof.* Elle n'avait pas encore vu l'écrin, qu'elle prenait simplement pour un étui à cure-dents; elle l'ouvre, s'étonne, et

dit tout haut : *On s'est trompé. Voilà un meuble qui ne m'appartient pas, et que je ne connais point.* Dans le nombre des richesses de cet écrin était une très-belle bague qui fut évaluée 20,000 roubles, ou 100,000 livres tournois. Sa surprise augmente; à la vue de tant de richesses, elle regarde fixement le monarque : *Cela est-il,* lui dit-elle, *de mon ancien ou de mon nouveau maître? Si c'est de l'ancien,* ajouta-t-elle, *il congédie magnifiquement ses esclaves.* Elle eut à peine fini ces mots, qu'un dernier sentiment de tendresse la fit rentrer en elle-même. Des larmes coulèrent de ses beaux yeux; elle parut interdite, garda d'abord le silence, et ne le rompit qu'en regardant tendrement son souverain : *Vous ne me dites rien!* s'écrie-t-elle; *j'attends votre réponse.*

Pierre, enchanté de la surprise de son amante, la contemplait avec les yeux de la plus ardente passion, et ne répondit pas. Ce silence permit à Catherine un premier instant de réflexion. Le second fut employé à faire l'inventaire de ses diamans; et s'a-

dressant toujours au czar, elle dit : *Si c'est un présent de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer; je lui renvoie le tout. Je ne garde que cette petite bague de peu de valeur, pour me faire souvenir de ses anciennes bontés pour moi. Mais si ces dons me viennent de la générosité de mon nouveau maître, je les lui rends. Je n'en veux pas à ses richesses. J'attends de lui quelque chose de plus précieux.*

Pierre, qui ne pénétrait pas encore cette femme artificieuse que dévorait l'ambition, lui protesta, pour la rassurer, que ces pierreries étaient un présent de Menzikof qui lui faisait ses adieux; qu'il lui savait gré de cette attention, et qu'il se chargeait de l'en remercier. Mais, à cet aveu spécieux de la générosité du favori, succéda un ordre exprès d'accepter l'écrin.

Cette scène, que le czar n'avait pas prévue, eut pour témoin les esclaves porteurs des ballots et le capitaine du régiment des gardes, Préobazinski, qu'il avait fait appeler. Leur rapport rendit bientôt publique l'étroite union du nouveau maître et de l'es-

clave. Dans tout l'empire, l'on ne parlait plus que des attentions, des égards du souverain pour une fille ignorée jusqu'alors. La nation perdit-elle de son bonheur à l'époque de ce choix étonnant ? Il me semble qu'elle y gagna beaucoup. Jusque-là, le monarque, insensible à ce qu'on appelle maintenant l'*étiquette*, avait confondu toutes les femmes dans la même classe : leur rang, leurs charmes, les tendres liens de l'amour, ne l'avaient pas encore touché; sa métamorphose était réservée à Catherine. Elle fit, d'un homme sauvage, un souverain aimable; son humeur s'adoucit, il se plia aux délicatesses de la galanterie. En peu de temps, la cour de Russie devint une faible image de l'élégante cour de Versailles qui, depuis plusieurs années, donnait le ton à l'Europe, et indiquait à toutes les sociétés le moyen de connaître toutes les douceurs de la vie, en réunissant les deux sexes.

Menzikof, qui s'aperçut bientôt de l'ascendant que son ancienne esclave prenait sur l'esprit du czar, crut devoir nourrir cette passion naissante encore, et en faire la base

de son pouvoir. Il était trop habile pour ignorer l'empire que devait avoir, sur le cœur de son maître, cette fille également belle et spirituelle.

Jusqu'à l'époque de Catherine, les amours du czar avaient plutôt été l'effet d'un tempérament fougueux, que le sentiment délicat qu'inspire la tendre et chaste beauté. Le nouvel objet dont il était épris le rapprocha de la nature, il mit du mystère dans sa liaison. Il est vrai que, pendant le séjour qu'il fit en Livonie, sa maîtresse occupa toujours un appartement à côté du sien ; mais il eut constamment la prudence de s'interdire d'en prononcer le nom, même dans l'intimité de la confidence. Lorsqu'il partit pour Moskou, il enjoignit un capitaine de ses gardes d'y conduire Catherine avec le plus grand secret. Cet officier ne connut le prix de son dépôt que par l'ordre qu'il eut de la traiter, pendant la route, avec la déférence la plus respectueuse. Il fut, en outre, porteur d'une lettre pour une dame chez laquelle elle devait loger, et chargé de donner au monar-

que des nouvelles du précieux objet de son amour.

La prudente Catherine vécut à Moskou, dans l'obscurité que l'on exigeait d'elle, pendant deux ou trois ans. Elle était logée dans un quartier désert, chez une femme ignorée. C'était dans ce réduit que, tous les jours, ou du moins toutes les nuits, l'amoureux czar visitait si mystérieusement son amante, qu'il n'était accompagné que d'un grenadier qui conduisait son traîneau. Un tel secret ne devait pas sans doute être du goût de Catherine : la maîtresse d'un grand aspire à la publicité de ses amours ; mais ce secret pesait aussi sur l'âme du maître. Persuadé que ses infatigables travaux pour ses états exigeaient du repos, et lui permettaient une salutaire dissipation, il se relâcha insensiblement du mystère qu'il s'était imposé. Des rendez-vous réguliers furent d'abord assignés à ses ministres dans l'appartement de Catherine. Il s'entretenait avec eux, en sa présence, des affaires les plus importantes de l'empire; et bientôt, convaincu par lui-même que le

sexe, qui sait amuser le nôtre avec tant de charmes, lui dispute encore souvent l'art épineux de ménager de grands intérêts, non seulement il l'admit dans ses conférences, mais il voulut encore qu'elle opinât librement dans son conseil. Il est probable que la politique ministérielle, et l'amour triomphant du souverain, souscrivirent plus d'une fois aux décisions de la beauté; et le czar eut souvent sujet de s'applaudir de ses décisions.

Cette femme avait en effet un esprit supérieur et une pénétration très-rare. Dans les affaires les plus critiques, son génie pliant et adroit lui suggérait des expédiens et des solutions, que l'habitude des combinaisons n'avait pas encore fournis aux plus habiles ministres du czar. Elle aplanissait des difficultés qui jetaient le conseil dans de fâcheux embarras. L'esprit, éclairé par l'amour, semble puiser dans ses feux des lumières que le vulgaire des hommes ne connaît pas. Ainsi, du sein des plaisirs, sortaient toujours des ressources pour les besoins de l'état. Catherine semblait être le Dieu tutélaire de l'empereur. Elle était instruite de tous ses

projets; les grandes vues de Pierre étaient toujours soumises au conseil ingénieux de cette amante qui, dans l'obscurité de sa retraite, maintenait son pouvoir par ses charmes et par son génie.

De nouveaux droits cimentèrent encore sa puissance. Elle devint mère de la princesse Anne, qui fut mariée au duc de Holstein-Gottorp, et ensuite de la princesse Elisabeth, qui devint impératrice de Russie. Cette double chaîne, que la politique de Catherine avait l'art de resserrer, la rendit encore plus précieuse au souverain. Ces deux amans ne se quittaient plus, et dans leurs comités avec les ministres, sur les intérêts divers des puissances voisines, et des principales familles de la Russie, la favorite apprenait toutes les ruses de la politique européenne et des intrigues nationales. C'est dans ces sources qu'elle puisa les savantes maximes d'état, qu'elle suivit, lorsqu'elle eut occasion de développer les grandes qualités qu'elle devait à la nature, et qui donnèrent tant d'éclat à son règne.

Jusqu'ici l'on n'a vu que des amans qui

partagent tous leurs plaisirs, et que l'intérêt de la gloire guide autant que l'amour; mais l'amour d'une femme se refroidit bientôt, si de nouveaux alimens n'entretiennent son feu. Tant que Catherine douta du cœur de son maître, elle fut adroite, insinuante, artificieuse; elle n'aspirait qu'à lui procurer du plaisir, et semblait dédaigner la place que la fortune lui présentait. L'homme tend au pouvoir et aux dignités par des bassesses, des intrigues, des cruautés ou des actions de valeur. Les moyens qu'emploie une femme pour s'avancer sont ses grâces, sa douceur, sa complaisance. Une jouissance lui donne un nouvel empire sur l'homme qu'elle enchaîne, et elle en profite pour s'élever. Catherine, bien assurée des constantes faiblesses du czar, osa concevoir l'ambitieux dessein de devenir l'épouse de son maître. Les conjonctures lui parurent favorables. La discorde régnait dans la famille royale; l'époux était mal avec son épouse; le père était mécontent de son fils. En femme habile, elle eut l'art de souffler secrètement le feu de la discorde, tandis que publique-

ment elle semblait employer tout pour l'éteindre.

Eudoxie (c'est le nom de l'impératrice) avait eu de Pierre, son mari, un fils nommé Alexis Pétrowitz. Son époux, après avoir traité la mère et son fils avec la plus rigoureuse indignité, répudia la mère en 1696, et la renferma dans une affreuse prison de religieuses. Le fils, rigoureusement condamné à une mort honteuse, fut assez heureux pour ne pas porter sa tête sur l'échafaud. Une mort précipitée épargna à ce père, souvent cruel, le déshonneur du supplice d'Alexis. Il mourut dans la servitude. Ces proscriptions abominables étaient, dit-on, le fruit des insinuations secrètes de Catherine, dont l'âme insidieuse dirigeait la colère de Pierre, en feignant de l'apaiser.

Il semble que les femmes aient deux âmes, l'une noble, tendre, sensible, formée pour adoucir la férocité de l'homme; l'autre adroite, ambitieuse, barbare, créée pour combiner des atrocités, et pour les exiger dans ces instans où la faiblesse ne sait rien refuser à l'amour. Je n'ose prononcer sur

cette question; la nation que Catherine a gouvernée a tout vu, et l'a sans doute jugée. Je dirai simplement que les faits qui suivirent le parricide du czarowitz, paraissent la condamner.

Après la retraite de sa rivale Eudoxie, elle prit sa place dans le lit de son souverain, et nous verrons bientôt qu'elle eut encore assez de pouvoir pour faire substituer au fils du malheureux Alexis, légitime héritier de la couronne, les enfans qu'elle avait eus d'un commerce illégitime, et si scandaleusement disproportionné; cependant tous ses artifices n'émoussèrent pas les bruits que la jalousie, l'intrigue, la méchanceté, l'attachement des peuples pour le sang de leurs maîtres, lançaient contre la maîtresse de l'empereur. L'esprit de parti fouilla dans tous les lieux de Marienbourg, pour y trouver des preuves du mariage de Catherine avec le traban, et de l'existence de ce soldat. L'on prétendit qu'il avait été fait prisonnier à la bataille de Pultawa, et qu'il fut ensuite transféré à Moskou. Ma sincérité ne me permet pas de taire

les propos qui se tinrent alors. Je vais les répéter fidèlement d'après le mémoire qui nous les a transmis.

C'est à Moskou, dit-on, que ce traban apprit la singulière fortune de sa femme, et sur cette nouvelle équivoque, il osa fonder des espérances d'élévation, qu'il confia au commissaire russe chargé du détail des prisonniers, et qui précipitèrent sa perte. L'officier, qui fit au czar le rapport de cette aventure, eut ordre de faire partir en diligence le traban pour la Sibérie, avec les autres prisonniers. Celui-ci n'obtint que la triste distinction d'être relégué dans le coin le plus reculé de cette province, où il finit ses jours misérablement (en 1721), trois mois avant la paix entre la Suède et la Russie.

L'aventure du traban occasionna dans la suite des démêlés sanglans entre les partisans d'Alexiowitz, et les défenseurs du duc de Holstein, dont l'épouse était née du vivant de son beau-père. La légitimité de sa naissance fut long-temps contestée; et sans le

crédit que Catherine avait sur les esprits des Russes, la question aurait, sans doute, été décidée en faveur de l'infortuné petit-fils de Pierre-le-Grand.

Après la bataille de Pultawa, que ce prince avait gagnée sur Charles XII, il fit dans Moskou une entrée triomphale, à l'exemple des Romains. Quatorze mille prisonniers suédois précédaient le vainqueur. Tranquille désormais du côté de la Suède, il méditait depuis long-temps une expédition contre les Turcs qui s'étaient trop ouvertement déclarés en faveur de son ennemi, et il s'y prépara par un acte de religion. Il prit le parti d'épouser secrètement son amante. Il ne fut arrêté que par une difficulté. Catherine, sans le savoir, était née dans la religion romaine, et avait été élevée dans la luthérienne, chez M. Gluck. La main d'un empereur valait bien la peine de sacrifier ses premiers préjugés. Catherine, après avoir abjuré le catholicisme et le luthéranisme, se disposa à recevoir un nouveau baptême. Selon le rit de l'église russe, qui est grecque, ce sacrement n'imprime pas un carac-

tère ineffaçable. Ainsi elle rebaptise, non seulement ceux qui l'ont été dans les autres communions chrétiennes, mais encore les Russes qui rentrent dans le sein de leur église, après l'avoir abandonnée. Ce rit, qui se rapproche des premiers usages de l'église chrétienne, est très-gênant et sujet à de fâcheux inconvéniens. Il exige que le néophyte soit plongé trois fois nu dans une rivière, ou dans une grande cuve d'eau froide. Pendant cette triple immersion, le pope ou le ministre le soutient sous les aisselles. Aucun état, aucun âge, aucun sexe n'est dispensé de cette indécente cérémonie. L'effronterie d'un pope triomphe de toutes les raisons que la bienséance et la pudeur ne cessent d'opposer au ridicule et à l'impudence de ce rit scandaleux.

Catherine y fut donc soumise; et la princesse Marthe, sœur de l'empereur, s'empressa ensuite d'assurer l'union de cette fille avec son frère. La célébration du mariage se fit sans bruit (le 17 mars 1711), le jour même que le czar partit avec elle pour aller combattre les Ottomans. L'on doit s'é-

tonner de voir cette princesse mettre tant de chaleur pour accélérer un mariage qui, selon ses idées, devait déshonorer le trône et le souverain. Mais Marthe, qui aimait beaucoup son frère, et qui avait pour le mérite de Catherine une considération singulière, détestait Eudoxie, qu'elle craignait de revoir à la cour, et que ce nouveau mariage en écartait irrévocablement.

Le mariage du czar ne fut pas long-temps caché. Au bout de quatre mois, ce n'était plus un mystère. La ville et les provinces s'en entretenaient, tandis que Pierre, délivré de la gêne, s'occupait de son expédition contre les Turcs. Il marcha à leur rencontre avec une imprudence qui ne prouvait que trop le mépris qu'il affectait pour cette puissance, et il ne tarda pas d'en être la victime. Il était perdu, sans le génie de Catherine.

Son ardeur pour la victoire le fit voler au devant de ses ennemis qu'il voulait prévenir. Il est probable qu'il ne s'était pas fait instruire de la position du terrain qu'il se proposait d'occuper, et s'il en fut instruit,

son imprudence est impardonnable. Un général ne s'engage jamais, à moins d'y être forcé, dans des défilés difficiles, sans être sûr d'une retraite. Pierre, qui eut le malheur de commettre cette faute, fut bientôt serré de près dans un détroit formé par la rivière du Pruth. Il s'aperçut trop tard du danger qu'il courait, et il ne voyait aucune issue pour s'échapper. L'armée des Turcs, forte de 150,000 hommes, l'entourait de toutes parts; il ne pouvait lui opposer que 30,000 soldats, épuisés de fatigues et d'une longue marche dans des pays arides et déserts. Pour comble de malheur, les provisions lui manquaient. Depuis trois jours, l'armée était sans pain; les soldats, couchés sur leurs armes, demandaient l'esclavage ou la mort. Désespéré de sa honteuse position, le czar se retira dans sa tente, perdit le courage, s'abandonna à une douleur insensée, lorsqu'il fallait chercher son salut dans les ressources du génie; étendu sur son lit, il fit défendre que personne osât pénétrer jusqu'à lui.

Catherine qui l'avait suivi se montra aussi courageuse

courageuse qu'il était abattu. Elle entra dans sa tente malgré sa défense, et de ce ton qui étonne et qui relève l'éclat de la beauté, elle lui dit : *Avant de se livrer entièrement au désespoir, il y a encore un expédient à tenter. Il faut conclure une paix, la moins désavantageuse qu'il sera possible, en corrompant, à force de présens, le caïmacan et le visir Méhémet-Battagi. Je vous réponds du succès de la tentative, par la connaissance que j'ai du caractère de ces deux ministres. Le comte de Tolstoi m'en a fait la peinture dans les dépêches qu'il m'a fait lire.* Et sans donner au czar le temps de répondre, elle lui indique dans l'armée un homme qu'elle jugeait propre à conduire habilement cette intrigue. Elle conclut que, sur-le-champ, il fallait l'envoyer au caïmacan, pour sonder cette âme vénale. Après ces derniers mots, elle sort de la tente, cherche l'homme indiqué, l'amène au czar, et, en présence du monarque, lui donne elle-même toutes les instructions nécessaires pour assurer le succès.

Le député était déjà bien loin, lorsque l'empereur, revenu à lui-même, regarde fixement Catherine, admire ses ressources et en approuve le plan : *Votre expédient est merveilleux*, lui dit-il, après un instant de réflexion ; *mais où trouverons-nous tout l'argent nécessaire pour rassasier ces âmes avides? Elles ne se paieront pas de simples promesses. Dans votre camp*, répond Catherine ; *j'ai mes pierreries, et j'aurai, avant le retour de notre homme, jusqu'à la dernière obole de l'argent qui est ici. La seule chose que je demande, c'est que vous ne vous laissiez pas abattre, et que, par votre présence, vous veniez ranimer le courage de vos soldats. Du reste, laissez-moi faire, je vous réponds qu'au retour de notre agent, j'accomplirai exactement les promesses qu'il aura faites de notre part aux ministres de la Porte, fussent-ils encore plus avides.*

Le czar, enchanté de la généreuse libéralité de Catherine, l'embrasse affectueusement, quitte sa tente, et se rend au quartier du général Shemeretof. Catherine ce-

pendant, l'âme remplie de son projet, et animée par l'espoir du succès, monte à cheval, parcourt tous les rangs de l'armée, caresse les soldats, réveille leur courage anéanti, et, portant la parole aux officiers, elle leur dit : *Mes amis, nous sommes ici dans une conjoncture où nous ne pouvons sauver notre liberté qu'aux dépens de notre vie ou de nos richesses. En prenant le premier parti, qui est de mourir les armes à la main, notre or et nos bijoux nous deviennent inutiles. Employons-les donc à éblouir des barbares, pour les engager à nous ouvrir un passage. On travaille à cet effet. J'y ai déjà sacrifié la meilleure partie de mes pierreries et de mon argent. Ce qui m'en reste est tout prêt pour être remis à un négociateur dont j'attends le retour, s'il réussit, comme je l'espère, dans sa mission. Mais ce que je possède ne suffit pas pour satisfaire l'avidité des hommes à qui nous avons affaire ; il faut encore que chacun de vous y contribue. Qu'as-tu à me donner,* dit-elle ensuite à chacun en particulier? *Remets-le-*

moi tout à l'heure. Si nous sortons d'ici, tu le retrouveras au centuple, et j'en ferai le rapport à l'empereur, à notre père commun.

Catherine étala tant de charmes, parla avec tant de grâces et d'enthousiasme, que le plus pauvre soldat mit à ses pieds tout ce qu'il possédait. A l'abattement de l'armée succédèrent, dans tout le camp, le courage et l'espoir d'un meilleur sort; cet espoir ne fut point trompé. L'arrivée du député mit le comble à la joie publique, en assurant que le visir était disposé à recevoir des commissaires munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Pendant le cours de cette manœuvre hardie, Charles XII et son ministre Poniatowski employaient toutes les ruses de l'intrigue, tous les ressorts du génie, pour tirer le plus grand parti de la faiblesse du czar et des forces du visir. *Il ne te faut que des pierres*, disaient-ils à Méhémet-Battagi, *pour écraser tes ennemis. Ces armes seules suffisent pour te livrer le czar, et jusqu'au dernier de son armée, mort ou vif.* En dépit des efforts de Charles XII, le

traité de paix fut conclu. Dès le lendemain, les vivres entrèrent en abondance dans le camp des Russes; et le lendemain, l'armée bien pourvue plia ses tentes, regagna ses foyers et reprit des forces, pour consommer la ruine de la Suède, vers la mer Baltique.

Catherine, à qui la Russie était redevable de cette précieuse paix, jouissait modestement de sa gloire. La reconnaissance du peuple et des soldats n'en fut que plus vive; les éloges de l'impératrice se répétèrent de cercle en cercle; l'empire entier retentissait de l'importance des services qu'elle venait de rendre, et qui sauvaient la nation. Cette gloire, ces éloges, cet enthousiasme général pour Catherine, portèrent de nouveaux feux dans le cœur du czar. En politique habile, il sut profiter de ces conjonctures, pour manifester et faire approuver son goût. Bientôt il rendit public le mariage qu'il avait contracté.

Catherine, dont la prudence égalait l'artifice, feignit de s'opposer à cette déclaration qu'elle souhaitait depuis long-temps.

Elle prévoyait bien que ce désintéressement ne ferait qu'enflammer davantage son bienfaiteur; elle ne se trompa point. Toutes les grâces, depuis cette époque, passèrent par ses mains. Pour éterniser sa gloire, et la mémoire de la malheureuse affaire du Pruth, le czar institua, en l'honneur de son épouse, l'ordre de Sainte-Catherine, dont elle fut nommée grande-maîtresse; et il ordonna que désormais elle l'accompagnerait dans ses armées et dans ses voyages divers. L'on eût dit que Catherine seule avait le secret de donner du ressort à son génie. En conséquence de cet ordre, si flatteur pour l'ambition d'une femme, Catherine visita plusieurs cours d'Allemagne, avec son auguste époux. Elle le suivit jusque dans la Perse; et ce qui fait autant d'honneur à son sexe qu'à son génie particulier, partout elle lui fut utile; partout elle lui donna les conseils les plus prudens. Loin de s'exposer aux reproches de l'ingratitude, Pierre porta la reconnaissance au-delà des bornes de la politique vulgaire. Il se décida à partager son empire avec sa femme; il la nomma impératrice de toutes les

Russies, avec un ordre exprès, à tous ses sujets, de lui prêter le serment de fidélité, comme à celle qu'il désignait pour régner après sa mort. Dans l'enthousiasme où était le peuple du mérite de Catherine, le czar était sûr qu'il approuverait toutes les faveurs dont il jugerait à propos de récompenser les bienfaits de Catherine. Cette persuasion l'engagea à une démarche irrégulière, et qui pourtant eut l'aveu de la nation. A la formule du serment pour le couronnement de Catherine, les Russes ajoutèrent sans murmures, que cette souveraine jouirait encore du droit de se choisir un successeur.

La déclaration pour le couronnement fut à peine arrêtée, que l'empereur la rendit publique. La cérémonie s'en fit avec une pompe magnifique à Moskou, qui pour lors était la capitale de l'empire. Le czar lui-même mit la couronne impériale sur la tête de son ange tutélaire (c'est ainsi qu'il la nommait). Il fit porter le globe et le sceptre devant elle, et l'emmena ensuite dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les réjouis-

sances égalèrent l'éclat et l'allégresse de la première cérémonie.

Catherine réunissait une foule de talens. Son génie, plus encore que sa beauté, avait captivé son souverain, et toute la nation applaudissait à sa gloire. Son attachement pour son époux, ou l'art de feindre de l'amour, lui faisait saisir toutes les occasions de faire sa cour et de plaire au maître qui l'élevait si magnifiquement. Je n'en veux donner qu'un trait.

Pierre se promenant un jour dans Pétersbourg, dans une voiture découverte, accompagné d'un seul chambellan, aperçut dans une boutique une pièce de toile peinte, d'un goût nouveau. *Il faut*, dit-il, *que je fasse ce présent à Catherine*. Il acheta la pièce, et lui en fit présent. Catherine le reçut avec la reconnaissance la plus empressée, et en fit faire une robe, qu'elle voulait porter le lendemain que l'on devait célébrer la naissance de l'empereur. Une dame lui représenta que l'étiquette de la cour ne lui permettait pas de se parer d'une pareille étoffe

dans un gala. *Pourquoi non?* répondit-elle; *mon époux m'a donné cette toile : en venant de sa main, elle est préférable à la plus riche étoffe de Perse.* Elle parut à la fête, revêtue de cette robe, et l'empereur charmé d'une sensibilité si délicate, l'embrassa tendrement en présence de toute sa cour, et lui protesta une affection éternelle. Cette effusion de l'âme du czar, sous les yeux des seigneurs de l'empire, devait bien flatter l'ambitieuse Catherine.

Mais son cœur était déjà corrompu par les grandeurs; elle avait entièrement perdu de vue l'histoire du premier temps de sa vie; elle prodiguait d'une manière insupportable les mépris, lorsqu'un hasard vint l'humilier sur le trône.

Un envoyé extraordinaire du roi de Pologne à la cour de Russie, retournant à Dresde, s'était arrêté dans une hôtellerie de Curlande, et avait été témoin d'une querelle entre un des valets d'écurie et plusieurs de ses camarades qui étaient ivres. L'un deux jurait tout haut, et répétait tout bas que, d'un seul mot, il pouvait faire repentir ses

adversaires de leur insolence; qu'il avait des parens assez puissans pour les punir. Le ministre, surpris du ton décidé de ce domestique, s'informa de son nom et de sa condition passée. On lui répondit que c'était un malheureux polonais, nommé Charles Scorrowski; que l'on croyait que son père était un gentilhomme de Lithuanie, mort trop tôt pour le malheur de cet homme, et d'une sœur qu'il avait perdue de vue depuis longtemps. Cette reponse fit ouvrir les yeux attentifs de ce ministre sur la figure du valet; et je ne sais comment il s'imagina, sous ces traits grossiers, apercevoir de la ressemblance avec les traits de Catherine, qui cependant étaient si noblement dessinés, dit l'histoire, qu'aucun peintre n'avait pu réussir à saisir l'ensemble de cette belle physionomie. Cette rencontre, qui aurait l'air d'une scène romanesque, si elle n'était constatée, frappa le ministre d'Auguste, et il se permit d'en faire un conte ridicule, en écrivant à un ami qui résidait à la cour de Russie.

On ne sait comment cette lettre tomba

entre les mains du czar. Ce qui est certain, c'est qu'il en fit une note sur ses tablettes qu'il portait partout pour aider sa mémoire ; et qu'en conséquence, il envoya au prince Repnin, gouverneur de Riga, l'ordre de découvrir Charles Scorrowski, de l'amener à Riga sous un prétexte honnête, de s'emparer de lui sans lui faire la plus légère insulte, et de l'envoyer, sous bonne garde, à la chambre de police de la cour, qu'il avait chargée de la revision d'un jugement rendu contre ce prétendu prisonnier. Cet ordre, qui était une énigme pour le gouverneur, fut exécuté ponctuellement. Charles fut amené, et l'on feignit de procéder contre lui comme contre un querelleur; il fut ensuite envoyé sous escorte, à la cour, avec les informations supposées qui constataient son délit.

Scorrowski, inquiet de son sort, quoiqu'il se crût très-innocent, fut présenté au juge de police de la cour, à qui l'on avait fait la leçon, et qui traîna le procès en longueur afin d'examiner plus à son aise le prisonnier qu'il avait ordre de sonder à fond. Pour réussir plus sûrement, il avait auprès de son

homme des espions qui recueillaient toutes ses paroles; et depuis ces découvertes, l'on fit en Curlande de secrètes perquisitions qui prouvèrent évidemment que ce valet était le propre frère de l'impératrice Catherine.

Lorsque le czar en fut assuré, il fit insinuer à Scorrowski que le juge de la police ne paraissait pas disposé à le traiter favorablement, qu'il ferait sagement s'il présentait une requête au souverain lui-même, et qu'on lui fournirait non seulement les moyens de parvenir jusqu'aux pieds du trône, mais encore des protecteurs assez puissans pour l'appuyer efficacement. Scorrowski pénétra-t-il alors les moyens que l'on devait employer, et la protection dont il avait menacé ses camarades? C'est ce que l'on ignore. Mais ce que l'on sait, c'est qu'il suivit ce conseil de la prudence, et qu'il demanda seulement de quelle manière il devait se présenter devant le souverain, qui avait tout ménagé pour une scène aussi amusante pour lui qu'humiliante pour la hauteur de Catherine. Le souverain fit répondre qu'à un jour assigné, il irait, *incognito*, dîner chez Chapelow, son

maître-d'hôtel, et qu'à l'issue du dîner il entretiendrait Scorrowski.

La majesté du monarque ne parut pas l'intimider. Il présenta noblement sa requête, qui fut moins lue que sa figure ne fut examinée. Le czar lui fit une foule de questions auxquelles, malgré son embarras, il satisfit si nettement, qu'il fut absolument démontré que Catherine était sa sœur. Néanmoins, pour écarter tous ses soupçons, le czar le quitta brusquement, et lui ordonna de revenir le lendemain à la même heure. Cet ordre ne fut adouci que par la promesse d'un jugement dont il aurait lieu d'être satisfait. Le soir même le czar soupa avec l'impératrice, et dans ce tête-à-tête il lui dit: *J'ai dîné aujourd'hui chez Chapelow, mon maître-d'hôtel; j'y ai fait une chère délicieuse; il faut que je vous y mène quelque jour; allons-y demain.* La czarine y souscrivit. Mais, ajouta-t-il, *il faut faire comme j'ai fait aujourd'hui, le surprendre au moment où il sera prêt à se mettre à table, et y aller seuls.* La partie fut liée et arrêtée.

Pierre, aussi populaire que le vulgaire des grands est impérieux, se communiquait avec une facilité qui tenait à son génie. Il allait fréquemment, à l'improviste et sans suite, chez l'officier, l'artiste ou le marchand qu'il voulait entretenir familièrement. Arrivait-il à l'heure du dîner, il se plaçait à table sans façon avec la famille qu'il honorait de sa visite, et voulait que chacun oubliât son rang. Une parfaite égalité régnait pendant le repas; trop de respect lui aurait déplu. Ce n'était néanmoins qu'avec des subalternes qu'il agissait si librement. De monarque à monarque, il reprenait toute sa fierté, et ne se relâchait jamais sur le cérémonial. C'eût été lui faire ombrage que d'y manquer.

Tandis que Pierre et Catherine dînaient chez le maître-d'hôtel, l'on introduisit Scorrowski, qui s'approcha de l'empereur d'un air plus timide que la veille. Le souverain, qui affecta de ne plus se rappeler le sujet de sa requête, répéta les mêmes questions. Scorrowski fit les mêmes réponses.

C'était dans l'embrâsure d'une croisée

que se tenait la conférence, et sous les yeux de Catherine, qui, assise dans un fauteuil, n'en perdait pas un mot. Chaque phrase de Scorrowski frappait ses oreilles, et le czar réveillait encore son attention en lui disant avec le ton de l'intérêt : *Catherine, écoutez un peu cela ; n'entendez-vous rien à ces propos ?* Elle changea de couleur, et ne répondit qu'en bégayant. *Mais,* ajouta vivement le czar, *si vous n'y comprenez rien, je le comprends bien, moi. C'est qu'en un mot, cet homme-là est votre frère. Allons,* dit-il à Charles, *baise tout à l'heure le bord de sa jupe et sa main, en qualité d'impératrice, et après cela, embrasse-la comme ta sœur.*

A ces mots, qui n'étaient pas équivoques, Catherine, pâle et interdite, perdit connaissance. Lorsqu'elle fut revenue, Pierre lui dit, pour la rassurer : *Quel si grand mal y a-t-il donc dans cette aventure? Eh bien! c'est un beau-frère. S'il est homme de bien, et qu'il ait quelque talent, nous en ferons quelque chose de grand. Mais, consolez-vous, je ne vois rien dans tout*

cela dont on doive s'affliger. Nous voilà présentement éclaircis sur une matière qui nous a coûté bien des recherches. Allons-nous-en. Catherine se leva, demanda la permission d'embrasser son frère, et supplia l'empereur de continuer ses faveurs au frère et à la sœur.

L'on n'a pas su au juste par quel singulier hasard ce Scorrowski avait découvert que sa sœur était parvenue jusqu'au trône. L'empereur lui assigna une maison et des pensions. Il n'eut d'autre soin que celui de la représentation ; on lui ordonna de ne pas trop se répandre, et de jouir de sa fortune dans le secret.

Sa sœur qui, sans doute, fut satisfaite de cet événement, ne l'était pas trop des ressorts qui l'avaient conduit. Elle fut intérieurement humiliée d'une reconnaissance que l'amour-propre aurait voulu ménager avec plus de mesures. Une femme, montée au faîte de la gloire et des grandeurs, ne voit pas sans chagrin un empire, uniquement occupé d'elle, découvrir son néant. Son époux parut, dans cette occasion, plus frappé

frappé de la singularité de la découverte, que des extravagans préjugés de l'orgueil. Il se doutait bien qu'une esclave ne devait pas avoir une origine brillante, et il fut si peu surpris de se voir le beau-frère d'un valet, qu'il l'accueillit comme nous venons de le voir, et que son amour pour Catherine n'en fut nullement altéré. Le génie de cette femme unique l'avait enchaîné par de si puissans liens, qu'il semblait que rien ne l'en pût détacher. Une aventure que sa beauté fit naître, et qui l'exposa au dernier des outrages, peu de temps après la déclaration de son mariage, ne fut pas même capable de refroidir son époux. Nous devons ce trait à la fidélité historique. L'on y verra encore un de ces effets d'une passion brutale qui devait conduire sur l'échafaud le coupable, et qui fut la source de sa fortune.

Le sieur de Villebois, gentilhomme breton, sans fortune, et chargé d'une famille nombreuse, n'en soutenait le fardeau qu'à l'aide d'un commerce clandestin avec les interlopes anglais qui trafiquaient sur les

côtes de la Bretagne. Dès l'âge de quinze ans, son fils, impliqué dans une affaire élevée au sujet de ce commerce frauduleux, fut forcé de se sauver en Angleterre; mais il y passa muni de plusieurs lettres de recommandation, qui lui valurent une place de bas-officier à bord d'un vaisseau de guerre. C'est dans cet emploi militaire qu'il eut le bonheur d'être connu du czar qui recherchait les gens hardis, et qui s'appliquait à se les attacher. Le vaisseau du jeune Villebois avait relâché au Texel, lorsque le czar, sous l'habit de matelot hollandais, et le nom de Maître-Pierre, se perfectionnait, au village de Saardam, dans l'art de construire des navires. Ce prince, apprenant que la flotte anglaise allait appareiller pour retourner à Londres, prit le parti de s'embarquer à bord d'un de ces bâtimens, et de passer *incognito* dans la capitale de la Grande-Bretagne, afin d'y puiser des connaissances plus profondes de la marine. Dans le trajet, le vaisseau qu'il montait fut battu pendant près de quatre-vingts heures d'une tempête si horrible, que le capitaine et l'équipage dé-

sespéraient de leur salut. Ce seul Villebois ranima le courage affaibli des matelots, et par des principes d'intrépidité rappela l'espoir, fit reprendre les manœuvres et sauva le vaisseau.

Cette action, qui annonce le génie autant que la bravoure, devait plaire au czar, qui aimait en tout genre l'extraordinaire, les exploits audacieux. Il embrassa Villebois avec l'enthousiasme de l'admiration, s'en fit connaître, le combla d'éloges, et le sollicita vivement de passer à son service. Ce prince, qui devait plus de lumières à l'instinct de la nature que la plupart des hommes n'en acquièrent par l'étude, avait senti tout le mérite des marins. Avide de toutes les connaissances, impatient de partager avec l'Europe savante les grands hommes qui l'éclairent, il ne cessa de presser Villebois, qui se rendit aux instances de ce souverain. Il devint bientôt son aide-de-camp dans ses armées de terre, et capitaine dans ses armées navales.

Son génie, réellement original, fut encore plus touché des caresses que des récom-

penses du czar. Il s'attacha sérieusement aux moyens de mériter la confiance de son bienfaiteur, et ses talens la lui assurèrent avec tant de solidité, que les fautes les plus inexcusables ne purent l'ébranler. En voici la preuve.

Les Bretons passent pour être d'excellens matelots, très-bons soldats, braves jusqu'à la férocité, ivrognes jusqu'aux derniers excès, et capables, dans l'ivresse, des actions les plus abominables. Cette règle a sans doute ses exceptions; Villebois n'en fait pas une; et peut-être aucun de ses compatriotes n'a porté aussi loin l'excès de ses passions. En garde contre les débauches trop fréquentes de la Russie, il en évita les occasions. Mais, soit faiblesse, soit emportement naturel, soit complaisance pour les jeunes étourdis qu'il fréquentait, Villebois tomba dans la crapule et dans la plus honteuse débauche. Déjà il avait tué trois hommes dans l'ivresse, et n'avait dû sa grâce qu'aux éminentes qualités qu'il montrait, lorsque les fumées bachiques ne l'étourdissaient plus.

L'empereur, étant à Strélémoits, maison

de plaisance à quatre lieues de Cronstad, chargea Villebois d'un message secret auprès de la czarine, qui demeurait alors au port de Caër, à l'entrée de la baie de Pétersbourg. Le froid était rigoureux, et l'eau-de-vie, sous ce climat, en est le préservatif. Villebois, qui en but largement, arriva néanmoins à Cronstad avec l'apparence d'un homme dont la raison était saine. Aucun officier du palais ne s'aperçut de la fermentation que la liqueur occasionnait dans sa tête. Aucun conséquemment ne s'opposa à l'entrevue qu'il fit demander à l'impératrice. Son malheur fut d'en attendre l'ordre dans un cabinet, dont les poêles excessivement chauffés rendaient l'air ardent; son sang en fut enflammé.

Il était dans cette effervescence, lorsqu'il fut introduit dans l'appartement de Catherine, qui était encore dans son lit. Les dames, chargées de l'y conduire, se retirèrent par respect, afin qu'il donnât librement à la princesse le secret qui lui avait été confié. Ce frénétique, à la vue d'une belle femme étendue, perd la tête, oublie

son message, et s'élance brutalement sur l'impératrice. Il a déjà consommé son attentat, qu'elle n'a pas encore eu le temps de revenir de son trouble et d'appeler ses femmes.

Les compagnons de ses débauches, qui connaissaient son organisation, avaient plusieurs fois publié hautement dans leurs orgies, que Villebois était redouté des femmes les moins cruelles. Catherine, accablée de confusion et de douleur, fut si cruellement maltraitée, qu'il fallut employer les secours de l'art pour la rétablir. Elle eut cependant la prudence de faire arrêter sans éclat ce forcené. Voyons quel jugement en porta l'empereur.

Ce souverain, souvent sévère jusqu'à la cruauté, ne répondit aux courtisans, qui lui parlèrent de cet outrage inouï, que ces mots : *Je connais assez parfaitement le naturel et le caractère de cet officier, pour être persuadé que la réflexion n'a eu aucune part à son action.* Il demanda néanmoins ce qu'il était devenu. Il était garrotté dans une prison, et il dormait tranquille-

ment. Ce sommeil d'un furieux dans l'ivresse n'étonne pas quiconque suit les révolutions des passions humaines ; mais que doit-on penser de la réflexion du monarque ? « Je parie, dit-il, que, lorsqu'on lui demandera à son réveil pour quel sujet il est en prison, il ne le saura pas ; et qu'en lui rapportant toutes les circonstances de son action, il n'en voudra rien croire ; cependant, comme il faut faire un exemple, qu'on le mette pour deux ans à la chaîne ».

Villebois fut mis aux galères ; mais il n'y fut assujetti à aucun travail public. Le czar le rappela au bout de six mois, pour lui faire reprendre ses charges, et lui rendre son entière confiance. Est-ce mépris des préjugés les moins délicats ? Est-ce dégoût des charmes subjugués de Catherine, ou apathie dans la conjoncture la plus sensible ? Lecteurs, pénétrez le cœur humain et prononcez.

Villebois fut marié par le czar à une des filles d'honneur de l'impératrice, et on lui donna des biens considérables dans la Finlande. Je reviens à Catherine.

Cette femme, aussi ambitieuse et hautaine que le czar paraissait familier, voulait encore ménager de secrets intérêts de son cœur. L'on se lasse d'un époux, parce qu'il a le droit d'exiger. Un amant, qui ne sait qu'adorer et obéir, est sans doute préférable. Malgré les liens sacrés du mariage qui enchaînait Catherine à son souverain, et qui méritait le sacrifice de toutes ses passions, elle ne put se défendre d'un amour dont elle manqua d'être la victime. Plus adroite jusqu'alors à ménager son pouvoir qu'à conduire une intrigue galante, peu s'en fallut qu'elle ne fût précipitée du faîte des grandeurs dans le néant d'où ses attraits et sa fortune l'avaient tirée.

Le favori, que sa passion et son imprudence rendirent heureux, était un chambellan, nommé *Moens de la Croix*. Son origine était française. Le fanatisme des temps avait forcé ses parens, qui de la Flandre s'étaient établis en France, de renoncer à ce royaume, que les guerres de religion rendaient aussi barbare que le génie du peuple en était aimable. Ils se réfugièrent

à Moskow, et c'est dans cette ville que naquit l'heureux Moens. Sa figure grande et noble avait séduit l'impératrice (1).

Catherine était menacée du sort d'Anne de Boulen, si les ministres n'eussent réussi à faire au moins différer la vengeance que le czar prétendait tirer de son outrage.

Ce délai, s'il ne rétablit pas le calme dans l'âme du souverain, en détourna du moins la colère sur le malheureux amant. Des commissaires furent nommés pour le juger; et ce qui peint le caractère barbare de Pierre, c'est qu'il voulut présider à la commission et interroger le coupable; cependant ces commissaires, qui mirent autant de précaution pour cacher le déshonneur du prince, que, dans sa rage, il en mettait à le rendre public, donnèrent une autre tournure au procès; et Moens, soit pour entrer dans

(1) M. de Ségur appelle *heureux* l'homme qui reçoit les faveurs d'une souveraine dissolue. L'heureux Moens paya bientôt de sa tête ce dangereux honneur.

(*Note de l'éditeur*).

leurs vues, soit pour sauver la tête de Catherine, donna d'autres couleurs à son accusation, en se déclarant de lui-même coupable de diverses concussions. L'information ne fut faite que sur cet objet. L'on y fixa les yeux de la nation, en donnant au procès le plus grand appareil; et pour réparation de ses crimes, Moens fut condamné à être décapité publiquement.

Il porta, jusque sur l'échafaud, les grâces qu'il avait mises à toutes les actions de sa vie. Il eut la présence d'esprit de demander un entretien secret avec le ministre luthérien qui l'exhortait, pour lui remettre une montre d'or, au fond de laquelle était en émail le portrait de Catherine. Il prévint à l'oreille son exécuteur, que dans la doublure de ses habits il trouverait le portrait de sa maîtresse enrichi de diamans, et il le lui donna, sous la condition d'en brûler la peinture. Un troisième portrait de Catherine était dans une tabatière d'or, et il l'avait déjà remise adroitement à un homme affidé, tandis qu'on le transportait de sa prison au tribunal.

La mort de Moens ne satisfit pas encore les ressentimens du czar.

Il proposa à Catherine une promenade en traîneau découvert, dans un quartier éloigné, où elle avait autrefois goûté avec lui les charmes de l'amour et de la solitude. Pour parvenir à cet endroit, il affecta de la faire passer au milieu de cette place, encore teinte du sang de son amant, et jouit voluptueusement de sa vengeance, en la regardant fixement pendant toute cette course. Elle eut du moins l'adresse et la fermeté de retenir ses larmes, et de ne faire apercevoir aucune émotion. Là se bornèrent les vengeances du czar. Toutes les punitions projètées furent oubliées ; mais est-il vrai que Catherine ait vengé Moens par un attentat secret sur la vie de son souverain ? On l'a dit, parce que Pierre mourut peu de temps après, et que la calomnie suppose toujours de la violence dans la mort des grands. Mais il est prouvé que ce monarque mourut d'une rétention d'urine, causée par un ulcère enflammé, que tout l'art de la médecine n'avait pu guérir.

Depuis long-temps il avait déposé dans les archives du sénat un testament qui désignait l'impératrice pour lui succéder ; mais, à sa mort, le testament ne se trouva plus. Menzikof, qui d'abord avait pris si chaudement le parti d'Alexiowitz, changea subitement. Il donna des ordres en sa qualité de général, et prit si bien ses mesures, qu'il contint dans le respect et dans le silence les partisans du légitime héritier du trône. Catherine fut reconnue et proclamée.

Sa politique l'éclaira sur toute cette intrigue. Personne n'ignorait dans l'empire que son époux avait menacé ses jours ; elle affecta cependant une douleur et des regrets déchirans. Pendant les quarante jours que, selon l'usage du pays, le cadavre fut exposé aux yeux du public, elle alla régulièrement le soir et le matin soupirer, le pleurer, l'embrasser, lui baiser les mains, l'arroser de ses larmes. Quel que fût son motif, elle soutint constamment le rôle qu'elle avait joué d'abord. Elle ordonna de magnifiques funérailles ; et, malgré la rigueur excessive du froid, elle accompagna à pied, depuis

le palais impérial jusqu'à l'église où le monarque fut inhumé, à la distance d'une demi-lieue.

Le règne de Catherine ne fut pas long; mais il fut aussi doux que le gouvernement du czar avait été sévère. Elle ne changea rien cependant aux maximes politiques de Pierre, dont le système fut la boussole de son conseil. C'était un être d'une nature particulière, que cette femme célèbre. Aux grâces et aux passions de son sexe, elle réunissait le courage et l'activité du nôtre. Elle avait souvent, comme nous l'avons remarqué, suivi dans les armées son auguste époux. Les bruyantes révolutions lui plaisaient autant que la foudre des combats. Héritière du goût de Pierre pour la navigation, elle en faisait ses délices. Tous les dimanches ou fêtes de l'été, elle avait ordonné un combat naval auquel elle présidait, et ensuite elle visitait les arsenaux et les ateliers de sa marine, avec autant de plaisir qu'elle en avait à voir et à faire soigner ses chevaux qu'elle montait avec une grâce inimitable.

En 1726, les flottes combinées de l'Angleterre et du Danemarck, sous le prétexte de pacifier les troubles du Nord, mouillaient insolemment dans sa rade de Revel sur le golfe de Finlande. Ce ne fut pas sans peine que son conseil la détourna de la résolution qu'elle avait prise d'aller en personne leur demander raison de leur hardiesse et les combattre, tant elle était capable de tout entreprendre.

L'empire russe, sous son règne, acquit un lustre qui le rapprocha des états civilisés de l'Europe. La politesse, la magnificence, l'esprit social s'introduisirent à la cour de Pétersbourg, et de là ils ont gagné les peuples voisins et dépendans. Catherine, néanmoins, ne savait ni lire, ni écrire, quoiqu'elle parlât facilement le polonais, l'allemand, le suédois, et passablement le français.

Ses infidélités étaient une grande preuve de l'inconstance de son amour; mais elle se souvenait toujours avec plaisir de ceux qui avaient eu quelque part à sa tendresse. Les princes Menzikof et Sapiéha possédèrent

son cœur pendant les deux dernières années de son règne. Menzikof, il est vrai, perdit sa faveur après huit ou neuf mois; mais il parut toujours avoir le titre d'ami. Sapiéha, seigneur polonais, qui était jeune, beau, bien fait, avait plus de droits sur son âme. De tels titres sont rarement dédaignés des femmes; ils l'emportent sur le vrai mérite, qui n'est pas toujours du choix de l'amour. Catherine en était si sérieusement éprise, que, pour se l'attacher, elle lui fit épouser sa nièce Scarrowski. Ce jeune comte était, par les Lekzinski, cousin du roi de Pologne Stanislas, et par les Opasinski, parent de la reine. Cette alliance procura donc à la famille de Catherine un rang illustre parmi les plus grandes maisons de l'Europe.

L'on ne croirait pas que le génie hardi de Catherine, qui avait secoué tant de préjugés, fût susceptible des faiblesses de la superstition. Elle ne doutait point que les songes ne fussent envoyés pour annoncer des événemens quelconques, tristes ou agréables. Je me contenterai de rapporter les deux derniers qui la frappèrent le plus,

parce que les suites de sa vie y eurent une espèce de rapport que les âmes faibles ne manquent pas de citer pour appuyer leur confiance.

Quinze jours avant la découverte de ses intrigues avec son chambellan, elle rêva qu'elle voyait sur son lit de petits serpens qui s'approchaient d'elle, la tête levée, et avec des sifflemens qui l'inquiétèrent; mais elle en distingua un qui était d'une grosseur énorme, et qui s'était entortillé de ses pieds à la tête. Après de grands efforts pour s'en débarrasser, elle avait réussi à l'étouffer en se roulant sur lui, dans l'instant qu'il la menaçait de la mordre à la gorge. Cette victoire sur le gros serpent épouvanta les autres qui disparurent. Le bon sens aurait difficilement trouvé la clef de ce songe; les courtisans en firent l'application à son état actuel, et elle favorisa elle-même cette interprétation. *Ce songe*, disait-elle, *me présage de grands malheurs. Les petits reptiles, qui s'enfuient après la défaite du plus gros, m'annoncent que les petits ennemis secrets que j'ai à la cour se cacheront dès que le*

monstre

monstre principal sera étouffé. Ce monstre, disait-on, était le czar, qui mourut peu de temps après.

Le second rêve précéda sa mort de trois mois. Elle tenait le haut bout d'une table, avec tous les ministres de son conseil. Pierre, son époux, environné d'une lumière éclatante, et vêtu à la romaine, s'était avancé vers elle d'un air de majesté et de satisfaction; il l'avait embrassée et soulevée en l'air. Ainsi élevée, elle avait regardé à ses pieds et aperçu ses deux filles, Anne et Elisabeth, entourées de gens de plusieurs nations et de figures diverses qui se battaient avec acharnement. L'intérêt, la faiblesse, la passion expliquent toutes les absurdités. Catherine n'eut pas de peine à mettre sa cour au fait de son rêve, elle annonça qu'elle mourrait dans peu de temps, et qu'après sa mort l'empire serait déchiré. Cette prédiction se vérifia encore, et ne contribua pas à guérir de ces chimériques puérilités ceux qui ont la faiblesse de s'en affecter.

Le soupçon de sa mort tomba sur le prince Menzikof, qui n'était plus dans ses

bonnes grâces, et qui favorisait secrètement le grand duc de Moscovie. L'ambition ouvre la porte à beaucoup de crimes ; Menzikof voulait donner sa fille en mariage à ce prince, et ce motif a pu le porter à un homicide; mais l'on n'a aucunes preuves qui le chargent de ce forfait. Quoi qu'il en soit, dès que Catherine eut les yeux fermés, il s'empara des rênes du gouvernement sous le nom du grand duc. Sorti du néant pour s'élever à côté du trône, ce prince eut constamment des vertus rares. Mais, on l'a déjà dit, son âme de Scythe lui attira beaucoup d'ennemis, qui regrettèrent le gouvernement de Catherine. Il finit dans la disgrâce; et ce qui annonce une âme forte, il la supporta aussi noblement qu'il avait eu d'insolence dans sa prospérité.

SIÈCLE
DE LOUIS XVI.

Moins les événemens politiques ont d'importance, plus la société, les mœurs et les usages prennent de valeur, plus on doit observer la réaction qu'ils produisent sur les esprits qu'ils amollissent, et sur la conduite des individus dans les grandes crises qui suivent un long repos. On en eut l'exemple sous le règne de Louis XVI.

Je me vois forcé d'entrer dans quelques détails historiques des commencemens et des malheurs de ce règne; parce que les femmes y ont trop contribué, y ont joué un rôle trop actif, pour qu'en parlant d'elles, je ne sois pas conduit naturellement à en retracer quelques événemens. La fin du règne de Louis XV, le commencement de

celui de Louis XVI ont un aspect à peu près semblable. Il existe cependant des nuances que j'essayerai de faire sentir. Mais il faut que le lecteur me permette des détails qui, peut-être, lui paraîtront minutieux, et devoir plus appartenir à des mémoires qu'au genre de cet ouvrage. J'ai dit que déjà sous Louis XV tout parut *s'amoindrir*. Sous Louis XVI les choses allèrent en décroissant.

Les actions, la conduite, les écrits des femmes suivent nécessairement la teinte de leur siècle; on les vit héroïques dans les temps de chevalerie; mais on n'a presque plus à peindre que des petites maîtresses chez nos modernes (1).

Quand les tableaux se rapetissent, ce sont les modèles qu'il faut en accuser, et non le pinceau qui doit être fidèle.

---

(1) Les lettres seules en ont distingué quelques-unes.

Les Femmes, leur influence sur les mœurs, sous le règne de Louis XVI.

Dans un état monarchique, le caractère et les goûts du souverain influent toujours sur les mœurs du peuple qu'il gouverne.

En France, le besoin d'imitation est tel, que, lorsque la cour cessa de dicter les usages et les modes à la capitale qui les rendait aux provinces, la nation alla les chercher chez les étrangers. Ce fut vers la fin du règne de Louis XV, et au commencement de celui de Louis XVI, que l'*anglomanie* s'établit en France. Le vieux roi ne voulait plus que le repos, et son jeune successeur cherchait moins à vivre en roi qui dirige tout, qu'en chef de famille modeste et simple. Qu'on ne regarde point cette remarque sur l'anglomanie comme une observation puérile. Chez les Français principalement, où tout semble fait pour occuper plus les yeux que la pensée, les formes, les habillemens, les habitudes influent plus qu'autre part sur les mœurs; et dans un pays où tout est prestige, l'éclat est une source du

respect, et l'étiquette, la sauvegarde de la puissance.

Eclat, prestige, étiquette, tout se détruisit sous Louis XVI. Il en résulta des maux incalculables. Les femmes y concoururent. Par une contradiction frappante, le roi le moins galant leur livra la France : c'est ce que je vais essayer de développer.

Effet des mœurs sur les événemens politiques et l'altération du pouvoir.

J'ai présenté le sort des femmes pendant le règne de Louis XV sous un jour défavorable. Je crois avoir montré qu'on avait cherché à avilir ce sexe par système. Un roi, aussi aimable que François I.er, eût eu lui-même de la peine à faire revivre la galanterie, et Louis XVI était le monarque le moins propre à cette tentative, par ses goûts et par la simplicité de ses formes. Brusque et franc par nature, respectant les femmes, et n'en aimant qu'une, il s'occupait peu de leur plaire. S'il eût régné dans un siècle moins corrompu, Louis XVI au-

rait servi d'exemple; il eût encouragé les bonnes mœurs. Nos bons aïeux l'auraient apprécié, admiré, sans doute imité. Mais, arrivé sur le trône au moment d'une dissolution générale, il ne pouvait pas plus ramener les vertus par sa morale personnelle, que faire renaître la galanterie par son goût et son extérieur qui semblaient l'en éloigner.

Révolté des tableaux qu'il voyait, son mécontentement devint une sorte de misantropie. Il essaya et désespéra promptement de ramener les mœurs qu'il chérissait, et la dignité du trône qu'il regrettait secrètement. Fatigué d'une lutte inutile, il souffrit que l'étiquette, pour laquelle il avait manifesté son goût dans les premiers jours de son règne, s'altérât. Le mépris qu'on en fit accrédita les usages familiers que l'on mettait à la mode. Les femmes même le soutinrent, sans se douter du tort qu'elles se faisaient. Les choses en vinrent au point que les courtisans, presque honteux des décorations qu'ils avaient obtenues et tant désirées, daignèrent à peine les porter. Ils affectaient

même d'en diminuer l'apparence. Les plus grands seigneurs s'habillèrent comme leurs valets : au spectacle, dans les lieux d'assemblée, on ne parut plus qu'en bottes, en frac; le peu de formes dans les manières suivit l'indécence de l'habillement; en cessant de respecter le public, on oublia toutes nuances en société. Déjà l'on saluait une femme avec légèreté, les hommes se tutoyaient devant elle : à peine lui laissait-on le pas. Sous Louis XV, on était aussi corrompu, mais au moins avait-on quelque idée de déférence pour l'âge et le sexe. Sous Louis XVI, on fut aussi vicieux, et il ne resta qu'à peine le souvenir de la politesse. Cet état de choses était un des plus contraires à l'existence des femmes. Quelques-unes d'elles, à la ville, à la cour, voulurent, par leur âge, leur considération, opposer une digue à cette révolution dans les mœurs.... On les laissa parler. Les jeunes, plus par instinct que par une veritable élévation, sentirent qu'en effet leur rôle dans la société devenait peu flatteur; mais la mode les entraînait, et telle est quelquefois la dé-

cadence des mœurs, que l'on aime mieux être dégradé que ridicule.

La reine, montant sur le trône avec de l'esprit, de la beauté, le désir de plaire aux Français, et cet instinct de grâces qu'elle ne déploya qu'après s'être façonnée à l'élégance française, eut le grand mérite, par un tact naturel, par respect pour le roi, pour le trône qu'elle partageait, de ne point suivre ces nouvelles modes. Souvent même elle les tournait en ridicule. Elle sentit bientôt le tort de ces formes peu décentes qui s'établissaient dans la société. Elève d'une mère aussi distinguée par son esprit que par son caractère et ses vertus, comme femme, son amour-propre fut blessé; comme reine, sa dignité souffrait. D'ailleurs, habituée dès son enfance à entendre parler de la magnificence de Louis, de la splendeur de la France, de la galanterie de ce peuple aimable, si plein d'égards pour les femmes, elle ne retrouvait rien qu'elle pût appliquer à ces brillans récits, et qui lui donnât la moindre idée du tableau flatteur que son imagination avait encore embelli. Elle vit

pourtant bien qu'on ne l'avait pas trompée, mais que le bon goût, le bon ton se détruisaient chaque jour. Elle fit quelques efforts pour ramener cette urbanité dont les souvenirs même lui plaisaient. Des fêtes, dont elle faisait le principal ornement, jetèrent un instant d'éclat sur la cour; mais le retour aux formes anciennes, à l'étiquette, ne dura que peu de temps. Les fêtes cessèrent, la reine ne se montra presque plus. S'étant concentrée dans une société très-restreinte de gens trop imprévoyans, qui l'aimèrent plus comme une particulière que comme une reine, ses amis lui laissèrent oublier sa grandeur, pour le charme d'une vie monotone et tranquille.

C'est peut-être le seul tort que l'on puisse reprocher à cette société qu'on a trop calomniée. Elle a eu long-temps un grand pouvoir, a fait du bien à beaucoup de gens, et n'a fait de mal à personne.

La reine suivit donc la pente qui la portait à vivre avec simplicité. Elle y joignit le tort de paraître quelquefois en public à Paris, moitié incognito, moitié comme souve-

raine. Le public hésitait à l'applaudir, et s'accoutumait à cette incertitude. Bientôt on attribua malignement à l'indifférence du peuple ce qui ne fut long-temps que l'embarras de reconnaître la reine. Elle oubliait que, si le Français aimait ses rois, il aimait aussi le faste qui doit les entourer, et que, par un sentiment naturel, il semble que l'objet à qui l'on rend hommage n'a jamais un cadre assez brillant.

De son côté, le roi qui n'était sorti de ses goûts que pour plaire à la reine, revint à ses modestes habitudes. Il donnait à l'étude, à la lecture, tous les momens qu'il ne consacrait pas à sa famille, ou aux conseils. Son seul divertissement était la chasse, à laquelle il n'admettait plus que cinq ou six courtisans, diminuant même la magnificence de ces plaisirs qui, sous ses prédécesseurs, avaient eu tant d'éclat. Tout paraissait tendre au dépouillement du trône. M. de Saint-Germain détruisit la maison du roi, et acheva par là d'enlever à la cour une pompe nécessaire. Ce changement, sans attaquer encore la puissance, en faisait disparaître les

marques. Versailles devint une vaste solitude; excepté le dimanche matin, on n'y voyait personne. Ce jour même, dès l'après-dîner, tout fuyait vers Paris. Si les courtisans abandonnaient le palais, le roi en sortait au même instant pour faire des promenades solitaires; la reine, pour aller à Trianon. Les uns semblaient fatigués d'offrir des hommages, les autres d'en recevoir. On cherchait dans ce beau palais, et les souverains, et leurs traces, et leur cour. Tout était éclipsé. Le présent semblait nous annoncer l'avenir.

Quelquefois, dans ce joli pavillon de Trianon, le roi se réunissait à la reine et à sa société. Il y passait des journées heureuses et calmes, donnant plus l'idée d'un riche particulier dans sa terre, que du descendant des Bourbons au milieu des miracles que Louis XIV avait créés.

Crédit des femmes à la cour.

Comme la reine exerçait un grand empire sur l'esprit du roi, et que la comtesse de Pol..... avait beaucoup d'ascendant sur

celui de la reine, on pouvait dire en quelque sorte que les femmes régnaient; mais c'était sans éclat. Ce pouvoir n'avait ni le brillant d'une faveur éclatante, ni le caractère imposant d'une autorité partagée. Ce n'était qu'un crédit soutenu qui, dû plutôt à l'attrait et à la faiblesse, que forcé par de grandes qualités ou de grandes intrigues, ne donnait ni poids dans le présent, ni célébrité pour l'avenir.

M. de Calonne parut sur la scène politique ; homme d'esprit, aimable, ayant ce qu'il fallait pour être porté à la faveur par les femmes, mais manquant essentiellement de la suite et du caractère nécessaires pour se soutenir contre leur inconstance et celle de la cour. Doué d'une imagination féconde, et voulant appliquer de grands remèdes à de grands maux, la rapidité de ses conceptions ne lui laissait pas le temps d'apercevoir les obstacles; ses idées n'étant pas assez développées, les difficultés de l'exécution donnèrent beaucoup de prise à ses ennemis.

La première pensée de l'impôt sur le timbre et de l'impôt territorial sauvait l'état ;

la seconde pensée des notables l'ébranla; le renvoi de ce ministre l'a perdu.

La reine, d'après son caractère et l'éducation qu'elle avait reçue, était naturellement frappée de tout ce qui portait une apparence de grandeur. Elle fut d'abord éblouie de ce que ce projet des notables avait de brillant et de noble pour le roi; bientôt les inconvéniens l'inquiétèrent; l'intrigue du cardinal de Loménie, aussi porté par les femmes, l'entoura. Ce fut un spectacle curieux que la lutte de ces deux rivaux, soutenus l'un et l'autre par deux armées de femmes qui combattaient pour eux. Le cardinal plus astucieux, moins occupé de ses plaisirs, ourdit sa trame avec plus d'adresse; il l'emporta. On séduisit la reine, et bientôt cette princesse ne regardant plus M. de Calonne que comme un homme d'esprit, dangereux par sa légèreté, loin de l'appuyer auprès du roi, hâta sa perte en l'abandonnant (1). Certes,

(1) Il avait prédit souvent au roi lui-même, qu'il aurait de la peine à le soutenir contre ses ennemis.

elle fut trompée d'une manière cruelle ; mais si sa conduite fut répréhensible, son but ne l'était pas. Elle cherchait la gloire du roi et des remèdes certains contre les dangers qui menaçaient la France. En vain avait-elle de l'esprit naturel, et plus de tact qu'on ne lui en accorda sur les choses importantes : il était facile, avec la finesse du cardinal, de présenter à cette princesse les plans de M. de Calonne comme funestes ; et ceux qu'on proposait d'y substituer, comme plus conformes à la fermeté qu'il fallait déployer contre des partis déjà trop agités.

Ce ne fut donc point l'esprit d'intrigue qui égara la reine en ce moment. A quoi pouvait-il lui servir ? Son crédit sur l'esprit du roi était établi d'une manière irrévocable. Que M. de Calonne ou le cardinal eussent été écoutés, elle n'en aurait pas eu moins d'influence. On ne pouvait pas la regarder comme une favorite régnant momentanément à l'ombre du crédit d'un ministre qu'elle mettait en place. Non, elle se trompa ; et malheureusement tout était fait pour la tromper. Je l'ai dit : ce que les plans de

M. de Calonne avaient de brillant devait plaire à la reine; mais tout à coup les novateurs s'étant emparés de l'occasion, que cètte première démarche leur donnait d'énoncer avec plus d'audace leurs idées destructives de la puissance, la reine a dû s'effrayer d'un tableau que les ennemis de M. de Calonne exagéraient encore à ses yeux. Elle a dû, par sa dignité naturelle, par le remords d'avoir soutenu ce projet qui pouvait avoir des suites alarmantes, non seulement y renoncer, mais se jeter avec ardeur vers les idées de force répressive, que le cardinal présentait, sans avoir ni les moyens, ni les talens de les employer. C'est ce qu'il prouva, en hâtant, par l'imprudence de ses opérations, l'explosion du 14 juillet 1789.

Ce fut donc, en quelque sorte, à l'influence des femmes que l'on dut la révolution.

Conduite des femmes aux approches de la révolution.

Si la cour, par sa conduite et sa faiblesse, avait dès long-temps causé ses malheurs, la société

société préparait à Paris, sans le savoir, toutes les routes aux nouvelles idées.

Jamais les femmes ne firent jouer plus de ressorts qu'à cette époque, lorsque l'importance des événemens aurait dû les condamner au repos et au silence. Trois hommes furent mis long-temps en concurrence dans le cabinet, dans les projets et les coteries des salons. Ces trois rivaux étaient M. Necker, M. de Calonne, et M. le cardinal de Loménie. A la vérité, M. de Calonne était alors disgracié; le cardinal régnait, et l'on préparait la puissance de M. Necker. Cette position éloignait tout choc et tout combat; mais, comme les armées principales de ces ministres étaient composées en grande partie de femmes, il n'y avait ni tranquillité pour le vainqueur, ni résignation pour le vaincu, ni stagnation pour celui qui n'avait que des espérances.

Les femmes ne se découragent point dans l'adversité, ne se calment point dans les succès, et ne savent point espérer en silence (1).

(1) Aussi n'y a-t-il jamais de calme pour leurs

On remarquait donc trois partis de femmes bien prononcés, qui, plus ou moins vivement, se faisaient une guerre continuelle, tantôt sourde, tantôt plus éclatante, le tout selon les circonstances.

Un quatrième parti, plus dangereux encore, était celui des femmes attachées purement aux novateurs. Sans avoir de héros à mettre en avant, elles voulaient, à quelque prix que ce fût, le renversement de ce qui existait, ayant pour but, le désordre; pour fanal, de fausses lumières, et pour guides, des gens qui, n'ayant rien à perdre en réputation et en fortune, les avaient mises à leur niveau. Elles devinrent les moyens les plus rapides de la propagation révolutionnaire.

Influence des femmes sur l'opinion.

Un écrivain a dit assez durement: « Adres-
» sez-vous aux femmes pour répandre des
» idées nouvelles; elles reçoivent aisément
» les opinions, car elles sont ignorantes;

---

créatures. Celui qui se sert de leur crédit s'engage à dépendre d'elles.

» elles les répandent facilement, car elles » sont légères; elles les soutiennent long- » temps, car elles sont têtues ».

On doit remarquer, en effet, qu'en France (1) surtout, elles exerçent une influence assez habituelle sur nos opinions.

Arbitres de la mode et de toutes les nouveautés frivoles ou importantes, maîtresses de l'opinion des salons où elles règnent, où l'on veut leur plaire, elles doivent d'autant plus influer sur notre conduite, qu'un Français est homme du monde avant tout; qu'il vit plus dans la société que dans son cabinet; que dans les salons on décide de sa réputation, de ses succès; que l'amour et le plaisir l'y appelant sans cesse, il doit être esclave des brillantes souveraines qui y dictent des lois. Non seulement la foule commune des hommes ressent cette domination; mais de tous temps, presque tous les gens en place ont eu de la peine à s'y soustraire.

(1) En Angleterre même, la duchesse de Dev... avait, il y a quelques années, une existence politique.

Conduite des Femmes au commencement de la révolution.

Les femmes suivirent dans la révolution l'impulsion de leur caractère. Incapables de rien prévoir, leur esprit et leur légèreté se jouaient des événemens les plus graves. Pendant que les unes aidaient à exciter les orages politiques, les autres riaient des symptômes d'anarchie les plus alarmans. Leur gaîté dangereuse, leurs propos inconsidérés, firent un mal incalculable. Montrant plus d'amour-propre et de vanité que de véritable élévation; n'écoutant que la passion du moment, sans consulter les dangers de l'avenir; profitant de leur empire sur l'opinion, elles excitèrent les hommes sur lesquels elles avaient du crédit, non à se défendre avec force et dignité, mais à n'opposer aux progrès des novateurs qu'une résistance d'inertie et une guerre de petits écrits, de paroles oiseuses, qui piquaient leurs ennemis, quand il fallait les combattre avec audace, et chercher à les terrasser. Elles

eurent encore un plus grand tort; elles engagèrent tous ceux que l'on dépouillait à ne prendre aucune des places nouvelles, qu'elles tournèrent en ridicule. Tous les emplois furent occupés par leurs adversaires, et le mal fut sans remède.

Mais, si la conduite des femmes fut répréhensible au commencement de nos guerres intestines, combien elle fut brillante quand nos dangers devinrent pressans! Jamais elles ne parurent dans un jour plus favorable, plus fait pour illustrer ce sexe qui, du sein des plaisirs, du calme et de l'espèce de décadence où il était tombé, s'éleva soudain à la hauteur des circonstances, sans rien perdre de sa sensibilité, déploya un courage et une énergie que l'histoire doit recommander à la postérité.

Réflexion sur le courage des Femmes.

Essayons de retrouver dans le caractère des femmes les sources et les causes réelles de ce courage si peu compatible en appa-

rence avec leur faiblesse, leur éducation et la timidité qui leur est propre (1).

J'ai dit que leurs qualités étaient souvent en repos, et leurs agrémens presque tou-

(1) Comment accorder avec ces pénibles, mais justes réflexions, la douceur et la sensibilité qu'ailleurs l'auteur prête aux femmes ? Si quelques-unes donnèrent dans la révolution des preuves de vertus et d'énergie, le plus grand nombre voyait de sang-froid les horribles catastrophes qui marquèrent cette funeste époque. J'ai longtemps cherché à analyser ces deux conduites, et je suis arrivé à ce point de réflexion. La sensibilité des femmes, qui tient à la faiblesse de leurs organes, a principalement sa source dans les passions particulières. Les exécutions publiques ont ordinairement pour témoins plus d'hommes que de femmes, parce que les hommes ayant l'imagination moins vive, ne jugent que le supplice, et que les femmes jugent le crime. Ensuite, les femmes aiment les spectacles, quels qu'ils soient d'ailleurs ; souvent elles ne voient les malheureux que parce qu'elles éprouvent le besoin de s'attendrir sur leur sort. Quelle triste imperfection de la nature dans le caractère de ce sexe ! (*Note de l'éditeur*).

jours en action. La raison en est simple. Le désir de plaire est inné en elles, tandis que le besoin d'estime ne paraît être dans leur âme qu'un fruit de l'éducation; mais il existe de plus, dans ce sexe, un sentiment secret de grandeur d'âme qui, sans donner habituellement des symptômes de sa présence, semble être une flamme précieuse et toujours entretenue jusqu'au moment d'une explosion subite et imposante. Aussi plusieurs femmes qui paraissent légères, insouciantes, portent en elles, comme d'autres, et sans le savoir, ce foyer ardent qu'une grande occasion allume. Dès-lors un sentiment inconnu les enlève à des volontés frivoles, et les attache à leurs devoirs trop négligés dans des temps paisibles (1); mais il faut, pour ce chan-

(1) J'allais solliciter tous les jours la liberté de quelqu'un chez le ministre. Je fus frappé de la suite avec laquelle une jeune femme y venait pour le même objet. « Mon Dieu! lui dis-je, madame, » vous devez être bien lasse de vous lever de si » bonne heure tous les jours, et dans une saison » si rigoureuse? Je demande depuis un mois,

gement, que leurs malheurs soient à leur dernier période, que les périls de ce qu'elles aiment soient extrêmes, pressans; car, toujours fortement émues par le présent, elles semblent se jouer de l'avenir.

Voilà, je crois, la véritable raison de leur conduite sublime dans la révolution. Ce changement subit, qui se fait en elles au milieu des périls, n'est jamais le fruit de la réflexion; c'est toujours l'effet du sentiment. L'affreuse subversion dont nous avons été témoins, ayant atteint tous les sentimens de mère, d'épouse, de fille, de sœur, d'amie; une femme a pu ressentir à la fois toutes les flammes, qui jusque-là ne brûlaient que tour à tour dans son cœur, et que la même étincelle vint alors allumer au même mo-

---

» me répondit-elle, la liberté de mon mari. Je
» suis constamment ici à huit heures du matin;
» pour que ma toilette soit faite, il faut que je
» me lève à sept, et vous jugez combien cela est
» fatigant; car je ne peux pas manquer un bal,
» et je rentre chez moi à cinq heures, après avoir
» dansé toute la nuit ».

ment. Que l'on essaie de se peindre à quels mouvemens ce volcan intérieur a pu porter des êtres naturellement irritables, et l'on retrouvera les causes des exemples de courage que les femmes nous ont donnés dans toutes nos convulsions révolutionnaires.

Sur quelque classe que l'on jette les yeux, on ne voit chez les femmes, aux momens les plus cruels de la révolution, que sensibilité, présence d'esprit, humanité, courage d'action, lorsque les hommes n'ont presque tous montré que celui de la résignation. Remarquons encore, à la gloire des femmes, que, lorsqu'il s'agissait de sauver quelqu'un, elles oubliaient leurs opinions, leurs passions les plus ardentes. Sorties de leur sexe par l'exagération des hommes qui les guidaient, pour peu qu'elles eussent reçu d'éducation, on était presque sûr de les ramener, de les toucher, en leur proposant un trait d'humanité.

CONDUITE DES FEMMES

au commencement de la Révolution.

Le plus beau pays de la terre par son site, le plus brillant par ses ressources, par les productions de l'art et de la nature, le plus calme et le plus attrayant par ses mœurs, se couvre tout à coup d'un voile sombre et sinistre : une subversion immense se prépare. Au même instant, tout semble avoir besoin de changer et de forme et de place par les secousses les plus violentes et les plus faites pour imprimer la terreur.

Au milieu de ce désordre effrayant, les femmes, qui la veille encore étaient la parure de la société tranquille, restent immobiles d'étonnement encore plus que d'effroi. Faibles, nées pour la crainte et le repos, la crainte et le repos ne semblent plus faits pour elles. La flamme brille, le sang coule, tout s'anéantit à leurs regards ; la peur seule

de ne pas être utiles vient s'emparer de leurs âmes. Des larmes inondent leurs yeux, mais le sentiment seul les arrache. Où sont-elles? Est-ce loin des périls, dans des réduits obscurs où leur timidité naturelle devrait les conduire? Non. Quelques-unes se précipitent au milieu des armes, des feux et du carnage, pour suspendre au moins quelques crimes, si elles ne peuvent les empêcher.

Quelles sont ces femmes éperdues, qui courent à pied sur cette route?..... Elles fuyent!.... Le fardeau qu'elles portent est leur trésor, leur bien le plus cher. Oui, elles fuyent; mais ce trésor pour lequel elles frémissent, ce sont leurs enfans.... N'ayant pu arracher leurs époux aux périls qu'ils affrontent, elles courent à la frontière la plus prochaine, confient un dépôt si précieux à des mains sûres, et, sans donner même le temps à leur force de se réparer, reviennent se replonger, avec l'autre partie d'elles-mêmes, dans les dangers que ceux-ci s'obstinent à courir.

Les prisons se remplissent, les dénoncia-

tions attaquent l'innocence effrayée; à peine les bureaux des réclamations sont-ils entr'ouverts. Ces êtres qu'on aperçoit au lever de l'aurore sur le seuil de la porte, ce sont des femmes. Insensibles à la rigueur de la saison, elles ont passé la nuit sur ces degrés glacés, dans l'incertain espoir d'offrir un mémoire simple et touchant à une main sanguinaire qui le repoussera.

Voyez, sous la longue voûte de cette prison, une femme exténuée de fatigue, et courbée sous le fardeau qu'elle porte..... Faible, délicate, elle ne peut parvenir jusqu'à son fils, qu'une prison horrible sépare d'elle...... Elle s'est exercée pendant un mois à porter les fardeaux les plus lourds, sous l'habit d'un porte-faix, elle trouve le moyen de se rapprocher de son fils. Un jour la dureté des geoliers est telle, qu'ils chargent sa faiblesse d'un poids énorme. Elle tombe écrasée sous le faix qui l'accable, heureuse encore de rendre le dernier soupir auprès d'un fils qu'elle adorait. Son dernier regard est pour lui.

Emeutes effrayantes, prisons, échafauds,

massacres, incendies, symptômes horribles de la terreur, vous nous offrez partout les femmes occupées à diminuer vos désastres. Ici, ce sont des larmes qu'elles essuyent; là, des blessures qu'elles cherchent à fermer; plus loin, c'est une victime qu'elles exhortent au courage. Enfin, de toutes parts les hommes causent tous les malheurs; de toutes parts les femmes les réparent et les adoucissent (1).

Et vous, princesses respectables et malheureuses, vous dont le courage parut égaler l'infortune, quels exemples admirables de dévouement n'avez-vous pas donnés dans votre adversité! Plus en vue que les

(1) Au moment où j'écris, j'apprends qu'un général nègre, servant sous Toussaint-l'Ouverture, a une femme remplie d'humanité, qui s'expose à tout pour sauver les malheureux prisonniers dans l'affreuse guerre de Saint-Domingue. Son mari, condamnant sans pitié, l'a vingt fois menacée de la faire périr; rien ne ralentit son zèle. Elle craint bien moins l'exécrable férocité de son époux, que de n'être pas assez utile aux

autres femmes, sur lesquelles votre rang vous faisait dominer, déchues tout à coup de vos grandeurs par des revers inattendus, vous pouviez être plus faibles; mais vous avez voulu disputer avec tout votre sexe de courage et de sensibilité.

Admirez cette femme, dont le maintien à la fois imposant et doux annonce toutes les vertus! C'est Madame Elisabeth. Ange tutélaire et brillant de candeur et d'innocence, placée près du roi, partageant ses dangers, sa seule présence attendrit et rassure. Des hommes armés violent l'enceinte du palais; les portes s'ébranlent, elles se brisent, on demande la reine à grands cris; c'est la mort qu'on lui prépare. Les assas-

---

victimes de la guerre. Ainsi donc, parmi cette race d'êtres sans éducation, une femme est pénétrée de commisération pour ceux qu'on lui fait regarder comme ses ennemis! L'humanité, la première des vertus, la plus utile à l'ordre social, s'empare de son âme! elle honore sa vie par des traits d'héroïsme, qui pourraient illustrer celle des hommes les plus éclairés et les plus courageux!

sins égarés prennent Mad. Elisabeth pour elle; elle va périr. Ceux qui la défendent veulent la nommer. *Ne les détrompez pas!* s'écrie-t-elle..... Et pour sauver sa sœur, elle s'élance au devant des périls, dont le ciel seul la préserva dans ce moment. Touchante énergie! mot sublime! les âmes tendres sont le sanctuaire qui vous conservera pour l'immortalité.

Vive amitié, sentiment divin, mais qui souvent n'inspire pas de si grands sacrifices que les passions plus violentes, vous seule avez porté Mad. de Lamballe à un dévouement dont le souvenir fait répandre des larmes!

Je dois à la vérité, je dois à mon respect pour la mémoire de cette princesse infortunée, d'entrer dans quelques détails sur sa conduite envers la reine, au milieu des secousses de la révolution (1).

---

(1) Des anecdotes sur la vie de cette princesse ont été publiées vers l'an X : presque tous les détails qu'on y rapporte sont faux ou altérés. Il est juste de rectifier ces erreurs, et d'empêcher

Madame de Lamballe vint en France, parée de la naïveté de l'enfance, de l'éclat de la jeunesse, et des douces vertus qui sont le cortége de cet âge heureux.

Elle fut livrée à un maître plutôt qu'à un époux, et ce maître était un de ces hommes faibles que la nullité pousse à la dépravation. L'enseignement et l'exemple des vertus n'avaient fait germer en lui que l'attrait du vice et le délire des passions. Elle sut obtenir ses éloges, et le forcer à la considération ; mais elle ignora toujours s'il avait un cœur.

Sa conduite dans cette position également triste et délicate lui valut les égards constans de son beau-père(1), de cet homme bienfaisant, dont le nom révéré, même au milieu de la corruption générale, était devenu le synonyme de toutes les vertus.

Le veuvage prématuré de madame de Lamballe lui imposa le devoir d'une longue

---

que la masse du public ne prenne une fausse idée des dernières années de cette princesse, lorsqu'elles sont faites pour honorer sa vie.

(1) M. le duc de Penthièvre.

retraite

retraite à l'abbaye Saint-Antoine. L'amitié en fit le charme; elle y connut des personnes respectables, dont les intérêts devinrent les siens, et que le mondé n'éloigna jamais de son souvenir.

Elle reparut à la cour, brillante de fraîcheur, d'élégance et de grâce. La reine, souhaitant de l'y fixer, demanda pour elle la sur-intendance de sa maison, et profita de la sienne pour y vivre dans une société privée; mais les formes anciennes, le choix des personnes et la dignité des rangs l'y suivirent toujours.

Ce fut entre la jeune reine et la jeune princesse l'époque de la plus tendre intimité.

Lorsque cette intimité s'affaiblit en se partageant, rien n'altéra du moins l'amitié et la confiance.

Tout justifiait ce dernier sentiment; une inviolable discrétion, une respectueuse ignorance de ce qu'on voulait dissimuler, une scrupuleuse délicatesse dans le petit nombre des conseils que permettait le rang suprême, et dans le nombre encore plus petit de ses

sollicitations et de ses demandes. Toutes ont honoré son discernement, toutes ont prouvé sa réserve dans l'emploi de son crédit, et ce ne serait pas un faible hommage à rendre à sa mémoire, que de nommer ceux qu'elle a distingués pour les servir, et ceux qu'elle a refusé d'appuyer de ses moyens.

Beaucoup d'amis et peu de crédit et de créatures; beaucoup de qualités sociales et peu d'éclat; le goût des arts aimables: telle fut la situation de madame de Lamballe jusqu'à l'époque désastreuse, où de grandes circonstances révélèrent son grand caractère. Le sang du prince Eugène ne se démentit point; la prudence lui parut une lâcheté; l'attachement et la reconnaissance se convertirent en un dévouement héroïque à l'appel du devoir; d'immenses et cruels sacrifices ne lui coûtèrent pas plus que l'accomplissement journalier des moins pénibles soins.

Instruite à Aix-la-Chapelle de l'abandon où se trouvait la reine, par l'éloignement forcé de la plus grande partie de sa maison, madame de Lamballe accourut se précipiter

volontairement dans le gouffre que sa prévoyance avait su d'abord lui faire éviter. Elle ne calcula rien, et montra plus d'empressement à partager les perils de la reine, qu'elle n'en avait jamais eu pour s'associer à son éclat. Elle parut avec courage près du roi, dans cette fatale journée du 23 juin, où la dignité royale immolée témoignait d'avance comment le monarque serait immolé lui-même.

Depuis on fit sur elle de longs essais de la terreur et de l'outrage; mais on n'obtint que son mépris, sans parvenir à lui faire connaître la crainte. Ce courage réfléchi, sans ostentation, comme sans effort; cette résignation calme, éclairée, qui voyait les dangers et les bravait pour être utile, la distinguèrent sans cesse jusqu'à l'instant fatal où son sort présenta le plus grand exemple de férocité, dont la scélératesse ait effrayé le monde et souillé nos annales(1).

J'ai parlé de la reine sous les rapports po-

(1) On sait qu'elle périt le 2 septembre aux portes de sa prison.

litiques; il est temps de la montrer à l'instant où, dépouillée de toute la pompe du trône, elle n'était plus qu'une femme énergique, luttant avec courage contre une si grande infortune.

Ceux qui ont désiré plus de suite dans sa conduite, quelquefois plus de grandeur dans ses décisions, ne se sont pas mis à sa place.

Son vrai malheur est d'avoir eu des qualités et des défauts entièrement opposés à ceux du roi. La différence de leur caractère a dû rendre ses qualités inutiles, et faire ressortir davantage ses défauts. Femme de Louis XIV, sa dignité naturelle eût été de la grandeur; femme du modeste Louis XVI, elle ne parut être que de la vanité. Son crédit, n'ayant porté que sur de petites choses, diminua sa considération; et plusieurs vertus, qu'elle possédait comme souveraine, s'éteignirent dans le rôle de particulière que les circonstances lui offrirent, qu'elle accepta avec trop de facilité, et dont la modestie du roi lui fit une sorte de mérite. Donnant des conseils au monarque avec franchise, d'après

son caractère et ses opinions; se conduisant ensuite par soumission, d'après les principes de résignation de Louis XVI, il dut en résulter cette apparente inconséquence qu'on lui reprocha. Si elle eût régné seule, ou avec un époux qui eût partagé la dignité de son caractère, on l'eût vu s'élever tout à coup du sein de la vie trop simple, à laquelle elle s'était réduite, à la hauteur des circonstances et disputer sa couronne à ceux qui avaient décidé de la lui arracher.

Que l'on examine la conduite noble et touchante de Madame, fille du roi, maintenant madame la duchesse d'Angoulême, on retrouvera tous les principes de grandeur d'âme que sa mère lui a donnés; on devinera la source de ce courage qui, dès l'âge le plus tendre, au fond de sa prison, commanda le respect, même à ses persécuteurs. C'est aux leçons secrètes de la reine qu'elle dut ces qualités prématurées, qui fournirent à son esprit tant de mots touchans sur sa cruelle situation, à son cœur tant de mouvemens de sensibilité profonde pour sa famille infortunée, et pas un mouvement de

haine contre sa patrie qui lui avait coûté tant de larmes.

Pour juger le caractère de la reine dans la révolution, il faut choisir les instans où elle a pu s'isoler; où, maîtresse d'elle-même, elle a pu développer tous ses moyens.

Ayons le courage de la suivre au tribunal. Des juges, qui ne méritent pas le nom d'hommes, ont l'atrocité de l'accuser d'avoir corrompu M. le Dauphin; elle se lève avec une vertueuse indignation, et s'écrie : *J'en appelle à toutes les mères!*... L'antiquité n'offre rien de plus beau que cette réponse.

Rappelons-nous aussi ce moment où le roi veut exiger d'elle de retourner à Vienne, pour sauver sa tête. C'était un ordre formel; tous les moyens étaient prêts, assurés. *Non*, dit-elle au monarque, *ma place est de vivre et de mourir aux pieds de votre majesté.*

La reine eut donc, en différentes occasions, tous les genres de courage.

En général, si l'on jette un coup-d'œil impartial sur la conduite des femmes dans la révolution, comment ne pas remarquer

que, hors une seule (1), aucune d'elles n'a montré un instant de faiblesse. Chacune portait dans sa fermeté les nuances de son caractère. Sous ce rapport, en comparant les deux sexes, on voit que le courage des hommes est à peu près le même, tandis que celui des femmes se modifie, et prend des teintes entièrement différentes.

Observons la force sublime de la reine et de madame Elisabeth, à leur dernier moment. Toutes deux sont courageuses, toutes deux se placent au dessus de leur infortune; mais quelle différence dans les nuances! l'une a de la fermeté, l'autre de la sérénité; l'une est grande sur la terre; l'autre, avant de s'en être séparée, semble déjà s'élancer au ciel; l'une, au milieu de ceux qui la sacrifient, les regarde avec fierté sans les craindre; l'autre les plaint, oublie déjà leurs crimes et ses souffrances; mais elle n'oublie pas les infortunés que l'on sacrifie avec elle; elle les exhorte, les soutient, les console; elle semble changer de rôle, et n'être plus

(1) Madame Dub. . . .

une victime, mais un envoyé céleste qui vient attendre, recueillir et porter vers les demeures éternelles des âmes qu'elle protège, et que la sienne épure.

O femmes! doux présent du ciel! ô vous qui, dans tous les temps, fûtes pour nous une source intarissable de bonheur et de jouissances pures, que devenait-on, sans vos tendres soins, dans ces momens de désespoir et de deuil? Que de larmes essuyées, taries par vous! que de têtes égarées par le délire de la douleur, et rendues par vous à la raison! que de proscrits secourus, sauvés par votre noble dévouement! que de traits sublimes inspirés par votre énergie! C'est au sein des périls et de la terreur que le sexe le plus faible a su mériter la palme du courage et de l'humanité.

Détails historiques du dévouement des Femmes dans la révolution.

Parmi les femmes qui ont joué un rôle dans la révolution, une des plus extraordi-

naires est Charlotte Corday (1). Originaire de Normandie, née de parens honnêtes, il paraît que le fanatisme politique seul, et non, comme on l'a cru d'abord, une passion particulière, l'a portée à délivrer la terre d'un monstre qui devait périr par le fer des lois, et non sous le poignard d'une main innocente. Le hasard lui donna pour défenseur M. Chauveau-Lagarde. Cet homme éloquent

(1) L'action de Charlotte Corday a quelque chose de mystérieux et d'extraordinaire, qui cependant ne peut en diminuer l'horreur aux yeux de l'homme juste. Ce fanatisme politique n'a pu être la cause de ce *crime*, car je ne crois pas que la main qui se sert du poignard soit une *main innocente*. D'ailleurs, on voit par l'interrogatoire de cette femme, qu'il y avait de l'aliénation dans son esprit; ce dévouement à la cause publique est trop surprenant pour qu'il ne soit pas l'effet d'une passion réduite au désespoir. Charlotte put attribuer à Marat la perte d'un amant chéri; elle voulut se venger sur lui; elle médita long-temps, et il y a plus d'exaltation que d'héroïsme dans son action. Le véritable héroïsme, celui qu'inspire l'amour de la patrie,

et courageux n'a cessé de paraître à cette barre sanglante, pour essayer d'enlever quelques victimes à des bourreaux *juges*, jusqu'à l'instant où lui-même fut jeté dans ces mêmes cachots, qu'il avait ouverts à plusieurs prisonniers. Personne n'était plus intéressant à consulter sur les effroyables détails du tribunal révolutionnaire. Il a bien voulu me confier l'interrogatoire de Charlotte Corday, que j'imprime aujourd'hui comme un monument curieux de force et de magnanimité.

---

a plus de grandeur : il est moins violent, mais il est plus soutenu. Le délire de l'amour ne connaît point de bornes. Je base mon jugement sur celui d'une femme qui écrivait à son amant, aide-de-camp de Bonaparte, en 1815...... « *Je suis jalouse de l'amour que tu portes à ce monstre..... je frémis en y songeant..... son nom seul me fait entrer dans d'affreuses convulsions ; veux-tu faire de moi une nouvelle Charlotte Corday ?* »

Au reste, ce fait qui a donné de la célébrité à cette femme peut bien être une bonne action, et je n'ai fait cette observation que dans l'intérêt de la morale et de la vérité. (*Note de l'éditeur*).

C'est M. Chauveau-Lagarde qui parle; j'écris sous sa dictée.

Note sur le procès et la condamnation de Charlotte Corday, au tribunal révolutionnaire.

Lorsque Charlotte Corday fut amenée au tribunal, et qu'on l'eut fait asseoir sur le banc des accusés, le président, après les premières questions d'usage, lui ayant demandé si elle avait un défenseur, elle répondit qu'elle avait choisi un ami; mais que n'en ayant point entendu parler depuis, il n'avait pas apparemment eu le courage d'accepter sa défense.

Alors le président, m'ayant aperçu dans la salle, où je me trouvais par hasard pour d'autres affaires, dit à l'accusée :

« Le tribunal vous nomme d'office, pour » défenseur, le C. Chauveau-Lagarde ».

Je montai près d'elle à ma place.

Ne me connaissant pas, elle jeta sur moi quelques regards d'inquiétude, comme si elle eût craint que je n'entreprisse une justification qu'elle aurait infailliblement désavouée.

Aussitôt les débats commencèrent, et furent terminés en moins d'une demi-heure.

Aucun peintre, du moins à ma connaissance, ne nous a retracé fidèlement la ressemblance de cette femme extraordinaire. On a bien pu rendre sa stature assez forte et pourtant légère, ses longs cheveux négligemment épars sur ses épaules, ses yeux ombragés par de grandes paupières et la forme ovale de son visage; mais il n'eût pas été possible à l'art de peindre sa grande âme, respirant toute entière dans sa physionomie.

Il en est de même des débats de son procès. Il eût été facile de copier, comme je vais le faire, ses réponses littérales; mais les journaux d'alors ne l'auraient pas osé.

D'ailleurs, il est une chose qu'il eût fallu renoncer à peindre; et c'est précisément ce qui m'a fait l'impression la plus profonde : je veux dire l'accent de sa voix presqu'enfantine, qui se trouvait toujours en harmonie avec la simplicité de ses dehors, et l'imperturbable sérénité de son visage; mais qui semblait néanmoins s'accorder si peu avec

les pensées et les sentimens qu'elle exprimait.

Il ne faut pas non plus essayer de donner une juste idée de l'effet qu'elle me parut produire sur les jurés, les juges et la foule immense du peuple qui remplissait l'enceinte du palais : ils avaient l'air de la prendre elle-même pour un juge qui les aurait tous appelés à son tribunal suprême.

En un mot, cette partie morale des débats est à son procès ce que sa physionomie était à sa figure. C'est une chose qu'on peut sentir, mais qu'il est impossible d'exprimer.

Je me borne donc à répéter littéralement et sans aucune réflexion, les principales questions qui lui ont été faites, ainsi que ses réponses; l'histoire y trouvera peut-être les premiers traits d'un tableau que je n'ai ni la force, ni la volonté d'entreprendre.

Après qu'elle eut rendu compte du projet qu'elle avait conçu, depuis deux mois, de tuer Marat dans le sein même de l'assemblée: « J'aurais voulu, dit-elle, l'immoler » sur la cime de la montagne ».

Elle ajouta que si elle eût cru pouvoir

réussir de cette manière, elle l'aurait préférée à toute autre.

« J'étais bien sûre alors, dit-elle, de de-
» venir à l'instant victime de la fureur du
» peuple, et c'est ce que je désirais. On me
» croyait à Londres ; *mon nom eût été*
» *ignoré* ».

Ensuite, elle expliqua comment elle avait préféré s'introduire chez Marat, et par quels moyens elle y était parvenue, en lui écrivant deux lettres, où elle disait avoir besoin de lui parler de la part de ses amis; et sur l'observation qui lui fut faite que ce moyen tenait de la perfidie. « Je conviens répondit-elle,
» que ce moyen n'était pas digne de moi;
» mais ils sont tous bons pour sauver son
» pays. D'ailleurs, j'ai dû *paraître l'estimer*,
» pour arriver à lui; *un tel homme est*
» *soupçonneux* ».

Alors s'ouvrit le débat suivant entre elle, le tribunal et les jurés.

D. Qui vous avait donc inspiré tant de haine pour Marat?

R. Je n'avais pas besoin de la haine des autres; j'avais assez de la mienne.

D. Mais la pensée de le tuer a dû vous être suggérée par quelqu'un?

R. On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

D. Que haïssiez-vous donc dans sa personne?

R. Ses crimes.

D. Qu'entendez-vous par ses crimes?

R. Les ravages de la France, que je regarde comme son ouvrage.

D. Ce que vous appelez les ravages de la France ne sont pas l'ouvrage de lui seul?

R. Cela peut être; mais il a dû tout employer pour parvenir à la destruction totale.

D. En lui donnant la mort, qu'espériez-vous?

R. Rendre la paix à mon pays.

D. Croyez-vous donc avoir assassiné tous les Marat?

R. *Celui-là mort.... les autres auront peur, peut-être.*

Un huissier, étant venu lui présenter le

poignard dont elle s'était servie, lui demanda si elle le reconnaissait?

A ce seul instant l'émotion parut sur son visage, elle détourna la vue; et repoussant le poignard avec la main, elle dit d'une voix entrecoupée:

R. Oui, je le reconnais, je le reconnais.

Elle avait trouvé, comme on le sait, Marat dans son bain, et par conséquent lui avait plongé le couteau dans la gorge *perpendiculairement.*

L'accusateur public lui observa qu'elle ne l'avait sans doute frappé de la sorte que *pour ne pas le manquer,* dans la crainte de rencontrer une côte, si elle l'eût frappé *horizontalement,* et il ajouta:

« Il faut que vous vous soyez bien exercée » à ce crime! »

R. Oh! le monstre! il me prend pour un assassin!

Cette réponse, telle qu'un coup de foudre, termina la séance.

L'accusateur public prit ses conclusions; après quoi le président dit, suivant l'usage:

« Les

« Les débats sont terminés..., le défenseur
» a la parole ».

A ces derniers mots, et quand je me fus levé pour parler, on entendit d'abord dans l'assemblée un bruit sourd et confus, comme de stupeur; et puis ensuite, si l'on peut s'exprimer de la sorte, comme un silence de mort qui me glaça jusqu'au fond des entrailles.

Pendant que l'accusateur public parlait, les jurés me faisaient dire de *garder* le silence, et le président de me borner à soutenir *que l'accusée était folle....* ILS DÉSIRAIENT tous QUE JE *l'humiliasse.*

Quant à elle, son visage était toujours le même. Seulement elle me regardait de manière à m'annoncer qu'elle ne voulait pas être justifiée. Je ne pouvais d'ailleurs en douter, d'après les débats; et cela était impossible, puisqu'il y avait, indépendamment de ses aveux, *la preuve légale d'un homicide avec préméditation.*

Cependant, bien décidé à remplir mon devoir, je ne voulais rien dire que ma

conscience et l'accusée pussent désavouer ; et tout à coup l'idée me vint de me borner à une seule observation qui, dans une assemblée du peuple ou de législateurs, aurait pu servir d'élément à une défense complète, et je dis :

« L'accusée avoue de sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis ; elle en avoue, de sang-froid, la longue préméditation ; elle en avoue, de sang-froid, toutes les circonstances les plus affreuses ; en un mot, elle avoue tout, se glorifie de tout, et ne cherche à se justifier de rien. *Voilà toute sa justification.* Ce calme imperturbable, de la part d'une jeune femme de son âge, et cette abnégation sublime de soi-même, pour ainsi dire en face de la mort, ne sont pas naturelles ; ils prennent leur source dans le fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main ; c'est à vous de peser cette considération dans la balance de la justice ».

A mesure que je parlais ainsi, un air de satisfaction brillait sur son visage.

Les voix du jury ayant été recueillies, elles furent, comme on peut le croire, toutes unanimes pour la condamnation.

Le président lui prononça son arrêt de mort et la confiscation de ses biens.

Il lui demanda ensuite si elle avait à parler sur l'application de la loi?

Pour toute réponse, elle se fit conduire à moi par les gendarmes. Et m'adressant la parole avec beaucoup de douceur et de grâces :

« Monsieur, me dit-elle, je vous remer-
» cie bien du courage avec lequel vous
» m'avez défendue d'une manière digne de
» vous et de moi. Ces messieurs (en par-
» lant des juges vers lesquels alors elle se
» retourna), ces messieurs me confisquent
» mon bien.... Mais je veux vous donner un
» plus grand témoignage de ma reconnais-
» sance; *je vous prie de payer pour moi*
» *ce que je dois à la prison*, et je compte
» sur votre générosité (1) ».

(1) Ses dettes ne se montaient qu'à *trente-six liv.* assignats, que j'ai payées le lendemain au concierge de l'Abbaye.

Elle fut, après cela, reconduite à la Conciergerie, d'où elle ne sortit que pour aller à l'échafaud; et ne l'ayant pas revue depuis, je ne sais que par ouï dire qu'elle y était allée avec la même tranquillité qu'elle avait montrée dans les débats.

Ici se termine le récit de M. Chauveau-Lagarde.

Voulant ne rien oublier des traits de courage et d'héroïsme qui ont distingué les femmes dans notre révolution, je n'ai pu mieux faire que d'emprunter la plume élégante de M. Legouvé. J'ai paré mon ouvrage des notes touchantes qui terminent son poëme brillant *du Mérite des Femmes.* Il m'a donné la permission de les copier.

On ne saurait penser sans émotion et sans reconnaissance à l'attachement courageux, à la persévérance infatigable que les femmes, en général, montrèrent à l'époque de la terreur pour les proscrits qui leur étaient attachés par les nœuds de la nature, de la tendresse ou de l'hyménée. D'abord, au nombre de quinze à seize cents, elles présentèrent à la convention nationale une pétition en

leur faveur. Depuis, dans toutes les villes où l'on emprisonna, où l'on égorgea, il n'est pas de périls que les femmes n'aient bravés, pas de sollicitations qu'elles n'aient faites, pas de sacrifices qu'elles ne se soient imposés, pour sauver, ou voir et consoler les objets de leur affection; et plus d'une fois, lorsqu'elles ne purent ni obtenir leur liberté, ni les défendre, elles partagèrent volontairement leur captivité et leur sort. Il eût été bien doux de rendre hommage à toutes ces héroïnes, en rappelant leurs noms et les monumens de leur magnanimité; mais comment rassembler des faits innombrables? J'en ai du moins recueilli quelques-uns (1). Ils suffiront pour attester la vérité de mes vers et la bonté de ces anges consolateurs qui, dans des jours de crime, ont remplacé la Providence.

---

(1) On rencontrera dans la narration de ces faits les noms de la Bourbe, de la Conciergerie, du Plessis, du Luxembourg, de l'Abbaye, de la rue de Sèvres, du port-Libre : c'étaient des maisons d'arrêt de Paris.

Madame Lefort, dans un des départemens de l'Ouest, tremblait pour son mari, incarcéré comme conspirateur; elle acheta la permission de le voir. Au déclin du jour, elle vole le trouver, avec des vêtemens doubles; elle obtient de lui qu'ils changeront d'habillemens, et qu'ainsi déguisé il sortira de la prison, et l'y laissera. Le projet réussit, l'époux s'échappe. Le lendemain, on découvre que sa femme a pris sa place. Le représentant lui dit, d'un ton menaçant: *Malheureuse! qu'avez-vous fait? Mon devoir*, répond-elle; *fais le tien.*

Un semblable événement arriva à Lyon. Un des habitans allait être saisi: sa femme l'apprend; elle se hâte de l'avertir, lui donne son argent, ses bijoux, le contraint de s'éloigner, et se couvre des habits de cet époux menacé. Les sicaires arrivent et le demandent; sa femme, vêtue comme lui, se présente; on la conduit au comité. L'erreur est reconnue. On l'interroge sur son mari: elle répond qu'elle l'a fait fuir, et qu'elle se glorifie de s'être exposée pour lui sauver la vie. On lui présente l'image du supplice, si elle

ne révèle la route qu'il a prise : *Frappez quand il vous plaira*, répond-elle ; *je suis prête*. On ajoute que l'intérêt de la patrie lui commande de parler ; elle s'écrie : *La patrie ne commande pas d'outrager la nature.*

Des agens de Robespierre furent envoyés à la Ferté-sous-Jouarre, pour s'emparer du citoyen Regnard, ancien maire de cette ville. On l'accusait de s'être montré trop respectueux pour le roi revenant de Varennes, que sa place lui prescrivait de recevoir. Sa femme essaya de le justifier près des commissaires ; mais, croyant voir dans leurs yeux la mort certaine de son mari, elle passa désespérée dans son appartement. Là, elle déposa tout ce qu'elle avait de précieux sur elle, courut au bout de son jardin qui donnait sur la Marne, et se précipita dans cette rivière. Le C. Regnard n'apprit qu'au Luxembourg la fin déplorable d'une épouse qui méritait tous ses regrets par son attachement et ses vertus.

Paris vit, comme les départemens, se multiplier les prodiges de la tendresse conjugale.

Madame Lavalette, détenue à la Bourbe avec son mari, est instruite qu'il se rend au tribunal : elle court vers lui, s'attache à son cou, enlace ses jambes dans les siennes, et supplie le guichetier de les laisser partir ensemble. On lui refusa cette triste faveur.

Madame Da.... l'obtint (1). Son mari, autrefois lieutenant-général du présidial de Riom, avait été arrêté dans cette terre, et devait être transféré à la Conciergerie : il gémissait sous le poids de l'âge et des infirmités. Madame Da.... prévit le sort dont il était menacé, et voulut partager le sanglant sacrifice. Elle n'avait contre elle aucun mandat d'arrêt ; et, libre, elle s'élança sur la voiture qui conduisait à Paris les prisonniers des départemens. A leur arrivée, elle fut enfermée comme eux, et périt quelques mois après sur l'échafaud, à côté de son époux qu'elle tenait embrassé.

Madame Lavergne, femme du comman-

(1) Extrait du livre intitulé : *la Philosophie du bonheur*, par M. Delille De Salle, auteur de *la Philosophie de la nature*.

dant de Lonwy, éleva pour lui la voix au tribunal révolutionnaire, lorsqu'il y fut interrogé sur la reddition de cette place. Effort impuissant ! sa sentence fut prononcée devant elle. Elle n'écouta plus que le désespoir ; il suffisait de proférer le cri de *vive le roi* pour être immolé : elle en fit retentir la salle. En vain les juges voulurent la regarder comme aliénée ; elle s'obstina à répéter ce cri favorable à sa résolution, jusqu'à ce qu'elle obtînt d'être elle-même condamnée.

Madame Roland, femme du ministre, le défendit à la barre de la convention avec autant de fermeté que d'éloquence. Arrêtée, et ne pouvant plus lui être utile, elle lui légua l'exemple d'une mort intrépide, par le calme avec lequel elle marcha à l'échafaud.

Madame Clavière (1), femme d'un autre ministre républicain, s'exposa vingt fois, après le 31 mai, à être mise en arrestation, par les démarches qu'elle fit pour son mari

(1) Extrait d'un excellent écrit du tribun Riouffe, intitulé : *les Mémoires d'un détenu.*

détenu. Clavière dédaigna de paraître au tribunal de sang où l'attendaient ses ennemis, et se plongea un couteau dans le cœur, en prononçant ces vers de Voltaire :

> Les criminels tremblans sont traînés au supplice;
> Les mortels généreux disposent de leur sort.

Madame Clavière reçoit cette nouvelle : elle met ordre à ses affaires, console ses enfans, et se tue avec la tranquillité de Socrate.

On déposa au Plessis des malheureux amenés à Paris pour y être jugés. L'un d'eux avait une femme jeune et belle, qui ne s'était point séparée de lui. Comme elle se promenait dans la cour avec les autres prisonniers, on appelle son mari au guichet. Elle pressent que c'est le signal de sa perte; elle veut le suivre. Le geolier s'y oppose; mais, forte de sa douleur, elle renverse tout; elle se précipite dans les bras de son mari; elle s'attache à lui, pour avoir au moins la triste douceur de partager son sort. Des gardes les séparent. *Barbares!* leur dit-elle, *je n'en mourrai pas moins.* En même temps,

elle s'élance vers la porte de fer, s'y brise la tête, et tombe expirante.

On avait conduit le maréchal de Mouchy au Luxembourg : à peine y était-il, que sa femme s'y rend. On lui représente que l'acte d'arrestation ne fait pas mention d'elle; elle répond : *Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi.* Il est traduit au tribunal révolutionnaire; elle l'y accompagne. L'accusateur public l'avertit qu'on ne l'a point mandée, elle répondit : *Puisque mon mari est mandé, je le suis aussi.* Enfin il reçoit son arrêt de mort; elle monte avec lui dans la charrette meurtrière. Le bourreau lui dit qu'elle n'est point condamnée : *Puisque mon mari est condammé, je le suis aussi.* Telle fut son unique réponse. On les exécuta ensemble.

Si l'hymen dans ces temps horribles fit tout pour les malheureux, on juge que l'amour, plus exalté, plus impétueux, ne se laissa pas vaincre en générosité. La maîtresse du C. Caussé, négociant à Toulouse, en donna un exemple.

La commission révolutionnaire de cette

ville l'avait condamné ; il était nuit lorsque l'on prononça son arrêt : l'exécution fut donc remise au lendemain. Sa maîtresse apprend ce délai, et se dispose à en profiter pour le soustraire aux bourreaux. Une maison non habitée touchait au lieu où il devait passer la nuit : sa maîtresse qui, dans le cours de son affaire, avait tout vendu pour répandre l'or en sa faveur, achète sur-le-champ cette maison. Elle y vole, suivie d'une femme de chambre dont elle était sûre. Elles percent toutes deux le mur contigu de la prison, et y font une ouverture assez grande pour donner une issue au captif qu'elles veulent délivrer : mais les environs étaient remplis de gardes ; comment le dérober à leurs yeux ? Un déguisement militaire, que cette prévoyante amie avait apporté, favorise son évasion. Elle-même, vêtue en gendarme, le guide parmi les sentinelles. Ils traversent ainsi la ville sans être reconnus, et passent même devant la place où l'on dressait déjà l'instrument qui devait trancher des jours que l'amour sut conserver.

L'amour sauva aussi un jeune homme de Bordeaux, jeté dans l'une des prisons de cette ville. L'air malsain qu'il y respira avait altéré sa santé; il fut transféré à l'hôpital. Une jeune sœur, nommée Thérèse, se vit chargée de lui donner des soins. Il était d'une figure charmante, et y joignait les avantages de la naissance et de la fortune. Il l'intéressa d'abord par la douceur de sa physionomie; et, lorsqu'il lui eut raconté ses malheurs et ses craintes, la compassion acheva ce qu'un tendre intérêt avait commencé. Elle résolut de le faire évader. Après lui avoir communiqué ce dessein, sans lui avouer son penchant, elle lui recommanda de simuler des convulsions violentes, et de feindre enfin l'état de mort. Le jeune homme exécuta le stratagème convenu. La sœur Thérèse, selon l'usage, étendit sur sa tête le drap de son lit. Le médecin passa devant lui à l'heure accoutumée; elle lui annonça que le malade venait d'expirer; il s'éloigna sans soupçonner qu'elle le trompait. Le soir arrivé, la sœur Thérèse supposa que le prétendu mort était réclamé pour l'instruction

des élèves, et le fit transporter à la salle de dissection. Dès qu'il y fut rendu, elle le couvrit des habits d'un chirurgien qui était dans leur secret; et, à la faveur de ce vêtement, il s'échappa sans être remarqué. La ruse ne fut découverte que le lendemain. On interrogea la sœur Thérèse, qui ne se permit aucune dissimulation, et frappa tellement par sa franchise, qu'elle fut épargnée. Cependant elle avait inspiré un sentiment encore plus vif que celui qu'elle éprouvait. Le jeune Bordelais l'engagea à venir le trouver dans son asile; et là, tombant à ses pieds, il la conjura d'embellir l'existence qu'il lui devait, en consentant à devenir son épouse. On juge qu'elle ne refusa pas; elle recevait le bonheur en le donnant. Ils s'enfuirent tous deux en Espagne, où ils se marièrent.

Une veuve, à la fleur de l'âge, déploya pour son amant, incarcéré dans le département du Nord, une énergie dont le succès ne fut pas aussi heureux. A la première nouvelle de sa détention, elle courut solliciter sa délivrance; on la repoussa : elle de-

manda à le voir, ou à être enfermée avec lui; on lui refusa tout. Elle vola vers sa prison, qui donnait sur la rue, et y attendit l'occasion de l'apercevoir : il parut à une fenêtre : on sent ce qu'éprouvèrent alors ces amans. Elle vint ainsi, pendant quelque temps, affronter la pluie, le vent et les sentinelles, pires que toutes les injures de l'air, pour obtenir une courte entrevue (1). Mais un jour, au moment où elle arrivait, quel spectacle frappe ses yeux! une charrette partant

(1) Il en fut de même à Paris. Tous les jours, dans toutes les saisons, le jardin du Luxembourg était rempli de femmes qui, malgré l'excès de la chaleur ou du froid, venaient y passer la matinée pour entrevoir un instant aux fenêtres ou sur les toits du bâtiment leurs frères, leurs pères, leurs maris enfermés, pour leur adresser ou recevoir d'eux un regard, un geste, un témoignage d'attachement et de regret. Quelques-unes firent plus: en dehors d'autres prisons où des égouts correspondaient, elles se penchèrent sur ces eaux infectes pour entretenir un ami, un parent, et les rassurer par les protestations les plus tendres contre la défiance trop naturelle au malheur.

pour le supplice, et son amant lié avec plusieurs autres victimes. A cet aspect, elle se précipite sur les chevaux, veut les arrêter, appelle le peuple à son secours, le supplie d'empêcher la mort de ce qu'elle aime. Les satellites la saisissent ; elle cherche à se dégager de leurs mains pour revoler vers l'infortuné qu'on entraîne : toujours retenue par eux, elle leur reproche leur lâche obéissance à des tigres ; elle les conjure de l'unir à ce qu'elle a de plus cher au monde. Ils veulent l'éloigner ; alors elle saisit le sabre de l'un d'eux, et se le plonge dans le cœur. Son sang jaillit ; la multitude s'émeut, les soldats restent stupéfaits ; l'amant est éperdu, ses compagnons d'infortune oublient le coup qui les attend, pour ne s'occuper que de son affreuse position. Cependant des municipaux accourent et font enlever le cadavre. La voiture homicide arrive à sa cruelle destination ; les condamnés tombent sous la hache, et le souvenir du suicide de cette amante magnanime va se perdre dans les torrens de sang que chaque jour voit couler.

Madame

Madame C...r ne put également prouver son amour au C. Boyer, qu'en mourant avec lui. Ils étaient détenus ensemble à Paris. Un jour, Boyer est cité au tribunal comme témoin. Ses compagnons d'infortune sentirent qu'ils ne le reverraient plus, et tous les yeux se portèrent sur sa maîtresse. Elle parut fort calme ; elle s'enferma pour écrire. Un de ses amis, craignant que cette tranquillité apparente ne cachât un projet sinistre, épia ses démarches, et intercepta une lettre qu'elle avait écrite à l'accusateur public. Cette lettre lui apprit tout ce qui se passait dans cette âme brûlante. Madame de C....r y faisait des vœux pour le retour de la royauté : c'était demander la mort ; elle l'attendait ; mais, ne recevant pas de nouvelles, elle craignit que sa lettre ne fût point parvenue ; elle en écrivit une autre, et prit ses mesures pour qu'elle arrivât. Cependant on lui cachait les journaux, parce que Boyer était sur la liste des suppliciés. Elle dit à ses amis : *Je sais qu'il n'est plus; ne me déguisez rien ; j'ai du courage.* On lui avoua qu'elle avait tout perdu. Elle reçut ce dernier coup avec

la plus grande fermeté, et se retira une seconde fois dans son appartement. Là, elle relut toutes les lettres de son amant, s'en fit une ceinture, et passa le reste de la nuit à le pleurer. Le lendemain, elle s'habilla avec recherche, et, à l'heure du déjeuner, comme elle était à table avec les autres prisonniers, elle entendit la cloche. *C'est moi que l'on vient chercher!* s'écria-t-elle avec joie; *adieu, mes amis! je suis heureuse; je vais le suivre.* A ces mots, elle coupa ses beaux cheveux, les partagea entre ses amis, donna ensuite à l'un une bague, à l'autre un collier, et les quitta, après les avoir priés de jeter quelquefois un regard sur ses présens. Elle vola au tribunal. On lui demanda si elle était l'auteur de la lettre qui l'y faisait appeler? *Oui, monstres! c'est moi qui vous l'ai adressée; vous avez assassiné mon amant; frappez-moi à mon tour; je vous apporte ma tête.* Arrivée à l'échafaud, elle s'écria : *C'est ici qu'il a péri hier, à la même heure; je vois son sang : bourreau, viens-y mêler celui de son amante.* Après avoir prononcé ces paroles, elle se livra au fer

assassin, en répétant jusqu'au dernier moment le nom qu'elle adorait.

Une autre femme se signala, après le trépas de son amant, par un transport d'un caractère différent, mais qui n'est pas moins tendre.

Elle avait assisté à l'exécution de l'infortuné qui lui était si cher; elle suit sa dépouille jusqu'au lieu où l'on devait l'ensevelir avec d'autres cadavres. Là, elle flatte la cupidité du fossoyeur, pour en obtenir la tête d'une victime chérie. « Des yeux où régnait » l'amour, et que la mort vient d'éteindre, » la plus belle chevelure blonde, les grâces » de la jeunesse flétrie par le malheur : voi» là, dit-elle, l'image de celui que je viens » chercher. Cent louis seront la récompense » de ce service ». La tête est promise. Elle revient seule et tremblante la prendre dans un voile précieux; mais la nature, fut moins forte. Cette sensible amante, épuisée des combats qu'elle éprouvait, tomba au coin de la rue Saint-Florentin, et laissa voir aux yeux effrayés son secret et son dépôt. Elle fut envoyée au tribunal révolutionaire,

qui lui fit un crime de l'action qui aurait dû l'attendrir, et elle marcha bientôt au supplice; heureuse de l'espoir de retrouver dans un meilleur monde l'objet qui lui avait inspiré un délire si passionné.

Il est un effort encore plus beau que de s'immoler pour l'amant dont on est aimé, c'est de mourir pour un infidèle. L'histoire de madame C...... présente cet excès de grandeur d'âme.

Un jeune homme en fut long-temps épris, et en avait obtenu le plus tendre retour; mais quoique toujours adoré, il l'abandonna pour madame B........ dont l'amabilité pouvait faire excuser cette inconstance. Il est arrêté dans un département, ainsi que madame C..... Réunie du moins par l'infortune à son volage amant, elle pardonne à sa rivale, et lui écrit même les lettres les plus affectueuses; cependant les deux captifs apprennent que l'on a donné l'ordre de les transférer à Paris. Révoltés de périr sous la main d'un bourreau, ils marquent à madame B..... de se trouver munie de poison, tel jour, à telle heure, au passage de la galiote.

Madame B..... se croit obligée de remplir leur dernière volonté. Elle se rend au jour, à l'heure, au lieu indiqué, courant mille fois le risque de se perdre elle-même. Son zèle fut trompé; on avait fait prendre la poste à ses malheureux amis, et déjà ils étaient à la Conciergerie. Nul moyen de parvenir jusqu'à eux. Le jeune homme, qui désirait voir encore une fois celle qu'il préférait, écrit à madame B..... de paraître sur son passage le jour de l'exécution. Ce jour arrive. Madame B..... recueille toutes ses forces, et se traîne rue Saint-Honoré; cependant madame C....., sûre de n'être plus séparée de celui dont l'image n'était jamais sortie de son cœur, le console; et pour elle seule, au milieu d'une foule de victimes consternées, l'attente du supplice est le moment du bonheur. Le char de la mort traverse la rue Saint-Honoré. Madame B...., attachée aux barreaux d'une fenêtre, voit son amant enchaîné, et sa rivale à ses côtés. Tous deux, par des signes de tête, lui font les adieux les plus touchans. Le jeune homme la regardait avec des yeux où se peignait la douleur

de la quitter; la femme, au contraire, le visage rayonnant, semblait lui dire : *Je suis plus heureuse que toi ; je vais vivre éternellement avec lui.* Ils disparaissent : madame B..... tombe évanouie, et quand elle revint à elle, ses amis n'étaient plus.

La tendresse fraternelle inspira aussi des sacrifices dignes d'être placés à côté de ceux de l'amour et de l'hymen.

La sœur d'un libraire de Paris, appelé Gattey, présente à la condamnation de son frère, cria *vive le roi* dans l'enceinte même du tribunal. Elle voulait périr avec lui; mais on ne lui accorda pas cette douloureuse satisfaction, sa mort fut remise au lendemain.

Madame de Maillé, détenue rue de Sèvres, s'immola pour sa belle-sœur. Elle s'était rendue dans la cour avec les autres prisonniers pour y entendre l'appel des accusés : son nom est prononcé; elle s'avance, mais elle fait remarquer que le prénom n'étant pas le sien, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. On lui demande si elle sait quelle est la

personne désignée (c'était sa belle-sœur), elle garde le silence. On lui ordonne de révéler sa retraite. *Je ne désire pas la mort*, répond-elle; *mais je la préfère mille fois à la honte de me sauver aux dépens d'un autre; je suis prête à vous suivre* (1).

Madame Elisabeth pouvait échapper aux dangers qui menaçaient les Bourbons, en rejoignant ceux de ses frères qui sortirent de France : elle aima mieux s'oublier elle-même, pour ne pas abandonner le plus malheureux. Elle mourut bientôt après lui, avec le calme d'une âme douce et pure. Dans la voiture qui la menait au supplice, son fichu tomba. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ce mot mémorable : *Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein!*

Après la reddition de Lyon, une jeune fille entra désespérée dans la salle où la commission siégeait, et s'écria : *Il ne me*

(1) Les bourreaux étonnés l'épargnèrent; elle existe.

restait de toute ma famille que mes frères : vous venez de les fusiller ; de grâce, commandez que je périsse avec eux ! Elle pressait les genoux des juges, en leur adressant cette triste prière. On la refusa. Elle courut se jeter dans le Rhône.

Dans la même ville, à la même époque, cinq prisonniers s'échappèrent d'un cachot appelé la *Mauvaise-Cave ;* ce furent les sœurs du jeune Porral qui leur en facilitèrent les moyens. Elles donnèrent une partie de leur fortune pour pénétrer jusqu'à leur frère, et firent, au milieu des plus grands dangers, plusieurs voyages, pour lui apporter les instrumens nécessaires à son évasion. Le jeune Porral s'en servit avec autant de bonheur que de hardiesse, et vint bientôt, avec ses quatre compagnons, remercier ses sœurs, qui l'aidèrent encore à se dérober aux recherches qu'occasionna le bruit de sa fuite.

La France, presque entière, était devenue une arène sanglante où tous les sentimens se disputaient le dangereux honneur d'être utiles à l'infortune ; mais la piété filiale, en

se dévouant à sa défense, acquit peut-être un nouveau degré d'intérêt par le contraste de l'héroïsme avec la jeunesse et l'innocence.

Mademoiselle de Bussy et mademoiselle de Brion, âgées, l'une de quinze ans, l'autre de dix-neuf, avaient toutes deux accompagné leurs mères en prison. Elles n'étaient point écrouées, elles pouvaient sortir; elles préférèrent partager leur captivité; et lorsque le décret, qui expulsait de Paris la caste nobiliaire, les força de s'en séparer, elles versèrent des torrens de larmes. Tous les jours dans ces campagnes, où elles jouissaient d'un air plus pur, on les entendit regretter l'insalubrité de l'horrible demeure dont la violence les avait arrachées.

On a vu également madame Grimoard, maintenant madame Potier, témoigner à sa mère, madame Lachabeaussière, le plus touchant empressement. Elle avait été envoyée dans une prison différente; elle sollicita, quoique enceinte, sa translation à Port-Libre, pour être auprès de sa mère,

et lui rendre tous ses soins ; mais elle la trouva enferméo au secret, et traitée avec la plus grande barbarie. Témoin de cette cruauté, elle en fut tellement affectée, que son esprit s'aliéna par intervalles ; elle devint la Nina de la nature. Elle négligeait le soin de se parer ; ses cheveux flottaient toujours épars. Dans son égarement qui attendrissait tous les cœurs, tantôt, fixée à une place, ses yeux se promenaient autour d'elle, et ne voyaient personne : son sein exhalait des gémissemens, sa figure et son corps se tourmentaient de convulsions ; tantôt elle se levait avec précipitation, parcourait les corridors, allait s'asseoir sur les degrés de la porte du cachot de sa mère. Là, elle écoutait long-temps ; et si aucun bruit ne frappait son oreille, elle soupirait, elle s'écriait douloureusement et à demi-voix : *O ma mère ! ma tendre, ma malheureuse mère !* Si elle l'entendait marcher ou faire quelques mouvemens, elle s'entretenait avec elle, et, pour prolonger le pénible plaisir de cette conversation, elle restait des heures entières étendue sur le seuil. Elle ne

se bornait point à des paroles ; elle portait tous les jours à sa mère une partie de sa subsistance : c'était lui porter la vie ; car souvent on oubliait cette infortunée. Mais lorsqu'elle venait demander aux geôliers l'ouverture du cachot, par combien de refus grossiers, de propositions dégoûtantes, d'insolentes plaisanteries, il fallait l'acheter ! n'importe : elle souffrait tout, pour offrir quelque nourriture à sa mère, pour l'embrasser quelques instans. On eût dit que la sollicitude maternelle avait passé toute entière dans l'âme de cette fille sensible.

Le même éloge est dû à mademoiselle Delleglace. Son père, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, partait pour Paris. Elle ne l'avait pas quitté, elle demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture. Elle ne put l'obtenir ; mais le cœur connaît-il des obstacles ? Quoiqu'elle fût d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied ; elle suivit, pendant plus de cent lieues, le chariot où son père était traîné, et ne s'en éloignait que

pour aller dans chaque ville lui préparer des alimens, et le soir, mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différens cachots qui l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins, jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée à fléchir des geoliers, elle ne désespéra point de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois, elle implora, tous les matins, les membres les plus influens du comité de salut public, et finit par vaincre leur refus. Elle reconduisit son père à Lyon, fière de l'avoir délivré; mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ouvrage. Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès de fatigue à laquelle elle s'était livrée, et perdit la vie qu'elle avait sauvée à l'auteur de ses jours.

Mademoiselle de la Rochefoucauld montra autant de courage pour son père. Elle avait été condamnée avec lui dans la guerre de la Vendée; mais elle sut le dérober à l'exécution. Elle le cacha chez un artisan, jadis leur domestique, et chercha ailleurs

un asile pour elle. Tous deux vivaient ainsi à l'abri des bourreaux; mais comme leurs biens étaient confisqués, et que la pitié est prompte à se lasser, leurs ressources s'épuisèrent en peu de temps. Mademoiselle de la Rochefoucauld apprend que son père va succomber au besoin : réduite à la même extrémité, et ne pouvant le secourir, elle se dévoue pour lui. Un général républicain passait alors dans la ville où elle s'était réfugiée : elle l'instruit dans la lettre la plus pathétique de la situation déplorable de son père, et lui offre de se présenter pour subir l'arrêt prononcé contre elle, s'il s'engage à donner un prompt secours à ce vieillard expirant. Le guerrier vole la trouver; mais ce n'est pas un ennemi qu'elle voit en lui, c'est un protecteur. Il secourut le père, sauva la fille, et, après le 9 thermidor, les fit rentrer dans leur fortune, en obtenant la revision de leur jugement.

Le trait de la jeune Bois-Bérenger est aussi admirable, et peut-être encore plus attendrissant. Sa mère, son père et sa sœur

avait reçu leur acte d'accusation; elle seule semblait avoir été oubliée des meurtriers de sa famille. Combien cette funeste préférence lui coûta de larmes! elle disait dans son désespoir: *Je suis donc condamnée à vous survivre! nous ne mourrons pas ensemble!* Elle s'arrachait les cheveux; elle embrassait tour à tour sa mère, sa sœur, son père; elle les baignait de ses pleurs, et répétait avec amertume: *Nous ne mourrons donc pas ensemble!* L'acte d'accusation si désiré arrive; plus de regrets, plus de larmes: elle fait éclater les transports de la joie. Elle embrasse de nouveau ses parens, en s'écriant: *Nous mourrons ensemble!* On eût dit qu'elle tenait dans ses mains leur liberté et la sienne. Elle se para comme un jour de fête; elle coupa elle-même les tresses de sa belle chevelure. Au sortir de la Conciergerie, elle pressait dans ses bras sa malheureuse mère, dont l'abattement était le seul chagrin qu'elle éprouvât; enfin elle soutint son courage affaibli jusqu'à l'échafaud. *Consolez-vous*, lui disait-elle, *consolez-vous; n'êtes-vous pas heureuse?*

vous n'emportez pas le moindre regret dans le tombeau ; toute votre famille vous accompagne, et vous allez recevoir la récompense que méritent vos vertus.

C'est avec une constance semblable que madame de Malezey, dont les grâces égalaient la beauté, se conduisit auprès de son père condamné ; elle veilla sans cesse sur lui ; elle le consola jusqu'au moment où il fut frappé, et soumit à la même hache la tête la plus séduisante.

Il est plusieurs femmes à qui l'humanité seule inspira ce noble mépris de la vie, que d'autres montrèrent, par attachement à des liens sacrés.

Quelque temps après le 31 mai, le député Lanjuinais, mis hors la loi, vint se réfugier à Rennes, chez sa mère, qui n'avait à son service qu'une ancienne femme de chambre. Il crut devoir déguiser la vérité à cette dernière ; mais un jour il lit dans les papiers publics que Guadet a été exécuté à Bordeaux, et que l'on a enveloppé dans sa proscription tous ceux de ses amis qui l'avaient reçu, et même les domestiques qui n'avaient pas dé-

claré son asile. Lanjuinais voit le péril où sa présence jette la femme attachée à sa mère, et il se décide, au risque de sa vie, à l'y soustraire. Il lui révèle sa position, l'avertit de ce qu'elle doit craindre, et l'engage à s'éloigner, en lui recommandant le silence. Elle lui répond qu'elle ne l'abandonnera pas quand il est en danger, et qu'il lui importe peu de mourir, si elle doit le perdre. Il lui fait des représentations; toutes sont inutiles: elle réclame avec instance le bonheur de rester près de ses maîtres jusqu'au dernier moment. Lanjuinais, pénétré, se laissa vaincre, et parvint à gagner, par l'adresse de cette femme, l'époque de la chute de Robespierre, où elle recueillit, dans le salut du fils de sa maîtresse, le prix de sa vertueuse obstination.

Marie, servante dans une maison d'arrêt de Bordeaux, inspira de la confiance à deux jeunes gens, par la douceur avec laquelle elle traitait ceux qui étaient enfermés. Ils s'adressèrent à elle pour s'évader. Elle consentit à leur en fournir les moyens. Au moment de sortir, ils lui offrirent chacun un assignat
de

de cinq cents francs, comme un témoignage de leur reconnaissance. Elle s'en offensa, et leur dit: *Vous ne méritez pas que je vous sois utile, puisque vous m'estimez assez peu pour imaginer qu'un vil intérêt me guide.* Ils eurent beau lui observer qu'ils ne lui proposaient cette somme que pour qu'elle échappât sans craindre les besoins, si elle était soupçonnée d'avoir participé à leur fuite; ils virent bientôt qu'il fallait, ou ne plus lui parler d'argent, ou renoncer à accepter son secours. Ils s'abandonnèrent enfin à elle, en lui demandant quel gage ils pouvaient lui laisser de leur sensibilité. *Embrassez-moi*, leur répondit-elle, *je ne ferai point d'autre réponse*.

Mademoiselle Boyer, ouvrière à Marseille, fut traduite devant la commission, pour témoigner dans l'affaire d'un prévenu qui avait en effet commis le délit révolutionnaire dont on le chargeait. Croyant le soustraire à la mort, elle attesta en sa faveur, et paya de sa tête ce généreux mensonge.

Dans la ville de Brest, un inconnu entra chez madame Ruvilly, pour lui demander un

asile contre la proscription. C'était un vieillard de quatre-vingts ans. Née avec une âme compatissante, elle n'examina pas le danger qu'il lui apportait; il était malheureux, ce titre lui suffit: elle s'empressa de le cacher, et lui prodigua les soins les plus attentifs. Deux jours après, le vieillard vient prendre congé d'elle. Madame Ruvilly, qui avait eu la délicatesse de ne pas le questionner, lui témoigne sa surprise. Il lui avoue qu'il est prêtre, et que, voué par ce nom seul à la persécution, il craint qu'un plus long séjour ne l'attire sur elle. *Souffrez*, poursuit-il, *qu'en m'éloignant, je vous délivre du danger de m'avoir recueilli, et m'épargne à moi-même la douleur de vous entraîner dans ma ruine. Mais dans quel lieu vous retirerez-vous?* lui dit madame Ruvilly. *Dieu y pourvoira*, répond-il. *Quoi!* s'écrie-t-elle, *vous n'avez pas de retraite, et vous voulez que je vous laisse partir! Non; plus votre état vous expose, plus vous m'intéressez. Attendez, de grâce, dans cette maison un moment plus tranquille.* Le vieillard refusa, et, malgré les instances les plus vives, resta vain-

queur dans ce combat de générosité. Madame Desmarets, sœur de madame Ruvilly, se trouvait alors chez cette dernière; elle fut témoin de cette scène touchante, et garda le secret. Mais la tyrannie a les yeux toujours ouverts; elle surprit bientôt les traces de cet acte hospitalier. Madame Ruvilly s'applaudit devant ses juges du service qu'elle avait rendu, et ne parut affligée que de voir sa sœur condamnée avec elle pour ne l'avoir pas dénoncée. Ces deux femmes subirent leur sort, fières d'être punies pour une action généreuse.

Mesdames Bedée et Bouquey, résidentes, l'une à Laudujan, l'autre à Bordeaux; mademoiselle Cauchois, mercière à Dieppe, et beaucoup d'autres eurent aussi la gloire de périr pour avoir exercé l'hospitalité envers des malheureux persécutés sous différentes dénominations.

Madame Payssac, habitante de Paris, fit plus que donner l'hospitalité; elle l'offrit. Rabaud de Saint-Etienne était mis hors la loi par une suite du 31 mai: madame Payssac vint lui proposer un asile dans sa mai-

son. En vain il lui fit sentir l'étendue des dangers où il la jetterait en l'acceptant; elle insista avec toute l'énergie d'une belle âme, et parvint à triompher des refus de Rabaud. Cependant il fut découvert chez elle; et bientôt après elle le suivit au supplice avec le courage qu'elle avait montré, lorsqu'elle affronta le péril.

Condorcet était poursuivi à cette affreuse époque. Une femme de ses amies lui fit également la proposition de le cacher; il refusa en s'écriant: *Vous seriez hors la loi! Eh!* reprit-elle, *suis-je hors l'humanité?* Cette réponse ne le détermina pas. Quelque temps après, on le trouva tué de ses propres mains, dans un village voisin de Paris.

Madame Le Jai, libraire à Paris, réussit mieux; elle recueillit le député Doulcet de Pontécoulant; et son zèle fut si ingénieux, qu'elle sauva sa vie et celle du député.

La nièce d'un sacristain de Bruxelles eut le même bonheur, en secourant un Français qui s'y était réfugié dans nos jours sanguinaires. C'était après la bataille de Fleurus, lorsque nos troupes rentrèrent dans la Bel-

gique. Menacé d'être pris dans Bruxelles, il fuyait; une jeune fille, assise devant une porte, et entraînée par le seul intérêt qu'inspire un malheureux, l'arrêta en lui criant : *Vous êtes perdu si vous allez plus loin!— Si je retourne, je le suis également. — Eh bien!* reprit-elle, *entrez ici.* Il accepta. Après lui avoir appris qu'elle le recevait dans la maison de son oncle, qui ne lui permettrait pas de le sauver s'il en était instruit, elle le conduisit dans une grange, où il se cacha. A peine il faisait nuit, que quelques soldats vinrent s'y livrer au sommeil. La nièce les suivit sans en être aperçue; et, dès qu'ils furent endormis, elle en profita pour tirer le Français de ce lieu trop peu sûr; mais, comme il s'échappait, un d'eux se réveilla, et le saisit par la main. A ce mouvement, elle s'élança entre eux en disant : *Lâchez-moi donc! c'est moi qui viens....* Elle n'eut pas besoin d'achever; le soldat, trompé par la voix d'une femme, abandonna son captif. Elle mena ce dernier jusqu'à sa chambre; là, elle prit les clefs de l'église, et, une lampe à la main, elle la lui ouvrit. Ils ar-

rivèrent à une chapelle que les ravages de la guerre avaient dépouillée de ses ornemens. Derrière l'autel était une trappe difficile à apercevoir. Dès qu'elle l'eut levée, « Vous voyez, lui dit-elle, cet escalier » sombre, c'est celui d'un caveau qui renferme les restes d'une famille illustre ; il » est probable que l'on ne vous soupçonnera » pas être dans ce lieu. Ayez le courage d'y » demeurer jusqu'à ce qu'il se présente un » moment favorable à votre évasion ». Le Français ne balance pas, il descend avec confiance. O surprise! les premiers objets qu'il aperçoit à la clarté de la lampe sont les armes de sa famille originaire de ce pays. Il reconnaît les tombeaux de ses aïeux ; il les salue avec respect, il touche avec attendrissement ces marbres chéris. La nièce le laisse au milieu de ces impressions. Leur douceur, et surtout l'espérance de retrouver une épouse qu'il adorait, lui firent oublier quelque temps l'horreur de son habitation; mais deux jours s'étaient passés, et il ne voyait pas revenir sa libératrice. Il ne sut qu'imaginer; tantôt

il craignait qu'elle n'eût été la victime de ses services; tantôt il tremblait qu'elle ne l'eût oublié. Le besoin de la faim se joignit à ces idées effrayantes; et il n'eut plus devant les yeux que l'image d'une mort plus horrible que celle qu'il avait évitée. Ses forces s'épuisèrent; il tomba presque sans connaissance sur le cercueil d'un de ses ancêtres. Cependant un bruit se fait entendre; c'était la voix de la sensible nièce qui l'appelait; accablé par la joie comme par la faiblesse, il ne put répondre; elle le crut mort, et laissa retomber la trappe en gémissant. Le malheureux épouvanté fit un effort, poussa un grand cri; elle l'entendit, et accourut. Elle se hâta de lui présenter des alimens, lui expliqua la cause de ses retards, et l'assura que ses précautions étaient si bien prises, que désormais elle ne lui ferait plus éprouver de pareilles lenteurs. Elle venait de le quitter, lorsqu'un cliquetis d'armes frappa son oreille; elle rentra précipitamment dans le caveau, en recommandant au Français de garder le silence. C'était

en effet des hommes armés que le sacristain, accusé d'avoir introduit un émigré dans l'église, et ignorant l'imprudence de sa nièce, y conduisait, pour qu'ils fissent leurs perquisitions. Rien n'échappa à leurs regards ; ils visitèrent partout ; ils marchèrent même sur la fatale trappe. Quel moment pour les deux captifs ! chaque pas qui l'ébranlait répondait à leur cœur, et leur semblait être l'approche de leur dernier moment. Cependant le bruit s'éloigna peu à peu, et finit par se dissiper entièrement. La nièce sortit encore inquiète, parcourut l'église, y trouva une profonde solitude, revint rassurer le Français alarmé, et se retira. Le lendemain, les jours suivans, elle lui apporta exactement sa nourriture: il resta ainsi long-temps dans ce souterrain, sous la garde de cette fille attentive. Un moment de tranquillité arriva ; elle l'en avertit. Il dit un adieu tendre et respectueux aux mânes de ses ancêtres qui l'avaient protégé, sortit vivant de ce tombeau, gagna la campagne, et rejoignit bientôt une

épouse, dont la présence et l'amour lui firent encore plus apprécier le bienfait de sa généreuse libératrice.

Que l'on consulte surtout les procès de Carrier et de Joseph Lebon, on s'assurera que plusieurs femmes, pour racheter la vie d'un père ou d'un mari, furent obligées de s'abandonner à la lubricité de ces barbares : et je crois que rien ne mérite plus le nom de vertu que ce sacrifice de la vertu même, que ce supplice effroyable d'assouvir, pour le salut d'un objet chéri, les transports de monstres dégoûtans de meurtres et de forfaits.

La belle action de mademoiselle de Sombreuil, au milieu des massacres de septembre, est trop connue, pour que j'entre dans de longs détails. Il est juste pourtant que je rappelle ici, comme une nouvelle preuve de son dévouement, un fait que je n'ai pu placer dans mes vers. Un des meurtriers mit, à la délivrance de son père, la condition qu'elle boirait un verre de sang. L'amour filial lui donna la force de céder à

cette horrible proposition. Depuis cette époque, mademoiselle de Sombreuil eut des convulsions fréquentes, et dont le retour était régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père; elle partagea ses fers, lorsqu'il fut réincarcéré sous la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se fixèrent sur elle, et se remplirent de larmes; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. Le C. Coëttant la célébra dans une romance touchante. Madame de Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortait de la prison avec le vénérable Malesherbes pour paraître au tribunal; elle aperçoit mademoiselle de Sombreuil : *Vous avez eu*, lui dit-elle, *la gloire de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien.*

La fille de l'estimable Cazotte(1) l'arracha aussi aux égorgeurs des prisons. Comme ce

(1) Auteurs d'ouvrages fort ingénieux, tels qu'*Olivier*, *le Diable amoureux*, etc.

trait a fait moins de bruit que l'autre, il n'est pas indifférent que j'en développe les circonstances.

Quelques jours avant le 2 septembre, mademoiselle Cazotte, mise à l'Abbaye avec son père, fut reconnue innocente; mais elle ne voulut pas l'y laisser seul et sans secours; elle obtint la faveur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces journées effroyables qui furent les dernières de tant de Français. La veille, mademoiselle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté de son âme et la chaleur de ses discours, avait su intéresser des Marseillais entrés dans l'intérieur de l'Abbaye. Ce furent eux qui l'aidèrent à sauver Cazotte. Ce vieillard, condamné après trente heures de carnage, allait périr sous les coups d'un groupe d'assassins; sa fille se jette entre eux et lui, échevelée, pâle, et plus belle encore de son désordre et de ses larmes. *Vous n'arriverez à mon père*, dit-elle, *qu'après m'avoir percé le cœur.* Un cri de grâce se fait entendre; cent voix le répètent; les Marseillais ouvrent le passage à mademoiselle Cazotte qui

emmène son père, et vient le déposer dans le sein de sa famille; cependant sa joie ne fut pas de longue durée. Le 12 septembre, Cazotte est jeté une seconde fois dans les fers. Sa fille se présente à la Conciergerie avec lui; la porte, ouverte pour Cazotte, est refusée à sa fille avec dureté : elle vole à la Commune et chez le ministre de l'Intérieur, et à force de larmes et de supplications, leur arrache la permission de servir son père. Elle passait les jours et les nuits à ses côtés, et ne s'éloignait de lui que pour intéresser ses juges en sa faveur, ou pour disposer des moyens de défense. Déjà elle s'était assurée de ces mêmes Marseillais auxquels elle fut si redevable dans son premier danger; déjà elle avait rassemblé des femmes qui lui avaient promis de la seconder : elle commençait enfin à espérer, lorsqu'on vint la mettre au secret. Son zèle s'était fait tellement redouter des adversaires de Cazotte, qu'ils n'avaient trouvé que ce moyen pour qu'il ne pût leur échapper une seconde fois. En effet, en l'absence de sa fille, ils égorgèrent cet homme, qu'auraient dû faire

respecter son grand âge, ses talens et ce spectacle effrayant de la mort qui, dans les horreurs de septembre, avait plané trente heures sur sa tête. Mademoiselle Cazotte n'apprit qu'en devenant libre une perte si cruelle; on conçoit l'étendue de sa douleur. Elle n'eut d'autre consolation que d'adoucir les chagrins de sa mère, et elle se livre encore à ce devoir avec toute la délicatesse de sentimens dont la nature l'a douée.

Ici finissent les notes de M. Legouvé.

NEUF THERMIDOR (1).

Enfin il y eut un terme aux horreurs qui désolaient la France depuis si long-temps. Le *neuf thermidor* renversa les échafauds, ouvrit les prisons, et fit périr les monstres, auteurs et complices de tant de crimes et de maux.

Le régime de la terreur cessa tout à coup. Une journée suffit pour un si grand événement; et une *femme*, encore une (2) *femme!* fut en partie la cause de ce bonheur public.

Madame Cabarus, si long-temps connue sous le nom de madame Tallien, fut celle

(1) J'atteste l'authenticité des faits et celle des lettres contenues dans cet article.

(2) *Dux fœmina facti.* Virgile.

dont le courage doit trouver une place dans l'histoire de ces tristes événemens.

Robespierre, au faîte de la puissance, était secrètement tourmenté de la crainte que lui inspiraient plusieurs membres influens dans l'assemblée. Tallien était au nombre de ceux que le despotisme de ce monstre révoltait. Les choses en étaient au point que, sous peu d'instans, il fallait que le dictateur pérît, ou qu'il se défît de ceux qui ne supportaient qu'impatiemment son pouvoir, et qui semblaient cependant obéir sans oser lui résister. Dans son délire de proscription, il calculait avec effroi le courage de Barras, l'éloquence brute, mais entraînante de Legendre, l'adresse et la popularité de Tallien. Madame Cabarus était alors liée avec ce dernier. Robespierre veut supposer une conjuration tramée à Bordeaux, pour perdre Tallien. Un agent de Robespierre vient à *Fontenay-aux-Roses* proposer à madame Cabarus d'entrer dans cet odieux projet: elle s'y refuse avec indignation. On la fait enfermer à Paris dans un cachot; et lorsque plusieurs jours écoulés

laissent croire que la faiblesse et l'effroi ont abattu son courage, Robespierre lui envoie le plus sanguinaire de ses suppôts. Les verroux s'ouvrent ; ce vil messager paraît ; il adresse ces mots à madame Cabarus, couchée sur la paille humide, et nourrie d'un pain noir qui la soutenait à peine. . . .

« Je viens t'apporter la mort ou la vie ;
» réfléchis bien avant de prendre le seul
» parti qui te reste pour échapper à l'écha-
» faud : c'est Robespierre lui-même qui
» m'envoie. La vie de Tallien est nuisible
» aux intérêts du peuple ; des raisons d'état
» forcent le comité à le proscrire ; signe (1)
» ce papier qui devient nécessaire à l'intérêt
» public. A l'instant, tu seras en liberté ;
» et, par cette soumission aux ordres que
» je t'apporte, tu sauves à la fois ton pays
» et toi.

(1) C'était une lettre qu'on supposait qu'elle écrivait à Robespierre, dans laquelle elle se disculpait de la conjuration à Bordeaux ; mais sa défense même attestait l'existence de la conjuration.

» Réfléchis

» Réfléchis bien, je te le répète : mon
» ordre porte, ou d'ouvrir ta prison, ou de
» te faire à l'instant conduire à l'échafaud ».

« Retournez vers celui qui vous envoie,
» répondit madame Cabarus ; dites à Ro-
» bespierre que, du fond de ce cachot, mon
» courage a plus de force que sa puissance.
» Il tremble sur son trône de fer, et je suis
» calme dans les chaînes ; jamais je n'ache-
» terai la vie par une bassesse. Partez, et
» délivrez-moi de votre présence ».

Le messager sortit furieux. A peine fut-il parti, que madame Cabarus, sentant bien qu'elle n'avait que quelques heures à vivre, voulut en profiter pour prévenir Tallien du sort qu'on lui destinait, et l'engager à faire un dernier effort, afin d'arracher la France aux mains sanguinaires qui l'opprimaient. Il fallait écrire. Elle désespérait d'en trouver les moyens. Le soir, on lui permettait de se promener dans une cour intérieure. Elle réfléchissait tristement à son projet. Tout à coup un tronçon de laitue, jeté par dessus le mur, tombe à ses pieds. Par instinct, elle le ramasse ; elle voit qu'il s'ouvre ; elle

court se renfermer, trouve dans ce débris un papier qui l'assure qu'une personne dévouée lui offre ses secours; qu'elle aura, la nuit même (1), du papier, de l'encre, et des moyens de correspondre. Ce génie bienfaisant était une femme qui tint sa parole. Par elle, madame Cabarus écrivit la lettre suivante à Tallien :

« L'administrateur de police sort d'ici :
» il vient de m'annoncer que je monterai
» demain au tribunal, c'est-à-dire à l'écha-
» faud. Cela ressemble bien peu au rêve que
» j'ai fait cette nuit...... Robespierre n'exis-
» tait plus, et les prisons étaient ouvertes.
» Un homme courageux suffirait peut-être
» pour le réaliser; mais, grâce à votre in-
» signe lâcheté, il ne restera personne qui
» puisse jouir d'un tel bienfait. Adieu ».

Ce peu de mots d'une femme courageuse ranime l'énergie de Tallien et de ses amis. Le 9 thermidor arriva.

---

(1) C'était le 6 thermidor.

Réponse de Tallien.

« Ayez autant de prudence que j'aurai de » courage, et surtout calmez votre tête ».

Certes, le service que madame Cabarus rendit alors ne fut qu'une cause indirecte de ce grand événement; mais l'on n'en doit pas moins admirer sa présence d'esprit et son courage. Rappelons-nous toujours qu'ayant été sauvée par un miracle à cette époque, cette femme intéressante voua les plus belles années de sa vie à la bienfaisance.

Long-temps avant le 9 thermidor, elle exerça son empire sur les représentans du peuple à Bordeaux. Jamais l'esprit et la beauté n'eurent une plus heureuse influence. Elle obtint plusieurs fois la dissolution du comité révolutionnaire; et, n'ayant pu empêcher la férocité des lois de le rétablir, elle lui arracha un si grand nombre de victimes, que peu de familles à Bordeaux peuvent lui refuser un souvenir d'admiration et de reconnaissance. A Paris, une foule de personnes de tout sexe, de tout état, lui doivent

leur liberté, leur fortune, leur vie. Je suis du nombre de ceux dont elle a brisé les fers. Je n'oserais douter que tous ceux qu'elle a sauvés à tant d'époques si difficiles, si périlleuses, aient été reconnaissans. Je les plains s'ils sont ingrats.

PRÉCIS

DES MOEURS

Et de la condition des Femmes dans l'Europe moderne.

SANS être l'adulateur des femmes, je crois pouvoir dire qu'en Europe il y a peu de pays où je n'eusse trouvé à retracer l'histoire d'une femme célèbre; mais, excepté Marguerite de Valdemar, Catherine II, et Christine, reine de Suède, qui, par ses qualités, sa vie extraordinaire et son abdication de la couronne, mérite une place dans l'histoire, peu d'autres avaient une assez grande réputation pour figurer à côté d'Elisabeth et de Catherine Ire. Je me borne donc à considé-

rer dans ce précis l'Europe moderne, sous le rapport du sexe dont j'écris l'histoire (1).

Le sort des femmes devrait être le même dans les différens pays qui se trouvent au même degré de civilisation; mais le caprice des hommes, la forme des gouvernemens, les lois influent nécessairement sur la condition de cette partie de la société. C'est surtout au plus ou moins de fortune indépendante dont jouissent les femmes, que tient leur existence; et sous ce rapport les nuances sont infinies en Europe. Il est difficile d'en assigner les causes. Pourquoi en France les coutumes même étaient-elles si différentes, dans plusieurs provinces, pour le partage des successions entre les garçons et les filles? Pourquoi l'Allemagne, la Pologne, la Russie diffèrent-elles autant sur la partie

(1) C'est à M. Alexandre de la Borde que je dois les plus intéressans détails de ce chapitre. Ce jeune homme, plein d'esprit, d'instruction, de courage et d'activité, est connu dans la littérature par des productions d'un grand mérite.

des biens qu'elles accordent aux femmes? Pourquoi dans les divers états d'une même partie du monde, on voit, d'un côté, les femmes être exclues du trône, et de l'autre, s'y placer à leur tour? La fantaisie du plus fort est la seule raison qu'on puisse en donner. Je n'entreprendrai pas même de rechercher quel est le meilleur système; je ne citerai que des exemples. Si partout on avait éloigné les femmes de la souveraine puissance, Elisabeth, Jeanne de Naples, Christine, les deux Catherines, tant d'autres que je pourrais citer, n'auraient pas brillé sur le trône, n'auraient pas obtenu, du monde entier et de leur patrie reconnaissante, le titre de *grands hommes* (1).

Si le plus ou moins de fortune influe sur l'existence des femmes, la forme des gouvernemens en décide encore davantage: les républiques sont aussi contraires à l'ambition des femmes que les monarchies leur sont favorables. On se rappelle le rôle imposant

(1) *Rex fuit Elisabeth, fuit et Regina Jacobus.*
Owen.

qu'elles ont joué dans les premiers temps de la république romaine; mais les mœurs étaient pures. Les femmes, si j'ose le dire, étaient alors moins de leur sexe; elles parvenaient plus à s'illustrer par des qualités empruntées aux hommes que par leurs moyens habituels de séduction; c'était plus l'élévation de l'âme que les grâces du corps, la solidité des sentimens que la finesse de l'esprit, qui leur valaient l'admiration. Ce succès est hors de nature; il faut que chaque sexe recueille le genre d'estime qui lui convient; et, si l'on cherche la force stoïque, le sacrifice des sentimens naturels au bien public, on doit plutôt l'attendre du courage des hommes que de celui d'un sexe qui lui-même doit toujours craindre de se trahir, et de mettre son cœur à la place de sa raison.

En Suisse, à l'époque de Guillaume Tell, on a vu les femmes saisies, comme les hommes, de l'enthousiasme de la liberté; mais la simplicité de leurs mœurs les portait au courage; et l'amour pur qui les animait les identifiait avec les passions de leurs époux. De-

puis que le calme fut rétabli dans leurs montagnes, le peu de luxe et l'ignorance des arts aimables laissèrent ce pays dans une monotonie qui ne donne aux femmes pour plaisirs que ceux qu'offre la nature, et pour occupation que leurs devoirs. Les jeunes filles vivant entre elles, jouissant de bonne heure d'une grande liberté, conservant la pureté de leurs mœurs au milieu de leur indépendance. La certitude de ne s'unir qu'à celui que leur cœur choisira s'oppose à toute galanterie pour le présent, et à toute coquetterie dans l'avenir. Dans d'autres pays, tels que la France, par exemple, le roman de la vie d'une femme jolie, aimable, commence le jour de son mariage; celui d'une femme en Suisse a commencé dès cette première jeunesse, où elle cherchait avec soin l'être qui pouvait lui convenir. Quand, au bout de plusieurs années, elle a éprouvé le cœur de son amant, il ne lui reste plus après son mariage d'autre perspective que l'amour de son époux, de ses enfans, et l'assiduité dans son ménage. Voilà sa principale affaire; point d'intrigue pour les places, ni pour les rangs.

Les lois sont fixes ; un jour ressemble à l'autre. Les plaisirs y sont moins vifs et plus simples; les richesses moins brillantes et plus solides. Ce tableau donne moins l'idée du plaisir que celle du bonheur.

Quel contraste frappant présente l'Italie! On y voit tous les genres de sensations être le seul but d'un sexe qui ne cherche sans cesse qu'à goûter et inspirer la volupté. L'amour, les spectacles, les arts, une existence oisive et molle ; voilà l'emploi de la vie de ce sexe voluptueux. Rien ne prouve plus le consentement tacite des maris (1) à la galanterie précoce des femmes, que ce peuple de *sigisbés*, de cavaliers dévoués à leurs ordres. A la vérité, ce *sigisbé* n'est pas celui qu'elles traitent le mieux; mais sans cesse avec elles, il est du moins l'image de l'amant dont il est presque convenu qu'elles ne peuvent se passer. Regardées, et se donnant elles-mêmes pour de simples parures de

(1) Souvent ce sont les maris qui choisissent eux-mêmes ces sigisbés pour leurs femmes, la première année de leur mariage.

la société, elles doivent perdre de leur considération; comme elles dirigent plutôt leur finesse vers l'intrigue amoureuse que vers les affaires, rarement elles y ont part; en un mot, leur rôle a plus de charme que d'importance. Il faut cependant rendre justice à quelques femmes Italiennes, surtout à celles de Florence, de Sienne, de Rome même : elles sont instruites; elles aiment les arts et la littérature. Leurs inclinations s'épurent en même temps que leurs goûts; et leur société devient plus agréable, sans que leur caractère national perde ce ce qu'il a de piquant.

Avec plus de gravité, les Espagnoles ont peut-être autant de galanterie. Plus réfléchies que les Italiennes, le mystère qu'elles employaient autrefois pour leurs intrigues, le voile dont elles les couvraient, les rapprochaient plus de l'état naturel de leur sexe, qui semble appelé à charmer par sa modestie, à fixer par sa pudeur. D'ailleurs l'Espagne était le berceau de l'ancienne galanterie. Ne fût-ce que par les souvenirs, il reste toujours une sorte de déférence plus appa-

rente d'un sexe pour l'autre ; et, la vanité étant la base du caractère des femmes, les pays où l'on compte le plus avec elles, sont ceux où elles peuvent se croire le plus heureuses. La jalousie même des Espagnols est une espèce d'occupation inspirée par les femmes, et qui leur a donné long-temps de l'importance à leurs propres yeux.

Dans quelque pays que ce soit, si ce sexe craint la persécution, il craint également l'oubli ; et peut-être préférerait-il un peu de tourment à l'humiliation de n'être compté pour rien. Si l'on en croit nos voyageurs, c'est surtout dans certaines provinces d'Espagne que l'on retrouve les traces de ses anciennes mœurs. Celles de Madrid sont plus relâchées, et ne rappellent que faiblement les souvenirs de la galanterie apportée par les Maures. Si les Italiennes ont un *sigisbé*, les Espagnoles ont un *cortéjo*, qui diffère du *sigisbé*, en ce que celui-ci n'est que l'homme dévoué aux soins, et non destiné aux faveurs, tandis que le *cortéjo* des Espagnoles est bien véritablement l'amant heureux. Tant

qu'il règne, personne ne se présente, et, s'il est congédié, rarement sa place reste-t-elle long-temps vacante. Jusqu'à l'instant où les jeunes personnes sont mariées, elles vivent dans les couvens ou dans l'intérieur de leurs familles ; mais on assure que ces mêmes couvens ne sont pas exempts de quelques intrigues amoureuses, qui profanent leur enceinte sacrée.

L'amour et par conséquent la condition des femmes ont, en Espagne, trois époques distinctes. L'amour participa d'abord de cet esprit chevaleresque, qui précéda et suivit quelque temps les guerres contre les Maures et les fondemens de la monarchie espagnole. C'était alors que l'honneur, l'amour et la religion semblaient se disputer les belles actions, et se surpasser pour les produire. Plus délicats et plus désintéressés qu'aucun autre peuple, les Espagnols regardaient le courage comme le seul mérite, et les succès auprès des femmes comme le seul but ou la seule récompense digne du courage. C'est dans ce temps que l'on vit deux amans expirer ensemble du bonheur de se revoir

après trois ans d'absence, et du regret de se séparer; deux autres se précipiter du haut d'un rocher, pour ne pas se survivre l'un à l'autre. Je pourrais citer mille autres traits dont l'histoire d'Espagne est remplie. Le repos de la paix anéantit ces vertus guerrières, ces illusions brillantes. Le commerce et les richesses de l'Inde changèrent ces héros en flibustiers hardis, en aventuriers corrompus.

Les conquêtes que l'Espagne fit en Amérique dépravèrent les mœurs; et celles qu'elle fit sur le continent changèrent les usages et affaiblirent le caractère national. A ces passions succéda une multitude d'intrigues, de ruses, où l'adresse italienne se remarquait plus que l'honneur et l'amour castillan. Ce temps est parfaitement peint dans les comédies de *Lopes de Vega*, *Calderon*, et dans les nouvelles de *Cervantes*. De là les sérénades, les enlèvemens, les duègnes, les jaloux, toutes choses dont il n'existe plus en Espagne que le souvenir: l'amour semblait dégénérer à mesure que la civilisation se perfectionnait; il avait été une folie, il deve-

nait un calcul, et c'est à peu près ce qu'il est à présent. Quelques années après son mariage, une jeune femme, ordinairement assez ignorante, a besoin d'aller dans le monde, de se trouver aux courses de taureaux, aux assemblées; elle veut pour l'y accompagner, un homme qui lui plaise, et souvent, sans l'aimer beaucoup d'abord, elle s'attache à lui, de peur qu'il ne s'attache à une autre; c'est le *cortéjo* dont je parlais tout à l'heure. Cet homme, quelquefois ami du mari, avec plus de liberté dans la maison, étant moins sujet à en troubler l'ordre, se trouve plus commode pour la femme, et est préféré à un étranger, ou à un autre qui n'aurait pas les mêmes avantages. C'est presque toujours un officier ou un moine, par la facilité qu'ils ont tous les deux de s'introduire dans la maison, et parce qu'également oisifs, ils sont plus *sous la main*, et que l'on peut en disposer plus aisément. Les moines ont cependant perdu beaucoup de leur influence, et ne réussissent plus que près des femmes âgées. Les liaisons en Espagne durent fort long-temps, et prennent sur le

champ un caractère authentique et respecté. Lorsque deux amans se brouillent, les parens, les amis s'empressent de les raccommoder; le monde même s'y intéresse. Il semble que cette nouvelle union qu'il a vu commencer soit un contrat dont il a été le témoin, et qu'il désire maintenir bien plus que celui du mariage, pour lequel il n'a pas été consulté. Aussi un homme qui se conduit mal envers une femme trop tôt infidèle, ou qui la rend malheureuse, trouve difficilement à se replacer auprès d'une autre. Il en est de même des femmes que l'on n'estime qu'en raison de leur conduite en amour. Rien n'est si rare que ce que nous appelons une femme coquette; elle pourrait tromper un homme, mais elle n'en tromperait qu'un, elle exciterait un soulèvement général. C'est ce qui fait que les étrangers et les Français surtout, qui ont un si grand succès dans les pays du Nord et dans quelques parties d'Allemagne, n'en ont aucun en Espagne, à moins qu'ils ne sachent bien la langue, et ne se conforment aux usages du pays. Au reste je le répète, ce n'est ni à Madrid ni dans quelques

ports

ports de mer, où les mœurs et les modes étrangères se sont introduites, que l'on peut juger de ces usages, mais dans les villes de l'intérieur, telles que Valence, Grenade, Tolède, Séville.

Remarquons un contraste assez frappant entre la Suisse et l'Espagne. Ici, l'innocence est enfermée; là, elle est livrée à elle-même. On voit les jeunes personnes, en Helvétie et à Genève, préserver leur pureté avec une liberté presque illimitée, et la confiance qu'on leur accorde devenir souvent un plus grand obstacle à vaincre que les murs élevés et les grilles de fer des couvens espagnols. Au reste, tout système d'éducation peut se soutenir; l'importance, sous ce rapport, tient, je pense, à la direction que l'on sait donner aux mœurs. Pour moi, je croirai toujours que les jeunes personnes, jusqu'à l'instant où elles ont un guide et un époux, ne doivent pas être livrées aux dangers de la société, qu'elles ne peuvent pas connaître, et que leur existence de filles et de femmes doit être entièrement différente.

Si l'Espagne comme la France ne permet

pas aux femmes d'hériter du trône, on les voit dans le royaume voisin, en Portugal, tenir le sceptre, et par l'esprit des lois, lors même qu'elles se marient, accorder à peine le titre de roi à leur époux, qui n'est roi que de nom, sans exercer aucun pouvoir. Par une autre bizarrerie, dans ce même pays où les femmes règnent, les époux, dans leur intérieur, ont un pouvoir absolu sur leurs femmes. Toutes les sortes de prérogatives sont attribuées au mari, qui commande en maître. Tout dans la société se ressent de l'état secondaire des femmes, et dans quelques familles, non à Lisbonne, mais dans les provinces qui gardent toute la rigueur de leurs anciens usages, un étranger ne pourrait adresser la parole sans la permission du mari. Elles sont même presque forcées de sortir de la chambre lorsqu'un homme y entre, et qu'il n'est pas amené par le maître de la maison. Malgré toutes ces précautions, en Portugal comme en Espagne, les intrigues amoureuses sont aussi communes qu'autre part. A certaine époque de l'année, une femme vient confesser sa faiblesse à son directeur;

il en résulte une sainte réprimande, l'ordre de rompre avec son amant. Elle le quitte huit jours, reçoit l'absolution, approche de l'autel; et peu de jours après, s'en éloigne pour se rapprocher de son amant. Ainsi donc, adorée et adorant tour à tour, elle passe sa vie à brûler l'encens sacré, et à s'enivrer du profane. Seulement le temps qu'elle destine à la créature est bien plus long que celui qu'elle donne au créateur.

Que le voyageur sorte de Lisbonne, et que les flots le portent à Constantinople; là, les femmes sont, ou enchaînées dans les sérails pour leur vie, ou renfermées dans leur intérieur. Elles ne paraissent en public que voilées; elles ne peuvent jouir de leur liberté qu'en se livrant à l'état vil de femmes prostituées.

Quoique l'Allemagne soit divisée en plusieurs parties et en plusieurs états souvent ennemis, la condition et le caractère des femmes s'y ressemblent pourtant beaucoup, puisqu'elles sont toutes formées plus ou moins par les écrits, qui sont les mêmes, et par une éducation analogue. Je ne parlerai

ici que de la classe la plus distinguée, et qui peut seule avoir le nom de *bonne compagnie*, quoique l'autre renferme beaucoup d'esprit et d'agrément, surtout dans les villes commerçantes. Les Allemandes sont généralement moins sensibles que les Françaises, plus passionnées, moins aimables; elles ont plus de sagacité pour reconnaître les qualités du cœur, que d'adresse à discerner celles de l'esprit. Souvent on peut leur plaire autant par de bonnes que par de belles actions; elles ont une manière simple d'aimer, qui fait qu'on les séduit avec du naturel et de la simplicité; froides au premier abord, elles s'attachent à mesure qu'elles découvrent en vous les qualités solides et vraies qu'elles ont en elles. Pour elles, c'est peu que ce premier coup-d'œil qui a tant de pouvoir sur les imaginations vives des Polonaises et des Italiennes; l'habitude attache les Allemandes plus que la figure, et le mérite plus que l'esprit; elles sont le juste intermédiaire entre les Françaises et les Anglaises. Moins réservées que celles-ci, moins attachées à leurs devoirs domestiques, elles

sont aussi moins légères que les Françaises, et moins avides de louanges et de succès. Le système féodal, qui se conserve encore en Allemagne, donne aux femmes une grande influence. Quoiqu'il ne leur assigne aucune fortune, elles sont presque toutes à la tête de petites principautés et de propriétés suzeraines, où elles ont beaucoup de représentation à la place de leurs maris, qui, ordinairement occupés à la chasse, aux jeux, vivent avec quelque complaisant subalterne. Les femmes se trouvent alors chargées d'exercer la bienfaisance, de recevoir la société, et de faire les honneurs de leurs maisons; toutes choses où l'amour-propre et la vanité les distraient beaucoup de l'amour. C'est ce que l'on remarque dans la plus grande partie des femmes de l'Empire, qui, en général, ont plus d'esprit et d'instruction que celles des pays de l'empereur. Vienne seule renferme peut-être les femmes qui réunissent le plus de qualités. Parmi plusieurs sociétés nombreuses, on en remarque une composée de femmes distinguées par leur naissance, leur richesse et

leur beauté. Elles rassemblent autour d'elles les gens les plus marquans, non point par leurs titres, ni par leurs richesses, mais par leur mérite et les services rendus à l'état. On ne peut être admis dans leur société, si l'on est un homme médiocre. La lecture des romans de chevalerie, qui sont encore fort à la mode en Allemagne, et les différentes guerres que ce pays a eu à soutenir, ont servi à encourager ces idées libérales; et il n'est aucun lieu en Europe où les sentimens d'honneur soient aussi parfaitement conservés. On retrouve au milieu de l'Allemagne toute la délicatesse, la galanterie des beaux temps de la France. Les personnes de cette société n'ont point passé, ainsi que presque tous les étrangers, d'une haine exagérée contre leurs ennemis, à une admiration plus exagérée encore. Elles n'ont pas voulu détruire la France; elles ne veulent pas l'encenser. Tranquilles dans leurs principes comme dans leurs sentimens, fidèles à tous les deux, elles ont conservé leurs amis, leur manière de vivre, et sont tous les jours plus attachantes et plus aimées.

La Prusse est encore une preuve de la facilité avec laquelle les femmes saisissent tous les différens genres que leur présentent les mœurs, les usages et la tendance des esprits. Leur adresse se montre dans le parti qu'elles savent en tirer pour leur existence. L'esprit du grand Frédéric a laissé dans ce royaume cette teinte guerrière et cette philosophie qui étaient le caractère distinctif de son gouvernement. Comme il y avait en lui un grand amour de pouvoir et de grands moyens de le soutenir, sa puissance devenait le contre-poids de sa philosophie; mais ses successeurs, moins grands, moins victorieux, ont laissé plus d'empire aux idées libérales qui se sont étendues. Les femmes, toujours en accord avec l'esprit du moment, ont cultivé les sciences et les lettres. Peu d'entre elles s'y sont assez distinguées, pour s'y faire un nom; mais l'ensemble a de l'instruction, peut-être un peu de pédanterie: elles ne savent pas assez que l'esprit des universités a de la peine à remplacer la grâce, la légèreté, la finesse et l'élégance qui sont la véritable parure de leur sexe.

Dans un pays guerrier, où les hommes sont sans cesse dans les camps, dans les garnisons, où la première existence est d'être militaire, il reste peu de temps pour la galanterie. Cependant, sans la comparer à celle de l'Espagne et de l'Italie, elle existe à Berlin ; et il n'est point de lieux, de climats où l'amour n'exerce son empire. S'il se cache sous le manteau d'un Espagnol, le casque d'un Prussien ne l'effraie pas ; et même au milieu du fracas des armes, il soumet la pruderie de la Prussienne, comme il enflamme l'Italienne voluptueuse. Partout le but est le même, les différences n'existent que dans les routes, les moyens et les temps. Quelques observateurs prétendent qu'au milieu de ce goût pour les sciences, de cette apparence de pédantisme imposant, les femmes, en Prusse, ne sont pas insensibles à l'attrait des offrandes. Ce contraste est assez piquant. Au reste, il n'est pas dificile à croire ; et, dans la France même, nous avons vu les principes de la philosophie nouvelle allier l'amour dela simplicité avec celui des richesses, et quelques femmes, soit par goût, soit

par soumission, recevoir presque autant de dons de leurs amans, qu'elles en avaient reçu de la nature. L'on doit remarquer aussi que la Prusse n'est pas riche. Un pays pauvre est toujours contraire à l'existence des femmes, surtout lorsqu'il est monarchique. L'espèce de pompe qu'exige le trône rend nécessaire la magnificence de ses entours. Ce désir continuel et cette impuissance de briller désolent ce sexe qui doit plaire sans efforts, se parer sans peine et sans réflexion. Une femme n'a-t-elle que le moyen passager de s'entourer d'éclat, c'est sans goût, sans charme que les bijoux se placent autour d'elle; sa pénible parure se ressent du tourment qu'elle eut pour se la procurer, et de la crainte ignoble de la faner ou de la perdre. Pour que le brillant réponde chez les femmes à la pompe du trône, il ne faut rien moins que la magnificence qu'elles montraient dans le siècle de Louis XIV; mais dans une république, il faut la modeste simplicité de la Suisse. D'un côté, ce sexe aimable est en rapport avec l'art; de l'autre, il l'est avec la nature; et, lorsque

chaque chose est à sa place, la simple bergère des Alpes cueille avec la même facilité, dans la prairie, les fleurs abondantes et fraîches dont elle couronne sa tête pour plaire à son amant, que l'élégante et sensible la Vallière trouvait sur sa toilette les pierreries rares et brillantes qu'elle opposait à l'éclat de son teint, pour charmer les regards de Louis.

Si Berlin offre le tableau d'une société de femmes scientifiques, raisonneuses et peut-être pédantes, en Pologne, au contraire, toute la coquetterie, l'amabilité française, se retrouvent : il semble que, par les manières, les formes et l'élégance, la nature ait voulu mettre une affinité marquée entre deux nations aussi éloignées l'une de l'autre. Les Polonaises parlent très-bien le français ; leurs mœurs, leur goût pour la société, pour les productions aimables de l'esprit, les rapprochent encore des Françaises.

La Pologne a été conduite à sa destruction par des chances politiques, et par les vacillations d'un gouvernement instable qui a peu fourni d'occasions aux femmes d'influer

sur les affaires. L'extrême magnificence des grands seigneurs donnait à ce sexe l'existence brillante qui seule lui convient. En changeant de sort, elles n'ont point changé de caractère ; et, soit qu'elles restent dans leur patrie divisée, soit qu'elles voyagent, elles portent partout ce désir de plaire, ce charme attirant, cet esprit fin, ce mélange de dignité et de grâces voluptueuses auquel on résiste peu. On assure que la pruderie des dames russes leur fait juger sévèrement les Polonaises ; qu'elles appellent légèreté le mouvement aimable que celles-ci répandent dans la société. Ce jugement prouve plus l'injustice des unes que les torts des autres. En Russie, les femmes, naturellement graves, ont un flegme apparent qui donne à leurs formes sociales une sorte de roideur opposée aux grâces des Polonaises. Les Russes sont moins vives, moins coquettes ; mais la galanterie n'est cependant pas plus bannie de Pétersbourg que de Varsovie. Seulement, le premier attrait est caché avec plus de calcul, les soins sont rendus avec plus de mystère, et le

bonheur est couvert d'un voile moins léger. Ces nuances tiennent à leur caractère et à l'éducation. Peut-être aussi les femmes, fières d'occuper le trône à leur tour, de compter parmi elles une Elisabeth et deux Catherines, ont-elles pris naturellement une dignité convenable à leur condition dans l'état. Chargées de tous les détails intérieurs de leurs maisons, de l'éducation de leurs enfans à laquelle elles président jusqu'à un certain âge, réglant tout, excepté leurs terres dont leurs maris s'occupent ; en un mot, tout reposant sur elles, il en résulte une consistance naturelle qui les agrandit à leurs propres yeux, et donne au maintien de quelques-unes la fierté de leur position.

Comment ne pas observer, dans les nuances infinies qui diversifient les femmes en Europe, à quel point ce sexe mobile est propre à modifier son caractère, et même ses passions, d'après les usages et les lois ? Ces différences sont moins frappantes dans notre sexe que dans le leur.

Peut-être, dans aucun pays, la condi-

tion et le caractère des femmes ne se sont-ils pas ressentis de l'influence des mœurs et du gouvernement autant qu'en Angleterre. Dans cette monarchie limitée, qui réunit la nécessité du trône et la passion raisonnée de la liberté, le véritable goût des arts, celui de la magnificence, et surtout cet amour vrai de la patrie qui attache un Anglais aux affaires publiques préférablement aux siennes propres, les femmes ont dû avoir beaucoup d'importance dans leur intérieur et fort peu dans la société, ainsi que dans les intrigues politiques. Ce sont les grandes villes qui perdent les mœurs des femmes. Une Anglaise, passant presque toute sa vie dans ses terres, occupée de sa maison, de sa famille, aimant l'époux qu'elle a choisi, a peu d'occasions d'être séduite, et d'inspirer d'autre sentiment que celui de l'estime qu'elle acquiert par l'habitude de ses devoirs. Chez les hommes, chez les femmes, les divers buts de la vie influent sur le caractère, les formes, les goûts et la pensée. Qu'un Anglais soit marin ou commerçant, membre

du parlement ou simple cultivateur de ses terres, il peut varier dans le genre de ses intérêts; mais il en est un auquel tous les autres se rattachent: c'est cette occupation principale de la chose publique; la raison en est simple. Dans la parfaite combinaison du gouvernement, le commerçant tient au marin, le marin au commerçant, l'artiste au pair du royaume, le fermier au propriétaire: un membre de l'opposition tient au roi autant qu'un homme du parti ministériel; en un mot, tout s'enchaîne, et nulle partie de ce bel ensemble ne peut souffrir ou prospérer, que tout ne prospère et ne souffre; et par là même, chacun s'intéresse avec suite aux opérations de l'état. Sous un certain rapport, tous les intérieurs des familles doivent être à peu près les mêmes. Chez le grand seigneur, comme chez l'artisan; chez le propriétaire, comme chez le fermier; dans les comptoirs de banques, comme dans les maisons des militaires, tout pense, calcule, réfléchit, et s'occupe plus habituellement de détails sérieux que de galanterie et de ces futilités

aimables qui plaisent trop aux femmes pour ne pas les séduire, ou du moins pour ne pas les distraire de leurs devoirs. En France, dans l'ancien régime, la paix se faisait-elle après une longue guerre, tout revenait à la stagnation, au désœuvrement. La nullité d'intérêt sur les choses publiques auxquelles le gouvernement seul avait rapport livrait les hommes et les femmes au mouvement des passions, à la distraction des plaisirs. De là, la galanterie, le désir, le besoin de plaire et de séduire. Les femmes, passant leur vie, non dans leurs terres, mais à la ville et à la cour, se mêlaient d'intrigues pour de petites places qu'elles faisaient obtenir par leur crédit, d'où elles tiraient une sorte d'importance.

En Angleterre, au contraire, en paix comme en guerre, jamais l'esprit public ne laisse un instant l'esprit national s'éteindre; les mœurs s'en ressentent, et les femmes, livrées à leur véritable destination, font plus pour le bonheur et moins pour les plaisirs. Il paraît que, depuis quelques années, il s'est fait un changement dans la manière de

vivre : on passe plus de temps à Londres que dans ses terres. La galanterie semble insensiblement s'établir. Un plus long séjour dans la capitale doit nécessairement conduire au relâchement des mœurs. Mais dans un pays où les affaires publiques occupent tout, où l'Anglais le plus amoureux n'oublie pas le parlement aux pieds de sa maîtresse, où son goût pour l'aisance et pour la commodité le porte à renvoyer les femmes au dessert, afin de rester long-temps à table entre hommes ; dans un pays où un sexe si aimable est plus estimé qu'adoré, ce sexe n'aura jamais une grande influence ; et même en ce moment où les femmes françaises ont tant perdu de leur empire sous le rapport de l'amour-propre et des plaisirs, il sera toujours préférable pour une femme de naître à Paris qu'à Londres, où le sort de ce sexe ne s'améliore qu'en se rapprochant de nos mœurs.

Convenons-en, les femmes anglaises vivent à peu près comme les femmes turques, à l'exception des clôtures et des gardiens. Sans être aussi surveillées, elles ne sont pas moins

moins contraintes (1). Quelque superiorité qu'elles se sentent sur leurs maris, elles sont obligées de les respecter et de les craindre ; ce qui fait qu'elles prennent le parti de s'en faire aimer pour se tirer d'affaire. C'est aussi la leçon qu'elles donnent à leurs enfans, et l'on peut remarquer que c'est plutôt en elles un conseil qu'un principe, et qu'elles le leur recommandent plutôt comme calcul que comme devoir. En effet, elles ne peuvent parvenir à commander qu'en obéissant ; et, lorsque que l'on vous dit qu'une femme, en Angleterre, est plus heureuse que dans d'autres pays, c'est comme si l'on disait qu'elle est plus préparée par l'éducation à jouir davantage qu'une autre femme d'un bonheur médiocre. Le seul dédommagement qu'elles aient de tant de privations, c'est la

(1) On assure que cela est bien changé depuis vingt ans. Les dames Anglaises n'ont, dit-on, plus rien de cette sévérité de mœurs qu'on se plaisait à leur accorder.

Desinit in piscem mulier formosa supernè !

(*Note de l'éditeur*).

considération dont elles jouissent. Mais aussitôt qu'elles commettent la moindre faute apparente, et qu'elles sont moins bien vues dans le monde, elles la commettent alors toute entière, et devant perdre d'un côté, pour ne pas être tout-à-fait heureuses de l'autre, elles aiment mieux opter que de concilier tous les deux. Rien n'est si rare que ces intrigues long-temps secrètes, et qui cessent souvent avant d'avoir été connues; ce qui pourrait cependant se voir en France, si les femmes étaient moins légères et les hommes moins indiscrets. D'après les mœurs anglaises, cela devrait arriver souvent, et cependant on en remarque peu d'exemples; la contrainte les fait bientôt éclater. Une femme fait tout ce qu'elle peut pour résister; elle sait que le bonheur de toute sa vie tient à refuser le bonheur d'un moment. Mais quand tous ses efforts ont été superflus, elle s'abandonne au sentiment sans lequel elle ne peut plus vivre, et renonce au monde qu'elle ne peut plus ménager. Il est rare que, lorsque l'amour a été cause d'une pareille démarche, l'homme qui

l'a fait commettre ne s'empresse de la réparer et n'épouse la femme qu'il a séduite, et qui, sans lui, serait toujours malheureuse. Ils vont alors vivre ensemble à la campagne, et se tenir lieu de tout. C'est ce qui arriva à M. de Biron. Une personne à laquelle il avait cherché à plaire lui avoua, après quelque temps, qu'elle ne pouvait plus lui résister, et lui fit la proposition de s'enfuir avec lui dans un village d'Ecosse, pour y vivre heureux le reste de leurs jours. Il eut toutes les peines du monde à éviter cet excès de bonheur.

Il me reste à parler des peuples du Nord. Chez eux, dans les temps les plus reculés, le sort des femmes paraît avoir été beaucoup plus doux que dans les autres pays. En Suède, elles ont toujours joui de la plus grande considération. Autrefois même leurs faveurs paraissaient être la seule récompense digne de la valeur.

Les mœurs s'étant policées, leur sort n'a pu qu'y gagner. Comme les couvens n'y sont pas connus, les jeunes Suédoises sont communément élevées sous les yeux de

leurs parens, soit par une gouvernante française, soit par une autre qui sait cette langue. Quelques pensions s'y sont formées; mais les premières familles en font peu d'usage, et lorsqu'elles y placent de jeunes personnes, elles les en retirent de bonne heure pour les élever sous leurs yeux. Habituées de bonne heure au monde par ce moyen, vivant avec décence, mais avec liberté au milieu des jeunes gens de leur état, c'est toujours leur inclination qui décide de leur mariage.

Chez le peuple même, la simplicité des mœurs produit toujours de bons ménages. Les femmes dirigeant toute l'économie domestique, on y voit rarement de ces rixes assez communes chez d'autres peuples, qui finissent par diviser les familles. Au reste, je ne m'arrête point sur cette réflexion; quand on observe dans quelque pays que ce soit, ce n'est jamais la dernière classe de la société qu'il faut regarder. Les mœurs n'existent qu'où l'éducation commence.

Sous Gustave, dernier roi de Suède, assassiné au milieu de sa cour, les mœurs pri-

rent une teinte chevaleresque qui tenait plus au goût particulier de ce monarque qu'au véritable caractère de la nation. Il voulut mêler à la simplicité suédoise une sorte d'élégance française que le climat semble repousser, et à laquelle la pauvreté du pays ne convenait nullement. En effet, il y avait une contradiction manifeste entre ce désir d'élégance et la rigueur des lois qui bannissaient le luxe, et défendaient de porter de l'or et de l'argent sur les habits. Les intentions brillantes de Gustave appelaient une magnificence commandée par ces mœurs nouvelles, et défendue par la sagesse des lois. Les femmes qui, dans tout le Nord, ont un désir de parure au moins égal à celui de nos Françaises, cherchèrent à faire oublier, par la grâce des formes et le goût des habits, l'absence forcée de la magnificence. Mais c'est là le cas de rappeler ce que j'ai dit plus haut : l'extrême simplicité dans l'élégance même n'appartient qu'aux campagnes ; le trône et la cour veulent être entourés d'éclat.

Pendant le règne trop court de Gustave,

la galanterie sembla s'introduire; mais ce goût d'héroïsme, de chevalerie, ces bals, ces tournois, tout ce cadre aimable dans lequel les femmes se plaisent parce qu'il leur sied si bien, semblait n'exister que par la main qui l'avait placé. Il se brisa à la mort du monarque le plus regrettable. Comme il ne tenait pas essentiellement aux mœurs, au goût du pays, ces débris se dispersèrent promptement sans pouvoir se réunir; et, comme ces plantes étrangères et transportées loin de leur sol naturel, qui périssent aisément, tout ce beau prestige s'éteignit, et ne laissa que d'aimables souvenirs.

Exceptez-en quelques circonstances, les femmes, qui cependant ne sont point exclues du trône, ont eu fort peu d'influence en Suède sur les intérêts politiques. C'est ici le cas de rapporter le peu de mots de Charles XI à sa femme qui voulut se mêler des affaires de sa cour: « Nous vous avons prise, » lui dit-il, pour faire des enfans, et non » pas pour gouverner ». — Du reste, il l'aima, la traita très-bien, et en eut beaucoup d'enfans.

Depuis la mort de Gustave, les Suédoises sont rentrées dans une situation analogue à leur caractère primitif, et qui se ressent un peu de la teinte passagère que ce prince leur avait communiquée. Aimables, polies, aimant la lecture, l'instruction, sans se livrer au goût d'écrire, qui, chez une femme, passe à Stockholm pour un ridicule, elles jettent dans le commerce de la vie le charme que l'on doit attendre d'elles.

Partout il y a une immense différence des mœurs de la capitale à celles des provinces. Ainsi, dans le nord de la Suède particulièrement, il existe des usages que je ferai connaître par quelques notes; mais il y a surtout une douceur, une hospitalité que je vais chercher à fixer dans la mémoire de mes lecteurs, par une nouvelle qui terminera cet ouvrage.

En finissant ce précis, je crois devoir placer ici la lettre d'un homme de mes amis, qui avait pris, pour l'objet principal de ses voyages, l'occupation piquante d'observer les femmes des différens pays où il avait passé, et de les comparer entre elles. Quoiqu'elle

répète quelques détails que je viens d'offrir au lecteur, je crois devoir la publier telle que je l'ai reçue: elle sort d'une plume véridique, et peut-être les différens avis des voyageurs sur le même sujet sont-ils intéressans à comparer.

« Me voilà presque à la fin de ma tour-» née d'Europe, mon ami. Vous savez quel » était l'intérêt principal qui me conduisait. » Après avoir bien examiné les femmes de » tous les pays, je finis par conclure qu'à » quelques nuances près, qui tiennent aux » lois, aux usages de leur patrie, elles sont » partout les mêmes. Autant les hommes » diffèrent entre eux, autant les femmes se » ressemblent. Certes, rien n'est plus op-» posé qu'un Anglais et un Italien, tandis » qu'une Italienne et une Anglaise, bien » qu'elles diffèrent, se rapprochent mille » fois davantage. D'abord dans les qualités » essentielles, vous trouvez chez les femmes » de différentes contrées des points de res-» semblance presque généraux. Humanité, » patience, tendre pitié, douceur, courage, » inspirés par le sentiment dans les grandes

» circonstances : voilà de ces vertus que l'on
» est sûr de rencontrer partout chez les
» femmes. C'est plutôt dans leurs différen-
» ces que dans leurs qualités, qu'elles va-
» rient entre elles. La raison en est simple :
» leurs qualités leur viennent de la nature ;
» leurs défauts sont communément le fruit
» des vices d'éducation, des lois, des usages ;
» c'est plutôt à nous qu'à elles qu'il faut
» nous en prendre, puisque les hommes
» gouvernent ; ainsi, l'Angleterre étant
» mieux régie que l'Italie, les femmes y va-
» lent mieux ; mais, quelle que soit l'in-
» fluence du gouvernement, vous êtes sûr
» de trouver dans une Italienne, comme
» dans une Anglaise, les qualités princi-
» pales qui sont le caractère distinctif de
» son sexe. C'est par la douceur naturelle
» des femmes et l'habitude de soumission
» dans laquelle elles rappellent à nos re-
» gards ces marbres purs, qui sortent de la
» terre, pour prendre les formes que nous
» voulons leur donner. Le ciseau d'un ar-
» tiste maladroit peut en faire un mauvais

» usage, sans avoir le pouvoir d'altérer les
» qualités qui leur sont propres. Les femmes
» sont donc partout, en quelque sorte, ce
» que nous les faisons. Sous ce rapport, rien
» ne les distingue dans les pays que j'ai
» parcourus; cependant, en les observant
» avec une attention suivie, j'ai cru remar-
» quer que les gouvernemens avaient plus
» d'action sur elles que le caractère des
» hommes.

» Dans la France seule, où la société est
» un art, il s'est fait un tel amalgame de l'es-
» prit, des goûts et des passions des hommes
» et des femmes, que le caractère des hom-
» mes agit directement sur elles.

» Un Anglais, par ses habitudes, par
» son goût pour les affaires, a soumis sa
» femme aux détails sérieux de la direction
» de son ménage, et par là, il a donné
» plus de gravité apparente à ses formes.
» Plus penseur que dissertant, surtout avec
» les femmes, il a établi entre son épouse
» et lui plus de rapports de puissance que
» de tendresse, plus d'abandon que de

» confiance, plus de passion secrète que » d'union de pensées, d'attrait et d'opi- » nion.

» En France, au contraire, où le ca- » ractère plus léger des hommes les porte » à réfléchir presque tout haut sur leurs » projets, même devant ceux qui dépen- » dent d'eux, un époux, par le besoin » continuel de communiquer ses idées, » d'en recevoir d'autres, d'en faire un » échange perpétuel, identifie sa femme, » sans le vouloir, à tout ce qu'il pense. » Son but est bien de commander, d'être » le maître; mais il a mis l'esclave dans » sa confidence. Soit qu'elle soit du même » avis, soit qu'elle s'y trouve opposée, » elle est dans son secret. S'aiment-ils tous » deux, l'union de leurs âmes, de leurs » pensées, est parfaite. Ne s'aiment-ils » pas, il y a eu au moins une commu- » nication d'idées qui ressemble à la con- » fiance. Ce n'est point cette séparation » morale de l'esclave au maître, que l'An- » glais établit. Le Français avertit sa com- » pagne de sa puissance, la discute avec

» elle; par ce moyen, il peut l'altérer sans
» doute; du moins, elle s'établit avec plus
» de forme. Il en est de même des opi-
» nions de tout genre. En France, il existe
» entre les deux sexes une communication
» habituelle. Aussi les femmes parlent,
» réfléchissent, décident de tout, des cho-
» ses les plus frivoles comme des plus im-
» portantes. Elles sont plus associées à la
» pensée des hommes, qui finissent tou-
» jours par faire les lois de leurs maisons;
» mais, comme ce n'est que par le sou-
» venir de la force qu'ils y parviennent,
» l'instant de lutte renouvelée, qui s'établit
» sans cesse entre les deux sexes, laisse
» à l'esprit des femmes l'empreinte du
» caractère que les hommes leur ont com-
» muniqué. Je le répète, ce n'est qu'en
» France que cette réaction se remarque,
» parce qu'il n'existe aucun point d'isole-
» ment entre les hommes et les femmes,
» tandis qu'autre part, et surtout en An-
» gleterre, il y en a mille. De plus, en
» France, les femmes étant les arbitres
» de la mode, les usages leur sont presque

» soumis, et l'on a vu souvent avoir re-
» cours à elles dans des temps de crises,
» comme *la Fronde*, pour faire recevoir
» des choses que la puissance ne pouvait
» établir. Dans tous les temps, les fem-
» mes ont suivi en France l'impulsion don-
» née par les hommes, de s'identifier avec
» leurs systèmes comme avec leurs passions.
» Elles ne s'amusent pas plus des affaires
» que des plaisirs; et si elles ont besoin
» d'être mêlées à tout, les hommes ont
» la même impossibilité de se passer d'elles.

» Voilà ce que l'on ne remarque dans
» aucun autre pays de l'Europe, même
» dans ceux où elles montent sur le trône
» à leur tour.

» Il est encore un autre pays distingué
» par une nuance particulière; c'est la
» Pologne. Là, les femmes, conduites par
» une volupté plus raffinée, plus aimables
» qu'en Italie, sont bien forcées d'avoir
» les hommes pour but de leurs séduc-
» tions; mais, moins soumises que partout
» ailleurs, soit à raison de leurs richesses,
» soit par le propre de leur caractère, elles

» ont un rôle plus indépendant, une exis-
» tence personnelle qui tient à leur charme
» particulier. Elles ont en général de la
» grâce et de l'imagination : la grâce cap-
» tive d'abord, et l'imagination fait faire
» ensuite aux têtes qu'elle embrase, tout
» le chemin qu'elles veulent. Une étincelle
» de ce don céleste est venue tomber sur
» leur froide patrie, et la plus charmante
» partie des habitans s'en est emparée. En
» Pologne, il n'y a point de poètes, il n'y
» a point d'artistes ; mais il y a des femmes
» qui rêvent aux arts, qui chantent avec
» une voix charmante les stances du Tasse,
» et qui récitent les vers de Delille. Elles
» se sont dit que l'amour était pour les
» femmes ce que la gloire était pour les
» hommes. Se faire aimer est leur plus
» doux penchant et le premier besoin
» de leur vie. C'est plutôt de l'enivrement
» qu'elles inspirent que de vrais sentimens.
» Le privilége d'allumer de grandes pas-
» sions n'appartient qu'aux âmes fortes qui
» peuvent donner tout ce qu'elles peuvent
» recevoir. Cette véritable passion, dont

» il court tant de parodies dans la société,
» appartient à tous les pays, et peut se
» trouver dans tous les climats; mais elle
» n'est sentie que par les âmes nées avec
» une sensibilité exquise, susceptibles d'en-
» thousiasme et de profondes émotions.
» Les femmes qui n'ont que de la grâce,
» de l'esprit, quelques charmes et de la
» coquetterie, inspirent des goûts qui pren-
» nent la couleur de l'amour, et qui s'effa-
» cent aussi rapidement que les fleurs éphé-
» mères. Quant aux femmes à imagination,
» elles aident d'un autre charme un sen-
» timent d'une nature différente, qui ne
» vit que d'enthousiasme; et voilà pourquoi
» le sentiment qu'inspirent les Polonaises
» ressemble à de l'amour; mais peut-être
» est-il plutôt de la volupté. Elles sont
» adorables par les souvenirs qu'elles lais-
» sent, par les espérances qu'elles donnent;
» elles savent tout embellir de cette magie
» qui a quelque chose de vague, d'indé-
» terminé; elles aiment la nature, sans être
» naturelles; mais leur art devient presque
» simple par sa perfection. Il y a un aban-

» don charmant dans leurs manières ; elles
» accordent avec une grâce qui n'est pas
» celle des Françaises, qui semble leur
» avoir été révélée par la nature, source
» inaltérable de tout ce qui est bien, de
» tout ce qui doit plaire. Elles n'ont pas
» dans leurs salons cette monotonie de con-
» venances qui tyrannise la conversation
» par des règles formelles, et prescrit à peu
» près les mêmes mots comme les mêmes
» usages, une fois adoptés. Mollement cou-
» chées sur leurs divans, elles ont autant
» d'attitudes différentes que de costumes.
» Leur conversation n'est peut-être pas
» aussi spirituelle que celle des Françaises,
» mais elle est plus piquante par son origi-
» nalité. Une femme dont la pensée voyage
» sans cesse, qui laisse errer ses idées d'un
» objet à un autre, qui voit au même mo-
» ment, des yeux de l'imagination, les si-
» tes enchantés de l'Italie, et les effrayantes
» beautés de la Suisse ; qui a l'art ou la
» bonne foi de mêler l'enthousiasme à tout
» ce qu'elle dit, cette femme-là a mille
» moyens de plus que les autres de plaire et
» de

» de charmer. C'est par toutes ces sources de » séductions que les maisons des Polonaises » deviennent des habitations ravissantes, » et leurs jardins, des féerics. Tout ce que » l'imagination embrasse s'embellit à l'ins- » tant ; ces enchanteresses ont le talent de » faire penser et sentir ceux qui les écou- » tent, sous mille et mille rapports diffé- » rens. C'est à la fois l'art d'enivrer et l'âme » et les sens. Les oppositions piquantes » viennent ajouter encore au charme. Quoi » de plus délicieux que d'entendre une jolie » femme dans des bosquets qu'elle a créés, » s'entourant d'art, parler de la nature ; » dans le même moment enrichir son salon » de chefs-d'œuvre divers, s'embellir elle- » même de mille talens aimables, et tout » cela avec des formes destinées naturelle- » ment à l'élégance ! Sans cesse elles sont » parées de leur négligence même, et n'ont » l'air de se servir de la fortune que pour » se jouer de ses présens.

» Une certaine mollesse, une grâce cal- » culée, et surtout un accord intime du » moral au physique, se remarquent égale-

» ment en Pologne et en Russie; les Cour-
» landaises particulièrement ont un attrait
» distinctif. Les deux princesses (1) qui, cet
» hiver, sont venues charmer notre capi-
» tale, en sont un exemple remarquable.

» Les différentes secousses du gouverne-
» ment ont fort influé sur les femmes, en
» Russie. Sous Pierre I.er, elles se sont res-
» senties de la rudesse d'un gouvernement
» absolu, qui avait besoin d'une extrême
» sévérité. Pierre voulait changer les mœurs,
» et faire fléchir sous de nouvelles coutumes
» une nation superstitieusement attachée
» à ses usages, et d'autant moins accessible
» à la civiliastion, qu'elle avait tous les pré-
» jugés de l'ignorance, et toute la barbare
» férocité, effet nécessaire de ses sanglantes
» révolutions.

» Les femmes, si bien faites pour adou-
» cir les mœurs, vivaient environnées d'es-
» claves et l'étaient elles-mêmes. Elles
» tremblaient sous la domination d'un
» époux ou d'un maître farouche. Quelque-

(1) La princesse de Rohan et sa sœur.

» fois elles étaient reléguées avec lui dans
» de vastes déserts, d'où était exilé tout ce
» qui anoblit la vie, les lettres, les scien-
» ces, les arts, doux présens de la société
» qui font contracter à l'âme des habitudes
» généreuses, et la mettent sans cesse en
» présence des témoins qui la jugent.

» Quelquefois appelées à la cour de ce
» même Pierre, elles y assistaient à de
» honteuses orgies; elles voyaient tomber
» les têtes de leurs amis, ou subissaient
» elles-mêmes de honteuses punitions. On
» sait que Pierre-le-Grand, cet homme de
» génie, par un contraste cruel, en tirant
» les Russes de la barbarie, couvrit son pays
» d'échafauds, et fit périr une partie de la
» noblesse de l'empire. Catherine I.re, mon-
» trant ce que pouvait l'âme héroïque d'une
» femme, prépara les Russes à la domina-
» tion heureuse de Catherine II, dont les
» grâces et le génie ne contribuèrent pas
» peu à faire chérir et respecter les femmes
» dans ce pays. Les mœurs s'adoucirent,
» le beau sexe y reprit une place digne de
» lui; aussi, après la France, peut-être la

» Russie est-elle le pays où il est le plus
» agréable d'être femme.

» Les femmes russes sont, en général,
» très-jolies; peu instruites, elles appren-
» nent avec facilité. Elles ont des talens, de
» la grâce et de la noblesse dans le main-
» tien; et si on remarque dans quelques-
» unes une gravité qui les distingue des
» Polonaises, presque toutes se livrent à
» une indolence orientale qui les en rap-
» proche. Leur vie s'écoule entre le jeu
» qu'elles aiment beaucoup. La paresse, le
» luxe et la magnificence la plus recher-
» chée sont un besoin pour elles. Presque
» toutes crédules, superstitieuses, elles ai-
» ment tout ce qui parle à leur imagination.
» Eprises du merveilleux, elles passent
» quelquefois des soirées entières à enten-
» dre leurs femmes leur répéter des contes
» qui les amusent, et les attachent comme
» des enfans.

» Telles sont mes observations sur les
» femmes des différens pays que j'ai par-
» courus; et, pour peindre en deux mots
» les nuances que je remarque entre elles,

» je crois que, s'il m'était permis de choisir,
» je prendrais pour ma femme une Anglaise,
» une Française pour mon amie, et une
» Polonaise pour ma maîtresse ».

Peut-être l'ami qui m'écrivait cette lettre, est-il un peu hardi dans ces décisions sur les femmes. Je ne les donne que comme son opinion particulière, et je quitte la Pologne et la Russie pour voyager avec mes lecteurs dans le nord de la Suède.

ZUNILDA,

Nouvelle suédoise.

Brillant, aimable, fait pour plaire, mais sans principes et sans morale : tel était Florvel, jeune Français, dont le cœur gâté par les succès prenait ses passions pour guide, et les plaisirs pour le bonheur. Un beau nom, une existence agréable, une grande fortune ; il avait tout, il abusa de tout ; ses triomphes même devinrent la source de ses erreurs. Jamais homme ne fut mieux traité par l'amour, et ne crut moins à ce sentiment ; jamais amant ne rendit hommage à plus de femmes, et n'eut pour elles plus de mépris. Médire d'elles, mais en parler sans cesse ; déprécier leurs faveurs, et faire tout pour les obtenir ; proclamer leur faiblesse, et tirer une sorte de

vanité d'en triompher, toutes ces inconséquences se rencontrent parmi les hommes : Florvel en donnait chaque jour des exemples. Plein de traits et de saillies, chansonnier piquant, conteur aimable, il était l'âme de la société; mais ces succès finirent par lui paraître bien frivoles. Comme son esprit valait essentiellement mieux que l'emploi qu'il en faisait, il eut bientôt besoin de l'exercer dans un champ plus vaste. Déjà plus instruit que presque tous les gens de son âge, il voulut l'être davantage.

Ses chaînes étaient de fleurs, et ne le retenaient que faiblement; il n'employa pas même, pour les rompre, ces nuances, ces égards qui donnent à un mauvais procédé l'apparence d'une erreur, et à une rupture, celle d'une absence. A peine prit-il congé de quelqu'un; et voilà tout à coup notre homme à la mode devenu voyageur.

Au mois de janvier 1788, il résolut de s'éloigner de Paris; et, dirigeant ses pas vers le Nord, il se mit en route pour la Suède.

La veille de son départ, on jouait *le*

Séducteur à la Comédie Française. « Ah! di-
» sait-il en lui-même, en l'écoutant, l'au-
» teur a donné des conquêtes trop faciles
» aux héros de sa pièce. Il y a mille moyens
» de résistance, mille ressources pour les
» vaincre qui auraient produit plus d'effet,
» et qui ont échappé à sa plume. Quel
» mérite a-t-on à séduire une jeune inno-
» cente qui n'est conduite que par la nature?
» C'est absolument cueillir une fleur en
» passant, et se donner à peine le temps de
» la regarder ».

C'était à peu près comme si Florvel eût dit : « Il n'y a que moi d'assez séduisant,
» pour que rien ne me résiste. En amour,
» j'ai tout calculé, tout analysé; j'ai su ré-
» duire en principes l'art de la séduction,
» et véritablement les femmes sont si fai-
» bles, qu'elles ne valent pas la peine qu'un
» homme spirituel leur abandonne quel-
» ques soins et quelques momens. Je vais
» partir; je parcourrai des contrées loin-
» taines; que trouverai-je ? Partout la
» même chose : des femmes qu'on possède
» quand on veut, des amans crédules et des

» époux bien trompés, quelques obstacles, » pas une véritable défense. Mon Dieu! » qu'on m'indique une femme qui se fasse » aimer et qui résiste ; j'irai la chercher au » bout de l'univers ».

Il faut rendre justice à Florvel : ce n'était pas là le véritable objet de son voyage. Il avait de l'esprit, des connaissances ; il voulait étudier les hommes et les mœurs, et surtout échapper à l'ennui. Il en éprouvait sans le dire. On a pu remarquer souvent que rien ne laisse plus de vide dans l'âme que la nullité de principes, la bonne opinion de soi-même et la mauvaise opinion des autres. Lorsqu'on se croit tout facile et tout permis, on n'a plus d'avenir, et la vie reste sans intérêt.

Florvel arriva à Stockholm. Son nom et ses recommandations l'appelèrent dans les sociétés les plus brillantes ; sa réputation l'avait devancé ; il n'en devint que plus fat, plus hardi. Quand ces deux torts ne vous perdent pas, ils réussissent. Florvel l'éprouva. Les Suédoises sont aimables ; elles l'apprécièrent. Comme partout, elles sont vai-

nes; il les loua. Plusieurs ne sont pas exemptes de faiblesse ; il en profita. Il n'avait pas passé dix-huit mois à Stockholm, qu'il s'ennuyait comme à Paris. Heureusement son goût pour s'instruire remplissait bien des momens. Il apprit assez facilement la langue ; il courait le matin chez Sergell, chez Canova (1), dans les cabinets des minéralogistes. A le voir, à l'entendre causer avec tous les hommes intéressans, on n'eût jamais cru que c'était le même Français qui, le soir, ne s'occupait que de bagatelles, charmait dans un salon les vieilles femmes par sa politesse, les jeunes par sa galanterie, et tout le monde par sa piquante originalité.

Un jour il s'entretenait avec un professeur très-instruit. « Les mœurs du pays, » ses usages, ses lois surtout, disait-il, les » provinces excitent ma curiosité.

» J'ai remarqué que partout les capitales » sont presque des pays à part : c'est rarement dans ces grandes villes que l'on

(1) Célèbres artistes.

» connaît la nation que l'on observe. Par
» la vie même que l'on y mène, les carac-
» tères s'y masquent comme les visages.
» On est forcé constamment d'y faire tant
» pour les autres, qu'on n'est presque ja-
» mais soi ».

» Permettez-moi de vous citer vous-même
» pour l'exemple de ce que vous avancez,
» répondit le Suédois. Je sais, par quelques
» rapports de société, quels sont vos succès
» depuis que vous êtes à Stockholm. Les
» hommes vous accueillent; les femmes vous
» recherchent; vous passez pour l'homme le
» plus à la mode, et pourtant, à vous enten-
» dre parler de choses sérieuses, il est im-
» possible de croire que les futilités soient
» d'un aussi grand intérêt dans votre vie.
» Vous êtes tout autre que vous ne paraissez
» dans ces cercles brillans.

» Je m'en flatte, du moins, reprit Florvel:
» je ne suis homme du monde que par posi-
» tion. Pensez-vous que celui qui fait très-
» peu de cas des femmes, qui ne croit guère
» à l'amitié, et point à l'amour, soit très-
» heureux dans ce tourbillon? Telle est ma

» manière de voir. Je vous plains, répondit » le Suédois. Si je ne me trompe, vous n'ê» tes pas blasé; au contraire, il y a une par» tie de vos facultés morales qui n'est pas » exercée. A votre place, en voyageant, » j'aurais cherché des choses neuves sous » tous les rapports; j'aurais surtout évité » les capitales. Vous observez, d'une ma» nière très-juste, que toutes nous montrent » la corruption des mœurs. Etait-ce à » Stockholm que vous deviez vous arrêter? » Voulez-vous voir un tableau plus attachant » de mœurs nouvelles, la pureté, l'hospita» lité des premiers âges? Partez, enfoncez» vous dans les provinces du nord de notre » Suède, sur les frontières de la Laponie. » La Nortlande, la Dalécarlie surtout vous » offriront des jouissances qui vous sont » inconnues. D'autres hommes, d'autres » femmes, d'autres cités ; tout sera piquant » pour vous. La simple nature doit vous pa» raître si neuve! — Eh! mon Dieu, s'écria » Florvel, je la devine sans la connaî» tre, cette *simple nature*, dont les phi» losophes nous ennuient. Je veux pourtant

» bien faire l'épreuve que vous me proposez:
» j'irai dans la Nortlande; j'y trouverai les
» mêmes passions, les mêmes vices, peut-
» être même un peu plus de facilité chez les
» femmes, avec moins de grâces, voilà tout.
» Eh bien! repartit le Suédois, *votre systè-*
» *me* n'en sera que plus démontré à votre
» esprit, et vous en conviendrez; parvenir
» à se prouver la vérité d'*un système*, ce
» n'est pas tout-à-fait avoir perdu son
» temps ».

La conversation finit là. Florvel quitta le Suédois; et, comme rien ne le retenait à Stockholm, deux jours après il partit pour la Nortlande.

Après les premières journées, Florvel ennuyé des mauvais chemins, et voulant mieux voir le pays, laissa sa voiture dans la première ville, acheta deux chevaux de selle, et, suivi d'un seul valet de confiance, il continua sa route. Il s'arrêtait souvent pour examiner. Ces montagnes, ces forêts immenses, ces lacs, ces rivières rapides et nombreuses, ces mines profondes, attiraient ses regards. Malgré la saison rigoureuse, il ob-

servait tout avec soin; il touchait à l'époque où les glaces de l'hiver font place tout à coup aux premières chaleurs de l'été. Par une bizarrerie de ce climat, on ne connaît, dans cette partie de la Suède, que deux saisons. On éprouve, pendant neuf mois, des froids excessifs, et, le reste de l'année, des ardeurs presque égales à celles du Midi. Le sol, assez ingrat, manque de plusieurs choses nécessaires à la vie; mais il abonde en pâturages, en mines de divers mëtaux, et surtout de cuivre. La chasse et la pêche étant une des plus grandes richesses du pays, le Suédois est robuste, laborieux, et la vie qu'il mène l'endurcit à la fatigue, et l'éloigne de toute idée de mollesse et d'oisiveté.

Florvel, averti par les habitans du changement habituel et subit qui allait se faire dans la Suède, prévenu d'ailleurs que la fonte des neiges, la rapidité des torrens pourraient arrêter ses pas, et même l'exposer à quelques dangers, préféra de suspendre sa route; et, s'établissant parmi des pâtres sur les montagnes de la Dalécarlie, il attendit avec impatience et curiosité le beau spectacle

qui devait étonner ses yeux; mais il ne perdit pas son temps dans une vaine attente. Par des questions qui, bien proposées, préparaient des réponses instructives, il connut bientôt les mœurs, les usages de ces heureuses et tranquilles contrées. Comme on le lui avait prédit, il retrouva le charme des premiers âges du monde. Point de méfiance, une paisible sécurité. Pour murailles, des faibles haies; pour verroux, une simple courroie, que la main d'un enfant peut dénouer. Respect pour la propriété, secours pour l'indigence, pitié pour l'infortune : voilà ce que Florvel vit sans le croire, admira sans le dire. Ces bons habitans ont surtout une vénération pour l'hospitalité qui les porte à vouloir l'exercer même en leur absence. S'éloignent-ils de leur habitation, ils songent qu'un voyageur peut passer, qu'il peut être accablé de fatigue et de besoins, sans avoir la possibilité de s'adresser à personne. Cette idée poursuit le pâtre dans les vallées, le chasseur au fond des forêts, le pêcheur sur ses étangs. S'il ne laisse personne en sortant de sa maison, il a soin

que sa porte reste ouverte; un vase plein d'un lait pur est placé sur une table, et s'offre aux regards de ceux qui peuvent le désirer. C'est peu d'y joindre des gâteaux de fleur de farine; une main attentive a embaumé les bords de ce vase par les jus exprimés des plantes balsamiques les plus odoriférantes. Est-on dans la saison rigoureuse de l'hiver, des charbons allumés couvent sous la cendre, et peuvent, à l'aide de bourrées rassemblées près du foyer, donner promptement une flamme secourable.

Florvel réfléchissait un jour sur l'opposition de la rudesse du climat avec la douceur des mœurs, et de l'âpreté sauvage de ces montagnes avec la bonté de leurs habitans..... Tout à coup un grand bruit se fait entendre; des craquemens sourds et redoublés retentissent dans les cavités profondes des rochers; c'est la glace des hivers qui se rompt. Les torrens se préparent, les pâtres s'agitent, mais avec une activité sage qui montre plus de prudence que d'effroi. L'un oppose une digue de pierres à l'effort des eaux qui peuvent renverser sa cabane;

l'autre

l'autre ménage une route facile au torrent qu'il prévoit et qu'il ne peut arrêter. Plus loin, des familles entières changent momentanément d'asile, emportant leurs enfans dans leurs bras, les vieillards sur leurs épaules. On emmène les troupeaux sur la cime des plus hautes montagnes; mais, je le répète, tous ces soins n'ont ni confusion, ni apparence de terreur. Le moment est pénible, mais il est prévu.

Les rigueurs de l'hiver finissent; les douceurs de l'été vont commencer. Quel spectacle! les rayons du soleil renaissant ont frappé ces immenses amas de neiges éblouissantes, dont les reflets éclatans brillent avec les feux qui viennent les dissoudre. Les eaux se rassemblent, les torrens se forment: tour à tour s'arrêtant et se grossissant l'un par l'autre, ils écument, ils bouillonnent, ils se précipitent avec fracas de rochers en rochers; leur bruit confus se mêle aux déchiremens des glaces qui se rompent à la fois de toutes parts; des glaçons énormes, tantôt sont entraînés par la rapidité des eaux, tantôt tombent, s'arrêtent, et re-

tombent brisés par leur propre poids. Quelques-uns roulent du sommet des montagnes et s'embarrassent dans les branches robustes d'un vieux pin, qui, couronné de cette masse rayonnante, étincelle de mille feux à la clarté du soleil ; bientôt le glaçon, dissous par la puissante chaleur, porte dans les racines de l'arbre une fraîcheur salutaire. Cependant le bruit redouble, les eaux s'enflent encore, les cascades subites jaillissent en mugissant, tombent dans les lacs et les rivières, dont les eaux débordées s'élancent vers la mer avec impétuosité....... Mais, ô surprise! dans ces vallées où les eaux sans limites se sont ouvert de nouvelles routes, leur passage ne laisse que des traces légères. La glace a fui, la première pointe des herbes va paraître. La terre humectée prend une nouvelle vigueur pour produire. Déjà les fleuves, qui descendaient des montagnes, ne sont plus que des ruisseaux ; les rivières rentrent dans leurs lits; les eaux en se retirant découvrent les prairies. A côté de la goutte d'eau suspendue à l'arbrisseau qui reverdit, le bouton va naî-

tre. Une fraîcheur délicieuse se mêle à la douce chaleur qui s'accroît, et porte une vie nouvelle à tout ce qui respire, un nouvel accroissement à tout ce qui végète, un nouveau charme à tout ce qui pense, et peu de jours ont suffi pour amener à cette aimable renaissance de toute la nature.

Le calme qui se rétablit dans les montagnes rentre dans le cœur des habitâns; ils descendent; les villages se repeuplent, les demeures modestes se réparent, les troupeaux recommencent, l'image du bonheur a reparu.

Florvel, avec une âme plus simple et moins corrompue, aurait mieux joui de ce beau spectacle. Son esprit, son imagination furent plus émus que son âme; les sensations douces et vives sont un bonheur des cœurs purs. Ceux que l'abus des passions factices a blasés ne les éprouvent point. Leurs sens émoussés perdent ce premier sentiment qui semble répondre à mille jouissances offertes par la nature.

Qu'il est froid celui qui ne fait que regar-

der, auprès de celui qui se pénètre, et qui sent!

Cependant Florvel fut aussi frappé qu'il pouvait l'être de ce beau changement. Saisissant sa plume et ses crayons, il essaya de fixer cette scène imposante par des tableaux qui parlassent tour à tour aux regards et à la pensée. Ce double travail seul prolongea son séjour parmi ces bons pâtres qui l'avaient si bien reçu. Un homme plus sensible aurait joint, au plaisir de cette occupation, le bonheur de voir ces aimables habitans passer promptement de l'inquiétude à la tranquillité; il n'aurait pas observé sans délice la mère, qui croit mieux aimer son enfant après le danger qu'elle a redouté pour lui; la maîtresse qui voit arriver avec plus de charmes cette saison qu'elle sait devoir l'unir à son amant; l'ami s'attachant plus à son ami par le service qu'il vient de lui rendre, en préservant son habitation de la fureur des eaux..... Mais non: Florvel a desséché son âme; il n'est bon que par instinct. Il quitte les pâtres avec une recon-

naissance froide, et continue sa route en suivant les bords de la Dala, et dirigeant ses pas vers le bourg d'Hédémona, le plus remarquable de la Dalécarlie.

Six semaines s'étaient écoulées depuis l'instant où la saison renouvelée avait changé l'aspect de la nature. Les pâturages étaient verts, et les arbres parés de feuilles; tout germait, et se disposait à produire; le souvenir même des frimas s'était effacé. Il ne fallait que des yeux pour jouir de ce contraste rapide. Florvel enchanté trouvait les journées trop courtes pour admirer.

Dans le bourg d'Hédémona, les mœurs étaient aussi douces que parmi les pâtres qu'il quittait; il retrouva la même hospitalité, des formes moins rustiques, et, avec une égale simplicité, cette politesse obligeante, premier fruit de l'aisance et de l'éducation.

Il était depuis quelque temps dans ce bourg; tous les jours, il sortait seul à cheval, et se plaisait à s'égarer dans ces beaux sites qui l'attiraient sans cesse. Communément, il laissait son cheval marcher à l'a-

venture, et ne voulait devoir qu'au hasard, au caprice, les surprises que chaque nouveau lieu lui causait. Un jour que, plus fatigué qu'à l'ordinaire, il cherchait un lieu tranquille pour s'y reposer quelques instans, son cheval prit une route bordée d'arbres élevés, qui le conduisit bientôt vers une habitation dont un coteau ombragé lui avait dérobé la vue. Cette maison est modeste, mais paraît considérable. La porte est ouverte; il entre. Personne dans la cour ne se présente à ses regards. Enhardi par l'hospitalité du pays, il attache son cheval à un arbre, et pénètre dans la maison. Un gros chien s'approche de lui; mais il n'a point de chaînes, point de fureur. Au lieu d'aboyer, il caresse Florvel comme s'il le connaissait; il le devance en bondissant, et semble le conduire dans une pièce voisine. La première chose qui le frappe en entrant, est ce vase plein de lait, doux symbole de l'hospitalité que le riche et le pauvre destinent aux voyageurs. Il s'assied, il regarde, il admire une réunion de choses utiles, et des recherches simples indiquaient le goût naturel du maî-

tre de cet asile. Mais à qui appartient-il ? Cette solitude de la maison, ce calme dans l'intérieur n'annoncent point l'habitation d'une famille. Est-ce un vieillard solitaire ? est-ce une femme qui demeure dans ce lieu tranquille ? Quel silence ! quel calme ! Florvel se couche sur une natte ; il a porté dans ses sens une douce fraicheur par ce lait onctueux qui l'a désaltéré. Ce n'est point le sommeil qui répare ses forces épuisées par la fatigue et la chaleur ; c'est un repos, une sorte de quiétude qu'il n'avait pas encore éprouvés. Le bon chien est à ses pieds ; il regarde Florvel avec cette expression caressante, caractère si touchant d'un ami de l'homme ; il semble lui dire : « Si tu veux » dormir, je veillerai sur toi ; veux-tu sor- » tir, je t'accompagne ». Florvel le caresse avec un plaisir secret. C'est peut-être la première fois qu'il sent bien le prix d'un animal si précieux. Cependant il se lève, il parcourt la maison, il veut deviner chez qui le hasard l'a conduit.... Une chose lui donne une idée, une autre la détruit.

Après avoir parcouru les appartemens, il

sort, et descend dans le jardin séparé de la campagne par une simple haie d'épines en fleurs. Ce joli lieu ne se distingue des champs que par une culture plus soignée, des arbres fruitiers mieux choisis et quelques routes battues courant çà et là, sans symétrie, parmi des fleurs et des fruits. Un ruisseau clair descend de la montagne; en traversant le jardin, sa course se ralentit; il semble s'y plaire; il fait mille détours, et s'échappe par un bosquet; puis, précipité par une pente naturelle, il court mêler ses eaux à celles de la Dala. Florvel enchanté se plaît à suivre les caprices de cette onde; il arrive au bosquet: là, s'offre un banc de gazon, placé sans art, mais dans un lieu si délicieux, si frais! Une grotte profonde s'ouvre près de ce banc; quelques arbres épars autour de la grotte semblent des colonnes destinées à soutenir cette voûte antique. Florvel lève les yeux, il lit cette inscription gravée sur l'un de ces arbres:

A L'HOSPITALITÉ.

Qui que tu sois, si tu es heureux, jouis ici de ton bonheur; si tu es malheureux, la douceur, la patience et la douce commisération t'attendent.

Ah! s'écrie Florvel, n'en doutons plus, je suis chez une femme!.... Il examine la grotte avec intérêt; il revient près du banc; il est attiré partout; il ne peut s'arracher de nulle part. Le bruit aimable du ruisseau, cette fraîcheur, le roucoulement des ramiers, répété par l'écho des montagnes, cette solitude, ce calme profond, et l'idée pleine de charmes qu'un être absent, comme un bienfaisant génie, préside à cet ensemble attrayant, le doux penser surtout que cet être est une femme; toutes ces réflexions bercent mollement les pensées de Florvel; il sent ses yeux se fermer; il s'assied et s'endort.

Florvel ne s'était point trompé; c'est chez la belle Zunilda que le hasard l'avait conduit.

Zunilda, née dans le bourg d'Hédémona,

a perdu ses parens; elle finit le deuil d'un vieux père qu'elle adorait, qui lui a laissé une fortune honnête, et cette habitation commode, sans élégance, mais la plus belle du pays. Son goût pour la campagne, sa tendresse pour le jeune Elerz, la fixent pour toujours dans cette demeure. Elle doit épouser Elerz qui fait le bonheur et le charme de ses jours. Telle est la simplicité des mœurs de ce pays, que Zunilda loge déjà avec son amant; mais près de lui, dans ses bras même, elle est aussi en sûreté que si des parens ou des barrières les séparaient. Leurs cœurs passionnés et purs ne conçoivent pas le bonheur sans vertu, le plaisir sans innocence. Elerz est sensible, gai, doux, mais impétueux. Zunilda, moins vive, est plus mélancolique; l'amour sans mesure souvent absorbe toutes les facultés de l'âme; mais Zunilda adorant Elerz a besoin encore d'aimer, d'être aimée de tout ce qui l'entoure. Son bonheur s'augmente de celui des autres; à l'aspect de l'infortune, elle sent moins sa félicité; aussi elle est chérie par tout ce qui la connaît. La nature fit tout pour elle; figure

noble, traits charmans, taille élégante. Dans les fêtes champêtres, tous les regards sont attachés sur elle, tous les succès l'attendent; nulle n'a plus de grâce à la danse, plus de légèreté à la course. Les flèches d'Elerz sont plus rapides; mais la biche craintive ne perce pas les forêts avec plus de vitesse que Zunilda, lorsqu'un trait à la main, elle poursuit et atteint la proie qui veut en vain l'éviter.

L'histoire des amours d'Elerz et de Zunilda est bien simple. Point d'obstacles, point de tourmens; du bonheur sans nuage, un sentiment aussi promptement partagé qu'exprimé; voilà leur sort. A la dernière fête du *Retour de l'été*, dans une course de jeunes filles, le prix était un chevreau blanc (qu'un chasseur, selon l'usage, doit tenir dans ses bras au bout de la carrière); c'était Elerz que l'on avait choisi. Zunilda l'avait remarqué, et pensait à lui; depuis long-temps il cherchait à lui plaire. La course commence; Zunilda devance ses compagnes; plus prompte que l'éclair, elle touche le but. Elerz enchanté remet le chevreau dans ses bras. « Ah! Zunilda, lui dit-il,

» que ton triomphe n'est-il le mien!...« Va », répond-elle avec candeur, « je devais vain-» cre !..... Qui veux-tu qui coure plus vite » à Elerz que moi, si ce n'est mon cœur? »

Elerz rougit de bonheur, il presse Zunilda contre son sein..... Si ton père y consent, dit-il, je te donne ma foi, en présence du ciel. Alors, à la manière accoutumée, tous deux posent leurs mains sur leur cœur; le lien devient indissoluble, tous les habitans les félicitent. Zunilda, dès ce moment, est un objet sacré pour tous les jeunes compagnons d'Elerz. Elle a prononcé son choix; tous la regrettent, aucun d'eux n'ose plus même y penser; tels sont les usages, telles sont les mœurs. Le père de Zunilda rajeunit par l'idée du bonheur de sa fille; il applaudit à ce choix qui aurait été le sien. Le jeune amant baise la main du vieillard; il est sûr de son bonheur....... Mais, hélas! qu'il lui semble encore éloigné! Une fièvre lente consume depuis quelque temps le père de Zunilda; il s'affaisse, il languit et meurt dans les bras de ses enfans. Un an de deuil et de larmes leur est commandé par leur cœur et


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI



Zubida s'aperçoit que les rayons du soleil peuvent frapper la tête de l'étranger; Elle forme une ombre hospitalière qu'elle oppose à la chaleur du jour.

Chasselat del. Ad. Godefroy sculp.

les lois. Ils s'aiment, prient le ciel pour leur bon père; et, réunis sous le même toit, ils attendent que l'année soit révolue.

Ils étaient sortis ensemble quand Florvel est arrivé. Zunilda rentre la première. Le cheval qu'elle aperçoit lui fait connaître qu'un étranger est chez elle.... Elle le cherche avec impatience; elle voit avec plaisir que les mets qu'elle avait préparés ont pu lui être utiles. Elle parcourt rapidement sa maison; enfin, elle arrive en courant au bosquet; mais, apercevant Florvel livré à un doux sommeil, elle ralentit ses pas; elle craint même le bruit que ses habits produisent en effleurant les feuilles.... Le bon chien a vu sa maîtresse; il veut courir à elle; mais Zunilda fait un signe à cet animal fidèle qui l'entend; il se recouche doucement, en regardant tour à tour Florvel et sa maîtresse. Zunilda s'aperçoit que les rayons du soleil peuvent frapper la tête découverte de l'étranger; elle rapproche doucement les branches de deux arbres voisins; elle les unit ensemble, et forme une ombre hospitalière qu'elle oppose à la chaleur du jour. Ce n'est

pas assez, elle prend une corbeille, la remplit de fleurs embaumées, de fruits pleins de saveur ; elle place cette douce offrande vers Florvel, de manière que, s'il s'éveille, son premier regard soit frappé par ce nouveau bienfait. Bonne et sensible Zunilda, vous voilà assise près du ruisseau, tournant de temps en temps la tête du côté de Florvel. Vous voulez guetter son premier regard au moment de son réveil; mais, toujours attentive, vous croyez entendre que les eaux s'échappent avec trop de bruit sous le feuillage ; le sommeil de l'étranger peut en être interrompu. Vous vous penchez avec effort sur le bord du ruisseau : vos mains bienfaisantes dérangent une pierre qui fait obstacle à la rapidité des eaux. Le silence augmente ; on n'entend plus qu'un murmure faible et sourd plus fait pour prolonger le sommeil que pour troubler son charme et sa durée. Zunilda jouit du repos qu'elle procure; mais le feuillage frémit et s'écarte; le gazon cède sous des pas agiles; c'est Elerz qui paraît. Comme les âmes de deux amans se devi-

nent en un moment! comme ils se félicitent des soins qu'ils vont donner à l'étranger que le hasard leur amène ! Déjà, dans les bras l'un de l'autre, ils regardent Florvel, et s'entendent sans se parler.... Zunilda, par un regard, semble demander à son amant si elle n'a rien oublié, si tous les besoins sont prévus ? « Crois-tu, dit-elle à Elerz,
» que ce voyageur soit malheureux ? — Je
» ne le pense pas, ma chère. Ses traits sont
» calmes et tranquilles, le malheur laisse
» des traces. Rappelle-toi les premiers temps
» de la mort de ton père. Quand tu dor-
» mais, on voyait que tes yeux avaient
» pleuré, qu'ils devaient pleurer encore.
» — Tu as raison; mais nous pouvons
» nous tromper; il faut que son réveil
» soit doux; prépare-toi, prends ta flûte
» champêtre. Quand il ouvrira les yeux, je
» chanterai, tu m'accompagneras. S'il souf-
» fre, nous lui ferons du bien; s'il est heu-
» reux, cela ne peut lui déplaire. — Ecou-
» te, Zunilda, c'est, je crois, un Français.
» J'en ai déjà vu dans notre pays, ils avaient
» cet habit. — Vois-tu comme il s'appuie

» sur notre chien? Fidèle allait l'éveiller en
» venant à moi; mais je l'ai fait rester à sa
» place ».

Comme Elerz finissait de parler, Florvel s'agita. Les deux amans se placèrent près de lui; les yeux de Florvel s'ouvrirent, et ses regards et son oreille furent frappés en même temps des beaux traits de Zunilda, de sa voix touchante et de la douce flûte d'Elerz.

Il est des sensations auxquelles l'âme la plus gâtée par les vices du monde ne résiste point. Florvel crut faire un rêve délicieux, et cette illusion, un instant prolongée, retarda les vives expressions de sa reconnaissance. La beauté de Zunilda, sa fraîcheur, ses traits animés encore par la douce expression de la bienfaisance, le jetèrent dans la surprise et l'admiration.

« Qui que vous soyez, lui dit Elerz,
» jeune étranger, regardez cet asile comme
» le vôtre. Zunilda vous reçoit chez elle;
» moi son amant, bientôt son époux, je
» mêle mes soins, mes vœux aux siens,
» pour vous rendre ce lieu aussi doux que
» je le souhaite. Oui, reprit Zunilda, en
» passant

» passant son bras autour du cou d'Elerz, » nous bénissons le ciel de vous avoir conduit parmi nous ; nos fleurs, nos fruits, » nos troupeaux, disposez de tout. Mon » père me l'a toujours dit : *Rien en entier* » *n'est à toi, songe à la part de l'étran-* » *ger*..... » En disant ces mots, Zunilda, avec une grâce dont elle ne se doutait pas, présentait à Florvel la corbeille qu'elle avait préparée.

On ne se défait pas aisément des formes et du ton des villes. Florvel, ému de tant de bonté, de simplicité, voulut y répondre avec de la franchise et du naturel ; il fut maladroit, et rien ne contrastait plus que ses manières élégantes, sa politesse recherchée, avec la candeur naïve de ses hôtes. Ils comprirent cependant qu'il les remerciait ; mais, quoiqu'il parlât bien leur langue, tant de phrases pour un sentiment les étonnaient. Dans ce moment, les échos de la plaine retentirent de sons aigus et lointains. C'étaient les pâtres qui rappelaient leurs brebis et leurs chiens. « Voulez-vous, dit Zunilda, » venir voir rentrer nos troupeaux ? Ils

» sont nombreux et beaux ; c'est là notre
» richesse ».

Florvel accepta. Les deux amans, sans trop songer à lui, entrelaçant leurs bras, sortirent en chantant. Florvel les suivait; il examinait, en marchant sur leurs traces, leur contentement, leur naïve gaieté, et riait en lui-même de ce qu'on appelait cela du *bonheur*. Cependant les troupeaux, descendant en foule des montagnes dans la vallée, s'approchent, on les entend mugir, bêler. Zunilda s'assied sous un grand arbre pour les attendre; elle appelle Florvel auprès d'elle.... Tout à coup, elle lève les yeux, elle aperçoit un nid à la cime de l'arbre. « Le vois-tu, ce nid? dit-elle à Elerz;
» je parie l'atteindre plutôt que toi.....
» Soit, dit Elerz. Une corbeille d'osier fin
» contre une plume rose, pour attacher à
» mes flèches.... » Il n'avait pas fini; déjà Zunilda a quitté le chapeau qui couvre sa tête; elle s'élance aux branches avec légèreté..... L'arbre est très-vieux, d'une grosseur prodigieuse. Chacun monte de son côté; tantôt Elerz l'emporte, tantôt Zunilda

a l'avantage ; enfin, elle arrive plutôt près du nid. Elerz, voyant qu'elle va triompher, s'arrête..... Zunilda saisit le nid, et, placée gracieusement sur une branche forte, mais flexible, elle se laisse balancer avec mollesse jusqu'à la branche plus basse sur laquelle était Elerz. Elle lui tend le nid ; mais il avance inutilement le bras : au moment où il est prêt à toucher sa proie, elle s'amuse à la retirer, à agiter la branche qui, par son élasticité, l'enlève et la ramène encore. Pour achever le tableau, la mère plaintive voyant qu'on ravit ses petits, entre sous les branches, en sort, y rentre, voltige autour des deux amans, tandis que le mâle, triste et plaintif, plane en face de l'arbre et n'ose approcher. Florvel se tenait à quelque distance. Loin de s'occuper de cette jolie scène aérienne qu'il aurait dû dessiner, il se dit à lui-même : « Voilà bien les fem-
» mes ! on les retrouve partout les mêmes,
» aussi coquettes dans les montagnes de
» la Dalécarlie, que dans nos salons. Ce
» n'est pas votre victoire, Zunilda, qui
» vous occupe en ce moment ; l'amour-

» propre est satisfait, la vanité commence.
» Elle songe, ajoutait-il, que j'admire sa
» grâce, sa légèreté; elle pourrait redes-
» cendre promptement avec le prix de son
» agilité; mais il faut rester suspendue sur
» cette branche, et, pour comble d'adresse,
» avoir l'air de s'occuper de son amant,
» de rire avec lui de sa victoire dans les airs,
» pour obtenir un nouvel hommage sur
» la terre. O femmes! sexe dangereux,
» mais trop connu de moi, je retrouve
» donc ici l'instinct de votre coquetterie!
» Mais, Zunilda, vous vous abusez. Est-ce
» à des yeux tels que les miens que vous
» pouvez plaire? Votre grâce sauvage a
» quelque attrait, j'en conviens; mais qu'il y
» a loin de là à celle de l'art qui garde tout
» le charme de la nature en l'embellissant!»

Comme il finissait, Zunilda s'approcha de lui, et lui offrit avec gaieté le nid qu'elle venait d'enlever.

« Je le reçois, belle Zunilda », dit-il, avec une attention plus maligne que galante. « On serait embarrassé de décider
» qui a plus de candeur, ou de ces tour-

» terelles, ou de celle qui daigne me les
» destiner ».

Zunilda et Elerz auraient bien répondu ; mais ils avaient tant de peine à comprendre les finesses de Florvel, qu'ils prirent le parti de parler d'autre chose. Pour Florvel, toujours confiant dans son jugement sur les femmes, il ne douta pas un instant que le silence de Zunilda ne tînt à la présence d'Elerz. On revint à la maison. Un repas simple, mais bon; un couvert sans recherche, mais d'une propreté rare, étaient préparés. On soupa. Elerz et Zunilda chantèrent, tantôt ensemble, tantôt séparément. L'heure de se retirer arriva. On conduisit Florvel dans une chambre commode, d'où la vue était délicieuse. Elerz quitta Zunilda avec l'expression d'une tendresse impatiente et respectueuse; et la nuit, par sa fraîcheur, vint reposer Florvel de ses fatigues, et calmer les tendres agitations d'Elerz.

— Florvel, le second jour, parla de son départ; on le pressa avec tant de franchise de se fixer quelques instans dans la vallée, qu'il ne put y résister. Le naturel d'Elerz

lui plaisait. Zunilda lui paraissait charmante. La vie qu'il menait était simple, mais oisive. On se levait avec l'aurore. Dans le joli bosquet, on trouvait des fruits, du lait, des gâteaux, du miel embaumé par les fleurs des vallées. Rien ne manquait à Zunilda et à Elerz; ils vivaient dans l'aisance. Leurs parens leur avait laissé à chacun une fortune honnête qu'ils avaient déjà confondue; leur langage, leur éducation, l'abondance qui les entourait, le nombre de leurs serviteurs, tout les séparait des rustiques habitans de ces contrées; ils n'en avaient que les mœurs et les vertus.

Après le premier repas, la pêche ou la chasse appelaient les trois amis, car Zunilda partageait tous ces exercices, et souvent s'y montrait la plus adroite et la plus agile. Le soir venait, Zunilda versait une rosée rafraîchissante sur des fleurs qu'elle cultivait elle-même dans un endroit particulier. Elerz, Florvel la suivaient, l'aidaient dans tous ces détails champêtres. Le jour baissant davantage, elle les conduisait toujours dans quelque nouveau site plus

frais, plus agréable. Là, ils causaient, ils chantaient. Zunilda et Elerz faisaient mille questions à Florvel sur la France, sur ses voyages; toujours à ses récits celui-ci mêlait quelque galanterie qu'elle prenait pour une marque d'intérêt.

Plusieurs semaines se passèrent dans les douceurs de cette vie paisible et charmante. Florvel observait, dessinait, écrivait. Dans la solitude surtout, la candeur et la vertu ont un charme communicatif qui atteint même les âmes dépravées. Le tableau des amours d'Elerz et de Zunilda intéressa d'abord Florvel: il est des circonstances où l'esprit se met à la place de l'âme; les premiers effets sont les mêmes; ils ne diffèrent que par la durée. Bientôt le bonheur de ces deux amans fatigua le jeune Français; peut-être en vint-il au point de l'envier. Quoi qu'il en soit, peu d'instans après, l'idée coupable de le troubler arriva et ne fut point repoussée.

Florvel avait plus que de la fatuité; son amour-propre était intolérable et sans bornes. L'habitude de flatter, d'exagérer même

la louange, le portait à faire mille complimens à Zunilda, qui, charmée de voir qu'il se plaisait dans leur solitude, cherchait tous les moyens de la lui rendre agréable. Voulait-il entendre sa voix, elle chantait aussitôt. La course, la danse servaient chaque jour de prétexte, à l'un pour un éloge, à l'autre pour un succès. Le bon et tendre Elerz était ravi; il s'enorgueillissait de voir que sa maîtresse parût si bien à l'habitant du pays le plus aimable.

Florvel, toujours de sang-froid, opposant le talent à la bonne foi, ne douta plus qu'il n'eût fait une grande impression sur le cœur de Zunilda. N'écoutant que son orgueil, oubliant toute délicatesse, les droits sacrés de l'hospitalité ne purent l'arrêter. Deux êtres bons et sensibles le reçoivent, lui prodiguent mille soins touchans; il va peut-être porter chez eux le trouble et le désespoir. Qu'importe! il ne faut rien se refuser. Il voudrait, s'il était possible, que Zunilda aimât Elerz plus passionnément, pour se prouver à lui-même qu'il sait vaincre tous les obstacles. Voilà donc Zunilda sacri-

fiée dans les projets du redoutable séducteur. Les éloges sur la parure sont les plus dangereux de tous pour les femmes, parce qu'ils flattent deux fois la vanité. Tour à tour le succès se change en éloge, et l'éloge en succès. Florvel le savait, il employa ce moyen. S'il disait que telles fleurs allaient mieux à Zunilda, ce n'était que celles-là qu'elle cueillait dans la prairie, et dont elle formait sa couronne et ses guirlandes. Charmé de ses progrès, il prévoyait presque déjà l'instant où il serait heureux....
« Je l'enivre d'encens, se disait-il un jour:
» mon bonheur passe mon espérance. Zu-
» nilda est moins excusable que les ha-
» bitans des grandes villes, où la coquet-
» terie est le fruit et le but des regards.
» Ici, point d'hommages, point de rivalité,
» de concurrence entre femmes. Deux hom-
» mes seuls, dont l'un est séduit; l'autre
» qui feint de le paraître. Eh bien! voilà
» notre petite tête partie! Quel sexe!
» quelle faiblesse!..... J'ai dit hier au
» soir à notre coquette des montagnes

» (c'est ainsi qu'il l'appelait), que rien
» n'allait mieux à sa figure que les bluets.
» Dès l'aurore, elle en dégarnisait la prai-
» rie. Je l'ai vu de loin les tresser. Je parie
» qu'elle va venir à notre réunion, toute
» parée de ces fleurs ». Il parlait encore,
il se retourne......., et voit Zunilda ac-
courir à lui avec une couronne, mais elle
était de roses. Zunilda portait à son bras
un grand panier qui en était rempli. Flor-
vel fut d'abord surpris. Que pensa-t-il en
écoutant Zunilda, qui, toute confiante,
lui dit ingénuement: « Mon ami, nous
» nous étions trompés, les roses me vont
» mieux que les bluets. Elerz me l'a dit;
» j'ai jeté bien vite tous les barbeaux. N'est-
» il pas vrai que j'ai bien fait? vous au-
» riez été fâché que, devant vous, il eût
» dit que cela ne lui plaisait pas, tandis
» que j'ai tant de confiance en votre goût,
» et que vous êtes assez bon pour m'avertir
» de tout ce qui peut m'embellir à ses yeux.
» Le moment de notre repas s'approche,
» je désire que toutes ces guirlandes soient

» finies avant, pour m'en parer. Aidez-moi,
» vous jouirez du plaisir que j'aurai à por-
» ter les couleurs qu'il préfère ».

Florvel, déjoué par cette naïveté à laquelle il ne s'attendait pas, ne sut que répondre : il prit, d'un air distrait, quelques fleurs qu'il entrelaça. Bientôt après, sous un prétexte quelconque, il s'éloigna de Zunilda, qu'il laissa seule achever ses guirlandes. En la quittant, il suivit tout pensif le prêmier sentier qu'il trouva. Ses réflexions lui découvrirent d'abord que son amour-propre était humilié ; cette pensée le choqua, mais il l'eût bientôt éloignée. La vanité a tant de refuges ! « Il était natu-
» rel, se disait Florvel, que Zunilda, avec
» ses idées communes, son peu de tact,
» tînt aveuglément à son petit montagnard.
» Avant d'être en état de choisir, il faut que
» le goût soit formé. — Mais, ajoutait-il,
» une chose assez neuve, c'est que la vanité,
» qui est innée chez les femmes, n'ait pas
» plus de prise sur cette âme simple ; elle
» aurait dû s'en emparer davantage, l'at-
» tirer vers celui qui lui prodiguait tant

» de louanges, exprimées d'une manière
» qui lui est inconnue. Au lieu de l'eni-
» vrer d'amour-propre, cet encens ne lui
» plaisait qu'en lui indiquant ce qui devait
» plaire à son Elerz. Voilà vraiment un
» petit phénomène ».

Florvel, tout en réfléchissant, marchait toujours. Il se trouva fort loin de la maison, et pensant sans cesse à Zunilda. « J'y suis
» résolu, s'écria-t-il tout à coup, prenons
» un moyen différent; j'avais tort. Une
» femme loin de tous les regards a peu d'or-
» gueil; elle n'a, comme tout son sexe,
» qu'une vanité d'instinct trop faible pour
» combattre l'amour. Il faut feindre de l'ai-
» mer, voilà le moyen auquel rien ne ré-
» siste dans les villes, dans les campagnes,
» sur les trônes et dans les chaumières........
» Retournons près de Zunilda, et affectons
» une douleur secrète ».

On était inquiet de Florvel; l'heure du premier repas était passée depuis long-temps. Il arrive préoccupé, pensif... C'est Elerz qui s'aperçoit le premier de sa feinte mélancolie. Zunilda ne lui parle que de la parure

de roses, que son amant a trouvée charmante.

Florvel, sans lui répondre, paraît toujours distrait; il prononce à peine des mots coupés et sans suite, de ces mots qui souvent avaient si bien réussi près des femmes; mais ils perdent entièrement leur effet avec Zunilda.

Elerz, sensible à la peine de Florvel, en avertit sa maîtresse, qui, ne pouvant jamais être émue que par de bons sentimens, passe subitement de la gaieté à l'inquiétude. Florvel l'observe; il en jouit en secret; mais cependant ce mouvement n'est pas venu d'elle, c'est Elerz qui l'a provoqué. Les deux amans l'interrogent; il ne leur répond que vaguement, et s'éloigne.

« Qu'importe, se dit-il à lui-même, que
» cette première idée de ma peine lui soit
» venue par Elerz? La voilà tourmentée;
» elle cherche, elle réfléchit. Elle devinera
» que je l'aime, et dès-lors elle se gardera
» bien de le dire à son amant..... Première
» manque de confiance en lui; premier
» tort, premier pas vers un secret entre

» nous deux, ignoré d'Elerz; premier degré
» d'espérance pour moi. Ou bien elle ne
» comprendra pas ce que je veux qu'elle
» croie ; dès-lors je saurai le moment de
» l'en instruire ».

Zunilda et Elerz n'étaient pas sans inquiétude sur Florvel, qui venait de les quitter si tristement.

« Que ne donnerais-je pas pour savoir
» ce qui le tourmente, disait Elerz ? Qui
» de nous deux le découvrira ? Toi, répond-
» elle, tu as déjà l'avantage; tu as su voir
» avant moi qu'il souffrait. Peut-être, re-
» prend Elerz, il regrette la France; peut-
» être y a-t-il laissé celle à qui il a donné sa
» foi..... Oh! non; s'il aimait, il n'aurait pas
» quitté sa patrie! Tiens, reprend Zunilda,
» le voilà qui écrit. Tant mieux, cette oc-
» cupation qui va le distraire sera peut-être
» un adoucissement pour lui ».

Ainsi ces aimables hôtes ne s'occupaient que de vœux pour son bonheur; et le coupable Florvel ne répondait à des intentions si pures que par des projets criminels qui devaient amener tant de maux. Ce qu'il écri-

vait n'était autre chose qu'une chanson faite sur un air de montagne qui plaisait à Zunilda. Florvel y peignait un tourment secrèt qu'il n'expliquait pas.

Voici la traduction de cette romance qu'il avait faite en langue suédoise, imitant la simplicité des chansons du pays.

Je sens en moi naître un tourment;
Mais cependant, quoiqu'il m'agite,
C'est en secret, si doucement,
Qne je tremble qu'il ne me quitte.

Qnand je suis seul, il est plus fort;
Et depnis cette inquiétnde,
En m'abandonnant à mon sort,
J'aime encore plus la solitude.

Peut-être est-ce là le secret;
Et faut-il, quand on nous destine
A ressentir bonheur parfait,
Souffrir un pen, je le devine.

Il laissa, comme par hasard, cette chanson à la place qu'il quittait, et s'éloigna. Pendant qu'Elerz, inquiet, le suit, Zunilda voit de loin le papier; elle le ramasse et le lit. Cette chanson tendre et mélancolique

la charme ; elle la relit mille fois. Cependant Elerz veut en vain suivre Florvel. Celui-ci le rassure, lui dit qu'il a besoin de solitude. Elerz n'insiste pas, et se retire.

On juge avec quelle rapidité Florvel court à la place où il avait laissé sa chanson. Il ne la voit plus ; quel bonheur ! Zunilda l'a trouvée, sans doute. Peut-être en ce moment elle la lit ; elle devine le sens caché de ses paroles. Ces paroles sont sur un air aimé. Zunil[illegible] chante indubitablement. Les sons to[illegible] le sa propre voix, unis à des expressi[illegible]ureuses, peuvent porter dans son âme une douce langueur dont il profitera. Quelle heureuse idée ! que d'espoir ! Mais où est-elle ? Le moment est favorable : c'est celui qu'Elerz choisit pour la chasse. Zunilda est seule, elle n'aura pas voulu abandonner son ami à la douleur qu'il feint d'éprouver. Où la trouver ? Il parcourt la vallée, cherche dans les bois voisins de la maison ; enfin, fatigué de ses recherches, il entre, arrive au bosquet du jardin..... Il n'a pas fait quelques pas, qu'il entend les accens de Zunilda ; il se cache, il

il s'approche doucement. C'est assez pour lui de l'entendre, a-t-il besoin de la voir? Elle chantait le premier couplet de sa chanson. Quelle douce émotion il éprouve! Zunilda mettait une expression si tendre à son chant! « — Eh quoi! se dit-il, serais-je
» donc vraiment amoureux? . . . . . Non,
» non, rassurons-nous; ma tête seule est
» enflammée; hasardons tout, chantons
» l'autre couplet.... Si Zunilda répond par
» le troisième, plus de doute, elle m'a de-
» viné. L'accent de sa voix, en chantant
» mes paroles, est tout en ma faveur...... »
Sans se montrer, il chante; sa voix était agréable; à un goût naturel, il joignait beaucoup d'art. Jamais, peut-être, il n'avait tiré de ses talens un parti plus brillant.... Il a fini de chanter. Il se fait un silence profond..... Avec quelle agitation il en compte la durée! comme elle lui paraît longue! va-t-on lui répondre? Il écoute.... Toutes ses facultés sont suspendues; tout est en repos; l'air est calme, le feuillage sans mouvement...... Enfin, la bouche de Zunilda vient de s'ouvrir. Le premier son de

sa voix tendre vient frapper à la fois l'oreille et le cœur de Florvel. C'est le dernier couplet ; c'est le plus expressif par la mélancolie qui l'a dicté. Les sons de Zunilda semblent disputer de charmes avec la tendre simplicité des paroles..... Florvel, au comble du bonheur, n'est plus maître de lui ; il est au moment de se jeter aux pieds de Zunilda.... Mais il est arrêté par ces paroles. « Approche-toi, dit-elle, viens,
» viens encore plus près de moi ; si j'ai
» mieux chanté ce couplet, c'est que
» je te voyais près de moi ; ton regard
» animait mes chants. Viens, mon Elerz,
» ma voix calme les peines de notre ami,
» je chanterai mieux, pressée contre ton
» sein ...... Puisque cette chanson fait du
» bien à Florvel, et qu'il mêle avec plaisir sa voix à la mienne, il faut la répéter ».

Je ne chercherai pas à peindre ce qui se passa dans l'âme de Florvel. Le dépit et la rage de s'être si cruellement trompé s'emparèrent de lui. Zunilda recommença la chanson. On juge s'il l'entendit, s'il fut

tenté d'y répondre. Rien ne pouvait l'arracher de la place où il souffrait tant ; il semblait y être attaché. Par un mouvement involontaire, il voulut voir les deux amans. Il dérangea les branches avec vivacité, pour se donner ce douloureux spectacle. Mais prenant à peine le temps de les apercevoir, il se leva tout à coup, et courut se renfermer chez lui. Pour augmenter son humeur, Florvel trouve dans l'escalier les débris des barbeaux de Zunilda. L'on remarquait qu'elle avait affecté de les fouler à ses pieds.

Il semblait que tout se réunît pour humilier l'amour-propre de Florvel.

Il veut dessiner ; il s'approche de la fenêtre pour saisir quelque site agréable. Le premier objet qui frappe sa vue est le bosquet d'où il sort. Il ferme brusquement le volet ; son crayon tombe, se brise ; il prend un livre ; mais il n'entend pas ce qu'il lit.

Cependant les deux amans se lèvent, s'approchent de l'endroit où ils croyaient voir Florvel ; ils le cherchent inutilement.

Enfermé chez lui, il s'agitait, il se promenait à grands pas. « Quel est donc le
» rôle que je joue, se disait-il ? Eh quoi !
» une jeune personne sans art, sans usa-
» ge, une simple habitante de ces val-
» lées m'occupe, me résiste ! Je descends,
» pour lui plaire, au point de me mettre
» en rivalité passagère avec ce jeune Elerz,
» un montagnard sans charmes, sans
» moyens, et il est préféré ! Je m'humilie
» moi-même en daignant faire des efforts
» pour l'emporter sur un tel rival !..... C'en
» est assez ; partons. Eloignons-nous, aban-
» donnons ces contrées et ce genre de vie
» indigne de moi ; laissons ces deux êtres à
» ce qu'ils appellent leur *bonheur*. Cette
» Zunilda vaut-elle les soins que je dai-
» gne lui rendre ? Peut-elle m'entendre
» enfin ? a-t-elle rien de ce qu'il faut pour
» répondre à mon goût, à mon esprit, à
» mon langage ? Elle n'a pu que me tenter
» un moment, dans le désœuvrement de
» cette solitude. Si je le voulais bien, il ne
» tiendrait qu'à moi.... Dès-lors ma ven-
» geance serait terrible ; mais je sens bien

» qu'elle n'a pas fait la plus légère impres-
» sion sur mon cœur ».

Ainsi Florvel croyait ne sentir que les blessures de son amour-propre. Trop orgueilleux pour s'avancer, vaincu par Elerz, et subjugué par Zunilda, Florvel marchait d'erreurs en erreurs, et ne connaissait pas la véritable situation de son âme. Il sort pour avertir les deux amans que, dès le lendemain, il les quitte, et que des affaires le rappellent. Il rencontre Elerz. « Vous
» voilà donc, Florvel ! Comme vous nous
» avez inquiétés ! Ma Zunilda vous cherche
» de son côté ; nous ne sentons point no-
» tre bonheur, quand nous vous voyons
» du chagrin, et que nous en ignorons
» la cause. Je viens vous apprendre une cho-
» se qui peut-être vous distraira de votre
» mélancolie. C'est dans huit jours l'anni-
» versaire de la naissance de Zunilda. Nous
» la fêterons. Les habitans du bourg vien-
» dront nous aider ; ils aiment tant Zunilda !
» c'est à qui le lui témoignera ; vous join-
» drez vos soins aux nôtres. N'est-il point
» vrai qu'Elerz est le plus heureux de tous ?

» Elle n'a pas, comme les dames des villes
» dont nous avons parlé, des grâces recher-
» chées, de belles parures ; mais moi,
» voyez-vous, mon ami, je ne lui désire
» rien ; et vous, je connais votre cœur,
» vous connaissez le sien, sa bonté. Oui,
» je suis sûr que vous l'aimez presqu'autant
» que je l'aime.... »

Ce discours d'Elerz change à l'instant les projets de Florvel. « Je voulais partir, dit-
» il; mais je vous dois trop à tous deux, pour
» m'éloigner en ce moment. Je mêlerai mes
» vœux à ceux de tout le canton pour l'ai-
» mable Zunilda.

» Quoi! nous quitter, reprend Elerz! à
» peine trois mois se sont écoulés depuis
» qu'un sort heureux vous a conduit ici.
» Après avoir habité quelque temps en-
» semble, on s'attache. Pourriez-vous vous
» éloigner, sans avoir été témoin du bon-
» heur que j'attends? Moi, je le sens,
» pour le bien goûter, j'ai besoin de votre
» présence ».

Florvel répondit avec plus d'embarras que de tendresse à ce bon mouvement de l'âme

d'Elerz, et le quitta. On ne le vit pas le reste de la journée; même tout le lendemain, il fut absent. Elerz apprit qu'il était allé au bourg d'Hédémona. N'ayant rien trouvé de ce qu'il cherchait dans ce lieu pour les offrandes qu'il préparait, il avait dépêché son valet à Stockholm; pour lui, il ne revint que le soir à la vallée. Huit jours se passèrent, pendant lesquels il affecta la même mélancolie. Enfin arriva le jour de la fête pour la naissance de Zunilda. Dès l'aube du jour, la vallée retentit des sons des musettes, des hautbois de tous les pâtres qui descendaient de la montagne. Ce fut à ces sons répétés par les échos que Zunilda s'éveilla. En se levant, elle choisit le chapeau de la paille la plus brillante, pour couvrir ses cheveux noirs comme le jais, et tressés en mille nattes, dont quelques-unes s'échappant retombaient sur ses épaules. Une corbeille de fleurs était suspendue à sa fenêtre; elle la prit avec empressement, trouva un bouquet et une couronne de roses blanches, mêlée de quelques bluets et de pensées. Ce ne fut qu'en les touchant que Zunilda s'aperçut que ces fleurs étaient

artificielles. A la couronne était attaché un ruban sur lequel elle lut : *Ces fleurs ne se fanent point ; ne méprisez pas l'art, il l'emporte quelquefois sur la nature.* Zunilda examinait ces fleurs, et ne concevait pas, en les trouvant si jolies, qu'elles n'eussent point d'odeur. Tout cela était aussi étrange pour elle, que les pensées de Florvel. Par un instinct secret, la couronne, le bouquet de Florvel lui représentaient moins un ornement qu'un objet de curiosité. Elle ne songea pas à s'en parer. Bientôt sa porte s'ouvrit. Elerz vint à la tête d'un groupe de jeunes garçons et de jeunes filles, qui apportaient tous leurs présens. L'un tenait un panier de joncs, l'autre un agneau, l'autre un chevreau blanc, les autres des tourterelles privées. Elerz n'avait pu trouver de fleurs, à cause de la saison avancée. Il apportait une branche d'un arbrisseau des montagnes, couverte d'un petit fruit rose et blanc qui, sans avoir la fraîcheur des fleurs, en remplaçait l'éclat. Il brisa la branche en deux parties inégales : la plus grande devint le bouquet de Zunilda ; la plus petite, l'aigrette de son

chapeau. Il attacha lui-même cette simple parure qui, s'opposant par ses reflets à la blancheur de son teint, à la sombre couleur de son deuil, formait un ensemble charmant.

Zunilda, belle comme le jour, fraîche comme la rosée, embrassait toutes ses compagnes, serrait avec franchise et candeur la main des jeunes compagnons d'Elerz, recevait leurs présens. Tout à coup elle se rappelle sa corbeille, son bouquet, la couronne de fleurs artificielles : elle les montre aux jeunes filles, leur explique que ces fleurs ne *se fanent point*; c'est la seule chose qu'elle avait comprise. L'étonnement est général : la couronne, le bouquet passent de mains en mains, c'est à qui les admirera, les enviera. Plus une chose a de prix, moins Zunilda semble y tenir. Elle prend la couronne, elle effeuille, dénoue le bouquet, et partage tous ses débris entre toutes ses compagnes. Florvel arrive en ce moment. Il avait vu de loin Zunilda détacher la corbeille de sa fenêtre : il venait jouir de l'effet de ses soins : il se flattait de voir sa couronne or-

ner cette tête charmante, son bouquet approcher du sein de Zunilda... Mais quel spectacle pour lui! Mille mains se partagent ses présens. Pour comble de peines, personne ne s'abuse sur l'auteur de ses dons; on le reconnaît, on le félicite, on le vante; chaque jeune fille qui possède une fleur, une feuille, le remercie, comme si elle lui devait de la reconnaissance. Il est encore forcé de se contraindre et de cacher l'excès de son dépit. Zunilda, toujours bonne et naturelle, trouve si simple d'avoir donné ce qui lui appartient, qu'elle croit que Florvel jouit comme elle de l'usage qu'elle a fait de ses fleurs. Elle est bien loin de songer à lui en faire la moindre excuse; elle ne lui parle que du plaisir que son présent fait à toutes ses compagnes, et lui demande si la parure qu'Elerz vient de lui donner lui sied bien. C'était le mettre à une trop cruelle épreuve. Il répond à peine par un compliment dont lui seul sent toute la maladresse.

Mais les sons de la musique champêtre avertissent qu'on est rassemblé. On sort de la maison. Zunilda s'appuie sur le bras

d'Elerz. Toutes les jeunes filles prennent chacune la main d'un ami, d'un frère, d'un amant. Florvel est seul et suit en silence. Sorti le dernier, il aperçoit la corbeille élégante, dans laquelle il avait placé la couronne et le bouquet....... Il la saisit, la met en pièces, et rejoint tristement la troupe pastorale, sans être même en état de jouir du spectacle qui va frapper ses yeux.

Toute la plaine est peuplée par les habitans du bourg et des villages environnans. Mille groupes différens s'offrent aux yeux. Les uns, assis aux pieds des arbres, font un repas auquel la gaieté préside. Sur leur tête, des enfans se jouant dans les branches, cueillent des fruits, et les jettent aux convives, qui se disputent d'adresse pour les saisir les premiers. Plus loin, de jeunes filles se livrent au plaisir de la course. La rapidité de leurs pas, la légèreté de leurs habits qui voltigent, tout se réunit pour dessiner un joli tableau. Ici, des jeunes gens tirent de l'arc, des groupes nombreux fixent leurs regards sur le prix. D'autres accourent

avec empressement, dans la crainte de ne pas arriver avant le départ de la flèche rapide; près du but est le char des moissons, oisif le jour de la fête. Tout est livré par la confiance à la bonne foi publique. Cette utile voiture portait hier les trésors de la terre; aujourd'hui elle sert d'amphithéâtre aux habitans curieux du spectacle. L'un est sur les roues; les autres sur le timon; un plus agile est en équilibre sur la traverse la plus élevée; son pied pose sur la place glissante que la main du laboureur saisit pour y poser les dernières gerbes. Il ne s'y soutient qu'un instant, il saute à terre; un autre essaie en vain de le remplacer. C'est un mouvement rapide et continuel, et le spectateur, par sa curiosité, devient un spectacle lui-même. Mais le bruit cesse. Un calme religieux remplace la gaieté. Le ministre paraît. Il s'approche de Zunilda; il la prend par la main. A ce signal, les hommes et les femmes se séparent. Ils marchent en silence sur deux colonnes vers *le Bois des Naissances*. C'est un lieu destiné par un antique usage à réunir tous

les arbres consacrés par la naissance de chaque enfant qui vient augmenter les familles. Ce bois est dans le vallon, entre deux montagnes. L'abord en est difficile; les montagnes se resserrant ne laissent qu'un étroit passage; mais bientôt la scène s'ouvre, et laisse voir un bois étendu que divise en deux parties égales un large ruisseau qui descend des rochers. D'un côté s'élève le bois des femmes; sur l'autre rive est celui des hommes; tantôt rapide, tantôt arrêté dans son cours, ce ruisseau semble être le fleuve de la vie.

Les bons Dalécarliens sont trop simples pour avoir pensé à cette image. Le hasard seul leur a fait choisir ce lieu. Un père qui reçoit du ciel un enfant désiré, plante un mélèse sur la rive droite du ruisseau, si c'est un garçon; un cèdre sur la rive gauche, si c'est une fille. Quand le sort frappe l'enfant dont cet arbre a marqué la naissance, la famille se rassemble, vient arracher et briser l'arbre. Elle en enferme les débris dans la tombe de l'enfant. Les racines seules sont séchées au feu, qu'on allume

avec les branches du même arbre ; ensuite elles sont conservées comme un tendre souvenir dans l'intérieur de leur maison. Tous les ans, à l'anniversaire de la naissance, les parens se réunissent encore. Zunilda n'en a plus. Elle n'a pour famille qu'Elerz et tous les habitans de la vallée, dont l'estime et la tendresse lui ont fait presque des parens. On approche des montagnes; les deux colonnes d'hommes et de femmes se rejoignent dans le passage étroit qui conduit au Bois des Naissances. On arrive sur deux points différens, où les colonnes se séparent encore et franchissent le ruisseau. Bientôt un cèdre jeune, mais déjà majestueux, s'offre aux regards. On l'entoure. C'est l'arbre de Zunilda. Il est en pleine sève, ses rameaux se déploient avec élégance. Elerz a hérité du droit de le cultiver, depuis qu'elle a perdu son père, et qu'elle a promis sa main à son amant. Une haie que lui-même a plantée préserve l'arbre de toute attaque, de tout accident imprévu. Il ne se passe pas de jour qu'Elerz ne vienne l'admirer, le soigner. Mais, en ce

moment, avec quelle tendre vénération il s'en approche! Tous les habitans restent à une distance indiquée. Zunilda seule, noble, décente, appuyée religieusement sur le cèdre, pose une main sur le bras du saint ministre qui chante un cantique répété par tous les assistans. Elerz apporte au prêtre un vase rempli d'eau la plus pure; il y mêle quelques gouttes de lait, effeuille dans cette onde une fleur des champs, en attachant un regard tendre sur Zunilda. Alors le ministre fait le tour du cèdre, arrose également ses racines; puis, élevant sa voix et ses bras vers le ciel, il prononce cette prière.

« O ciel! prolonge les jours de Zunilda!
» protége une vie qu'elle consacre au fidèle
» ami qu'elle a choisi pour son époux! Que
» cet arbre aimé, toujours plein de la sève
» qui le vivifie, soit le symbole des jours
» fortunés de Zunilda!

» Nous t'offrons tous nos vœux pour le
» bonheur d'Elerz et de Zunilda. Nous les
» recommandons tous deux à ta bonté. Pu-
» nis quiconque pourrait nuire à leur féli-

» cité, jeter le moindre trouble sur leur vie.
» Puisse-t-il en être seul la victime, et voir
» retomber sur lui les maux qu'il aurait vou-
» lu leur causer ! »

Florvel s'était approché de l'arbre, et paraissait plongé dans la rêverie. Les dernières paroles du ministre l'en tirèrent tout à coup. Il ne put les entendre sans frémir, et se mêla dans la foule, pour cacher le trouble qui l'agitait.

La cérémonie se termine. On sort du bois. A peine est-on rentré dans la vallée, que la joie recommence. Les jeux, les danses se renouvellent; tout s'anime, tout se livre à la franche allégresse. Zunilda s'est assise sur un banc de gazon. Elerz est à ses pieds.

« Quel jour pour moi ! ma Zunilda, lui
» dit-il, en serrant ses mains dans les
» siennes ! Vingt fois, les arbres ont re-
» fleuri, depuis l'instant où le ciel fit pré-
» sent de Zunilda à la terre et à moi. Je
» le bénis. Je n'aime ce jour que pour toi,
» mon Elerz, reprit Zunilda. Tant que ces
» arbres, dont tu parles, refleuriront,

» tu

» tu me verras toujours la même, tu es
» toujours présent à ma pensée. Ton être
» se confond si bien avec le mien, que je
» ne peux plus les distinguer.

» Ma Zunilda, quand le ministre arrosait
» tout à l'heure les racines de cet arbre,
» as-tu vu mes yeux? Mes larmes coulaient;
» mais elles étaient douces. — Ah! sans
» le respect pour la prière, j'aurais couru
» les essuyer, et te presser dans mes bras! »
— Et tout en parlant des larmes d'Elerz,
tous deux en répandaient encore.

En ce moment, où était Florvel? Le souvenir des paroles du ministre le troublait; mais pourtant il n'abandonnait pas son dessein. Les projets de l'amour-propre sont les plus difficiles à détruire, surtout dans une âme endurcie, guidée seulement par les passions froides qui dominent, sans enflammer.

Une troupe de jeunes filles venait de séparer Zunilda d'Elerz, et de l'entraîner à la danse. Le tambourin, les musettes, par des airs gais et d'une mesure rapide, enlevaient tous les danseurs et les danseuses

qui, par leur légèreté, ne semblaient toucher à terre, que pour reprendre un nouvel essor. Tout à coup, une explosion violente se fait entendre. Tambourin, musette, danseur, tout s'arrête à la fois; les oreilles sont attentives; les corps se penchent du côté d'où vient le bruit. Mais il a cessé...... La musique et la danse recommencent avec plus de vivacité. Un second coup part, plus fort que le premier, et suspend encore les plaisirs. Alors Florvel dit d'un air mystérieux à Zunilda : les deux coups sont partis de ce petit bois, il faut nous en approcher...... Oui, reprend Elerz, allons. Mais que la musique nous accompagne. Aussitôt les instrumens se réunissent, ouvrent la marche, et la troupe joyeuse les suit, en chantant les rondes du pays. On arrive à l'entrée du bois. Zunilda trouve sous une tente un repas aussi magnifique que le lieu pouvait le permettre. Tous les arbres voisins étaient ornés de guirlandes et chargés de devises galantes, et de vers à la louange de Zunilda.

Florvel fait asseoir Zunilda à table, avec

ses compagnes les plus chéries. Il se place auprès d'elle. Elle lisait beaucoup de devises sans les comprendre; mais il les lui expliquait, autant qu'il le pouvait, devant Elerz. Voyant qu'elle a de la peine à saisir le sens de ses pensées, il hasarde de saisir sous la table une des mains de Zunilda. Elle, pleine d'innocence, n'y comprend rien, lève ses beaux yeux, croit qu'il l'avertit de regarder les devises. Il ose encore serrer sa main avec un regard plus expressif. Il n'en est pas mieux entendu. Zunilda laissait toujours avec candeur sa main dans la sienne.

Florvel, désespérant de se rendre intelligible, n'ose plus faire la même tentative.

Tous les habitans étonnés s'avançaient tour à tour, entouraient la table. Mais bientôt ennuyés de ce froid spectacle, ils emmènent les instrumens et reprennent leur danse à l'entrée du bois.

Zunilda dans l'élan d'une gaieté si naturelle, si simple pour son âge, se lève, prend la main d'Elerz, et court à la danse, suivie de toutes ses compagnes.

Le soir approchait ; le galant Français n'avait pas voulu que la fête se terminât avec le jour. Des fossés avaient été creusés en différens endroits derrière des groupes d'arbres. On les avait remplis de matières destinées à produire des feux, dont la flamme cachée devait porter une douce réverbération sur les arbres.

Florvel hésitait, par humeur et dépit, s'il offrirait ce dernier bouquet à Zunilda. Cependant tous les préparatifs étant faits, il se décide ; il donne le signal. A l'instant, tout le bois et une partie de la plaine qui l'environne sont éclairés subitement. Le soleil ayant disparu, la danse finissait. Florvel avait voulu joindre un plaisir à un autre; mais il est toujours malheureux. N'ayant mis dans sa confidence que quelques travailleurs, tous les habitans et les danseurs, à l'aspect de cette flamme soudaine, ne doutent pas que le feu ne soit au bois, et dans les habitations semées sur la plaine. Elerz et Zunilda sont saisis du même effroi ; ils se précipitent de tous côtés. Un son d'alarme est répété dans les villages. On accourt ; le

trouble est général. En vain Florvel et ses agens courent partout pour rassurer les habitans ; en vain s'écrient-ils que c'est une fête, et non un incendie : les uns ne les entendent pas, les autres les croient en démence. La tente, les guirlandes, les devises, tout est culbuté. Enfin, au bout de quelques heures, le feu est étouffé. Chacun encore effrayé regagne sa demeure. Florvel enfin parvient à se faire entendre d'Elerz et de Zunilda, à persuader que ce qu'il avait préparé devait être charmant.

Rien ne réussissait à Florvel. Cet état d'incertitude secrète l'agitait sans cesse. Peut-être en était-il au point de ne pas oser descendre dans son cœur. Absorbé dans ses doutes et ses rêveries, il entre le matin chez Zunilda, et la trouve toute en larmes. Le bon Elerz, à ses pieds, cherchait à la consoler.

La guerre venait de se déclarer entre la Suède et la Russie. On faisait des levées d'hommes. Deux jours après, Elerz allait être obligé de tirer au sort dans le bourg voisin.

« Calme-toi, ma Zunilda, disait-il; peut-
» être le sort ne tombera pas sur moi; mais
» s'il faut partir, j'irai défendre ma patrie;
» je veux me distinguer, pour me rendre
» plus digne de ma Zunilda. Sans doute en
» te quittant, mon cœur souffrira; mais,
» dans cette infortune, c'est un adoucisse-
» ment de songer que je laisse près de toi
» un ami sûr et fidèle. Si jamais Florvel eut
» quelque attachement pour nous, voilà
» l'instant de nous le prouver, en me jurant
» qu'il ne te quittera pas, jusqu'à mon re-
» tour ».

On connaît à présent Elerz et Florvel; on juge de ce qui se passait alors dans l'âme de chacun d'eux. Rien n'attendrissait ce dernier, ni la confiance touchante d'Elerz, ni les larmes amères de sa maîtresse. Une secrète joie s'empara de son âme, en voyant qu'il allait peut-être se voir délivré d'un rival dangereux. Le but coupable du corrupteur l'emportait encore sur les désirs de l'homme amoureux.

Elerz partit, il s'arracha des bras de Zunilda; il embrassa Florvel avec une cordia-

lité bien opposée aux sentimens secrets de son rival. Celui-ci, se sentant pressé dans les bras de l'ami qu'il voulait trahir, éprouva un mouvement involontaire; mais qui tenait plus à l'embarras qu'au remords.

Quatre jours devaient décider du sort d'Elerz. Si Florvel eût été sûr de son départ pour l'armée, vraisemblablement il n'eût pas fait l'essai des derniers moyens pour corrompre Zunilda; mais aimant mieux ne rien livrer au hasard, il résolut de tout tenter pendant les momens d'absence, peut-être les seuls qui lui restaient.

Dans un lieu solitaire, au fond d'un bois où tout respirait le calme et la paix, il fait construire à la hâte une cabane; il en orne l'intérieur à grands frais, avec toutes les choses élégantes que son imagination invente, et que le lieu peut lui fournir.

Le peu de fleurs qui restent encore sont enlevées au loin dans les campagnes. On les

distribue dans la cabane, en bouquets, en guirlandes, en festons.

Florvel ne quittait point Zunilda. Confiante, elle recevait sans peine tous les soins qu'il lui prodiguait pour distraire sa douleur. Le prétexte simple de la part qu'il y prenait, l'autorisait à mettre auprès d'elle plus de chaleur et d'expression dans ses discours. Les âmes pures sont celles qui se livrent aisément à la consolation qu'on leur offre.

Florvel propose à Zunilda de sortir. La soirée était belle, le temps calme et serein. Zunilda suit Florvel, en s'appuyant sur son bras.

Après quelques détours, ils arrivent à la cabane. Zunilda reconnaît la galanterie de Florvel, et l'en remercie ; elle examine avec plus de complaisance que de plaisir tous les détails de cette retraite. Il la fait asseoir, se place auprès d'elle ; il prend une guitare, et chante des paroles analogues à sa situation.

ROMANCE.

Ce qui vous pare, ô riante prairie,
Ce qui vous prête à mes yeux des appas,
C'est que j'ai vu l'élégante Zélie,
Toucher vos fleurs de ses pieds délicats.

Ruisseau charmant, ta course n'est si pure
Que pour avoir, à l'ombre des roseaux,
Pressé son corps, répété sa figure
Dans le cristal de tes limpides eaux.

L'ardent été qui brûle notre plaine,
Semble à ses yeux dérober sa chaleur;
L'air embaumé doit à sa douce haleine
Sa pureté, son parfum, sa fraîcheur.

Zunilda, toujours triste, entend plus qu'elle n'écoute. Dès que Florvel la voyait trop distraite, le nom d'Elerz était prononcé. A l'instant même, ses beaux yeux se tournaient vers Florvel, son oreille s'ouvrait avidement; alors l'adroit corrupteur changeait insensiblement d'objet dans ses chants, dans ses discours. Le bonheur, l'ivresse de l'amour étaient célébrés. On ne rappelait plus le nom d'Elerz; on cherchait

à l'éloigner de la pensée. Mais quand on cessait de parler d'Elerz, le froid, la distraction revenaient. Enfin, c'était un feu toujours brûlant que l'on couvrait et découvrait tour à tour.

Florvel ne se décourage pas; la douleur dont il est témoin l'enhardit à prendre les mains de Zunilda, à essuyer les pleurs de ses yeux, à la presser même dans ses bras, avec une tendresse qu'elle ne prenait que pour l'expression de son amitié. Loin de s'en effrayer, elle écoutait les paroles de consolation qu'il prononçait avec une voix agitée. Quelquefois même, la belle tête de Zunilda se penchait sur l'épaule de Florvel. Il brûlait, se consumait; il était dans une situation à la fois douce et désespérante.

Son seul but était d'égarer la tête de Zunilda; tantôt il se félicitait de la victoire; il croyait voir la volupté pénétrer insensiblement dans ses sens, et produire la douce langueur qui l'accablait; d'autres fois, il n'apercevait en elle que les symptômes de l'innocence et des regrets. Son art était à bout; toutes les caresses pures étaient ha-

sardées ; un degré de plus pouvait le trahir, et ne réussissant pas, ne lui laissait que la honte d'un projet odieux.

« Elerz ! Elerz ! s'écrie tout à coup Zu-
» nilda, que ne peux-tu voir tous les soins
» de ton ami pour moi ! Combien ta ten-
» dresse en jouirait ! Si ma douleur pou-
» vait diminuer, je la sentirais moins près
» de lui ».

En achevant ces mots, elle jette sur Florvel un regard tendre et touchant qui pénètre jusqu'au fond de son âme ; elle presse une de ses mains avec une affection vive, qui marquait à la fois sa candeur et sa sensibilité.

« Adorable Zunilda ! répond Florvel,
» ai-je quelque mérite à aimer ce que la
» nature a produit de plus parfait et de plus
» estimable ! Dans les temps où l'on adorait
» de simples mortelles, on vous eût élevé
» des autels ! »

Comme un son discordant vient quelquefois interrompre une douce harmonie, cette louange forcée, cet enthousiasme factice de Florvel, joint au mouvement de

son visage, au feu qui sortait de ses regards, arracha tout à coup Zunilda de son doux abandon. Elle regarde Florvel avec étonnement; elle cherche à quoi tenait cette chaleur subite, imprévue; mais, incapable de rien imaginer de contraire à l'innocence, et n'ayant pas l'habitude de s'expliquer tous les discours de Florvel, elle ne s'efforce pas long-temps à le comprendre, et sa pensée retourne à son cher Elerz. Pour augmenter le délire de Florvel en ce moment, Zunilda, embarrassée d'une gaze légère qu'elle portait, la jette avec distraction, et découvre aux yeux de Florvel une taille enchanteresse et mille trésors qu'il n'avait pu que deviner, et dont son œil avide peut saisir plus aisément les contours. Il ne se contient plus, il s'approche d'elle. Elle était placée vis-à-vis d'une fenêtre d'où l'on apercevait le bourg où Elerz était allé. Sentant les bras de Florvel qui la serrent doucement, elle y répond avec innocence, elle lui montre la route du bourg, et reste fixée à la même place, les regards toujours attachés sur le même objet. Ses yeux se

remplissent de quelques larmes, ses jambes fléchissent, et, dans sa douce rêverie, elle s'abandonne sur Florvel qui l'entraîne doucement......

Le jour était fini. La lune brillait d'un doux éclat; ses rayons frappaient sur le beau visage de Zunilda, sur ce cou d'albâtre que Florvel dévorait des yeux. Comment peindre l'opposition de tous ces sentimens divers? La confiance, le calme de Zunilda, le désordre de Florvel, le tumulte de ses sens? ses mains tremblaient, son cœur battait...... Son âme était bouleversée, sa tête perdue. Au dernier degré du délire, il allait s'abandonner à tous ses transports. Tout à coup Zunilda détache de son sein une tresse des cheveux d'Elerz qui ne la quittait jamais. Elle la porte avec vivacité sur ses lèvres brûlantes; elle la couvre de baisers et de larmes. « O mon » Elerz! s'écria-t-elle, peut-être en ce mo- » ment le sort fatal t'enlève à moi; peut- » être les cruels qui t'arrachent à Zunilda » vont exposer tes jours. Peut-être, hélas! » ta vie qui n'était qu'à moi va se perdre

» dans l'éternité ! C'est sur ce gage, tou-
» jours placé contre mon sein, c'est dans
» les bras de ton ami sensible et vertueux,
» que je jure de ne pas te survivre un ins-
» tant ! Nous étions heureux, il y a quatre
» jours, dans le Bois des Naissances ; si je
» te perds, c'est dans la vallée des Tom-
» beaux qu'on nous réunira. Astre qui
» nous éclaires, guide mes pas !..... Je
» vais renouveler ce serment sur la cendre
» de mes pères ».

A ces mots, Zunilda se lève. Ses yeux ne versent plus de larmes...... ; mais une douleur profonde les fixe, et jette sur tous ses traits une sombre gravité.

Florvel, anéanti par le mouvement subit de Zunilda, reste immobile. Il ne fait nul effort pour la retenir, et passe tout à coup de l'espoir, de l'ivresse et de l'étonnement, à la rage. Cependant il suit les pas de Zunilda : elle s'est échappée avec vitesse ; mais à la clarté de la lune, il la découvre, l'atteint et arrive en même temps qu'elle à la vallée des Tombeaux..

Elle s'élance dans l'enceinte. Mais une

vénération religieuse arrête subitement les pas de Florvel..... Il hésite, il balance. Il porte dans l'enceinte un pied tremblant qu'il retire soudain. Ce silence de la nuit, l'aspect imposant des sépulcres pressés dans ce lieu solitaire, ce triste retour sur lui-même que tout homme éprouve au milieu des morts, tout opère à la fois un prompt changement dans l'âme de Florvel. Ce n'est plus un séducteur corrompu qui poursuit l'innocence ; c'est un homme revenu de son égarement, dont l'âme parle plus que les sens, qui réfléchit, qui sort d'un songe enivrant. Il a senti les profondes impressions de ce lieu ; il est plus digne d'y pénétrer. Un moment auparavant, il n'osait y porter ses pas ; maintenant il y marche sans crainte ; il avance, il erre parmi ces tombeaux. Chaque pas qu'il fait dans cet asile du silence l'épure, le porte vers des idées de morale et de religion. Florvel n'est point naturellement vicieux ; le monde l'a séduit, son amour-propre l'a précipité dans mille erreurs ; il ne faut qu'une occasion pour développer ses vertus. Chaque

objet qui le frappe augmente sa rêverie, chaque réflexion qu'il fait lui donne un remords. Il cherche encore Zunilda, mais c'est avec le calme d'un cœur épuré. Tout à coup, au détour d'une longue avenue de cyprès, il aperçoit une tombe simple entourée de jeunes peupliers: il avance. Dieux! quelle impression profonde il ressent! Zunilda, prosternée sur ce sépulcre, l'arrose de ses larmes.

« O mon père! s'écrie-t-elle, je viens » prier le ciel près de toi! Près de toi, » mes vœux seront mieux entendus! Dieu » puissant, rends-moi mon Elerz!.... » Ces derniers mots furent prononcés avec un accent si tendre, si solennel, que Florvel lui-même en fut attendri. Des larmes s'échappèrent de ses yeux. O douce puissance de la candeur et de la vertu sur une âme sensible!...... Il croyait entendre en lui-même une voix secrète qui répétait : *Dieu puissant, rendez-lui son Elerz*. Cette opposition terrible de la passion et de la pitié produisit dans tout son être un désordre au dessus de ma faible

faible expression. Son cœur se déchire ; sa tête s'enflamme, ses pensées se bouleversent, sa raison s'égare. Il sort de l'enceinte des Tombeaux avec la rapidité d'un éclair, et semblable à l'hôte des forêts qui s'échappe à travers les plaines ; en emportant dans ses flancs le trait cruel qui le déchire, et qu'il croit arracher par sa vitesse. Ainsi le malheureux Florvel fuyait vers la cime des monts, croyant toujours entendre au fond de son cœur ces mots qu'il prononçait malgré lui : *O Dieu ! rendez-lui son Elerz.*

Cependant, après sa prière, Zunilda était restée sur le tombeau de son père, muette de douleur, absorbée dans un saint recueillement. Un bruit confus se fait entendre ; l'air retentit de cris d'allégresse. Des flûtes pastorales se mêlent aux cris de la joie ; les noms de Zunilda, d'Elerz sont répétés par les échos des vallons ; ils s'approchent : bientôt on distingue toutes les voix.

Ah ! Zunilda, bonne Zunilda ! tu leur es si chère ! Tous les habitans du village sont

heureux d'avance du bien que tu vas goûter. Ils te ramènent ton amant en triomphe. Le sort a respecté ta félicité ; un autre que lui part pour les camps. Zunilda se relève avec précipitation ; elle n'ose encore croire à son bonheur ; elle prête une oreille attentive, un doux frémissement l'avertit qu'elle ne se trompe pas. Elle se précipite à l'entrée de l'enceinte. Elle est dans les bras d'Elerz, dont l'ivresse ne peut se comparer qu'à la sienne.

O doux moment! les paroles meurent sur leurs lèvres; les larmes sont dans leurs yeux, et les mouillent sans se répandre! On les entoure, on les embrasse, chacun veut leur témoigner sa joie. Ils passent tour à tour dans mille bras ouverts pour les recevoir.

Après ce premier moment d'ivresse, on s'achemine vers leur demeure. Les hautbois, les chalumeaux les accompagnent. A chaque pas, ils sont arrêtés par une nouvelle offrande. L'un apporte un jeune agneau, l'autre du miel des montagnes. Ici, c'est un chasseur qui dépose aux pieds de Zunilda le fruit de son adresse ; plus loin, un enfant

lui apporte l'oiseau tremblant qu'il a pris. Le chemin est jonché de fleurs ; l'air, rempli d'acclamations joyeuses. La vieillesse, l'enfance, la jeunesse, tout se mêle à ses doux transports qui s'augmentent en se communiquant.

Que manque-t-il à tant d'hommages ? La présence de Florvel, qui venait de se rapprocher, mais qui se tenait seul à l'écart. Un pouvoir inconnu l'empêchait de voler dans les bras de ses deux amis. Perdu dans ses réflexions, il compare, malgré lui, la douce candeur d'Elerz, de Zunilda, avec le tumulte secret de ses passions.

« Quoi ! se disait-il à lui-même, serait-ce » là le bonheur ? Ai-je été jusqu'à présent » dans l'erreur ? Est-il vraiment quelques » femmes incapables de légèreté, et qui » puissent aimer sans partage, qui soient à » l'abri de toute séduction ? S'il en est une, » c'est Zunilda, et un autre la possède ! » Quel moyen, quel secret a-t-il employé » pour enflammer son âme ? Ah ! sans doute, » son art consiste à n'en point avoir ! Sim- » ple, naturel comme elle, il lui plaît par

» ce seul point de ressemblance. Abandon-
» nons tous ces moyens d'adresse, qui sont
» perdus auprès de Zunilda. Qu'Elerz soit
» mon modèle. Je saisirai sans peine cette
» nuance de simplicité : il est plus aisé d'ou-
» blier l'art que de savoir s'en servir ».

Florvel ne tarda pas à exécuter son projet. C'est peu de changer de formes et de langage ; il adopte un autre habillement. Ses cheveux blonds, et toujours parfumés, tombent en boucles naturelles sur son front. Cette grâce recherchée, que l'on remarque dans sa personne, est abandonnée pour le maintien rustique des habitans des montagnes.

Il faut en convenir cependant, c'est cette nature que Florvel a le plus de peine à deviner. Sous cet extérieur factice, on reconnaît l'homme du monde déguisé.

Près de Zunilda, ne trahira-t-il pas encore plus ses desseins par ses discours, qu'il ne rappelle son état par l'élégance de ses manières ? Un cœur peu sincère imite aussi mal la candeur que le corps façonné par l'art ne peut contrefaire la nature.

On avait craint de perdre Florvel, et son départ ne paraissait que différé. Les deux amans n'osaient même lui parler de ce moment cruel. Que l'on juge de leur étonnement, de leur joie, en voyant Florvel prendre les habits du pays, leur laisser l'espoir qu'il se fixerait près d'eux ! Il était trop adroit pour ne pas chercher à donner un prétexte plausible à ce changement subit.

Il suppose que les troubles qui déchirent sa patrie l'en éloignent ; il ajoute qu'il a appris la triste nouvelle des pertes sensibles à son cœur.

La misantropie, dit-il, s'empare de lui ; il veut renoncer pour long-temps à des lieux qu'il ne peut revoir sans douleur.

Les deux amans s'empressent à le consoler de ses peines supposées ; ils seront tout pour lui ; amis, famille, patrie, ils lui tiendront lieu de tout. Ces tendres expressions, ces mouvemens d'une bonté si naïve auraient dû rendre Florvel à la vertu. Mais non ; son amour-propre est trop en jeu, trop compromis. Il lui sacrifie tout autre sentiment.

D'ailleurs, Florvel pouvait peut-être encore se le dissimuler ; mais il existait au fond de son cœur un attrait profond pour Zunilda, qui ne devait pas tarder à lui faire sentir toute sa puissance.

Plusieurs mois se passent. Florvel, qui jusque là n'avait fait, en quelque sorte, qu'assister aux détails journaliers de la vie des deux amans, y participe lui-même. Il préside aux travaux des champs ; l'aurore le trouve dans la plaine. Les agneaux chéris de Zunilda sont soignés et conduits par lui ; il élève des fleurs difficiles à préserver de la rigueur du climat. C'est avec une douceur extrême qu'il songe que ces fleurs vont naître sous ses mains pour Zunilda.

Ah! déjà dans ton cœur, Florvel, il s'est fait un changement dont tu ne te doutes pas ! Tu crois rendre tous ces soins par simple calcul à celle que tu désires; tu les rends par attrait à celle que tu aimes, sans te l'avouer.

C'était une chose piquante, que l'étude particulière de Florvel pour imiter

Elerz, pour chercher en lui ce qui plaisait tant à Zunilda. Quel triomphe pour la nature!

Plus matinal que de coutume, un jour Elerz attendait avec Florvel le réveil de Zunilda. Pendant les apprêts d'un déjeuner qu'ils faisaient tous trois avec un égal délice, Florvel, peu content de ses observations, voulut en causant avec son rival, pénétrer les mouvemens de son âme, afin d'en tirer d'utiles lumières pour ses projets.

Voilà quelle fut, à peu près, leur conversation. J'observe que les réponses d'Elerz perdent de leur naïveté par la traduction.

FLORVEL.

Elerz, dites-moi, votre amour pour Zunilda a-t-il été prompt à naître?

ELERZ.

Aussitôt que je la vis, je l'aimai.

FLORVEL.

Et n'avez-vous pas cherché à vous en défendre?

ELERZ.

Je ne vous entends pas.

FLORVEL.

Je demande si vous avez essayé de ne pas l'aimer ?

ELERZ.

Est-ce que cela était possible? D'ailleurs, pourquoi ?

FLORVEL.

Dans la crainte qu'elle ne répondît pas à votre tendresse.

ELERZ.

Je ne songeai point à cela. Aimer, ce n'est pas penser si l'on vous aimera.

FLORVEL.

Si pourtant elle ne vous avait pas payé de retour, vous auriez été malheureux ?

ELERZ.

Oui; mais je n'y pensais pas; je vous l'ai dit.

FLORVEL.

Et quel moyen preniez-vous pour lui plaire?

ELERZ.

Je l'aimais. Voilà tout.

FLORVEL.

Et vous le lui dites tout de suite?

ELERZ.

Comme je le sentais.

FLORVEL.

Vous espériez bien qu'elle répondrait de même?

ELERZ.

Je pensais à ce que je lui disais, et non pas à ce qu'elle répondrait.

FLORVEL.

Pourquoi?...... Car elle pouvait vous répondre : — *Elerz, je ne vous aime pas, je ne veux pas vous épouser.* Vous pouviez donc être inquiet.

ELERZ.

Mon cœur était si plein de ce que je sentais, qu'il n'y avait pas de place pour la crainte. On ne peut pas penser à deux choses à la fois.

FLORVEL.

De ce moment, vous rêviez toute la journée aux choses qui pourraient lui plaire, aux moyens qui pourraient la séduire?

ELERZ.

Non: quand je lui portais des fleurs, et que je restais près d'elle, ce n'était pas pour l'attacher, c'était pour faire ce que voulait mon cœur.

FLORVEL.

Dans toutes les attentions que vous aviez pour elle, qu'est-ce qui la charmait davantage?

ELERZ.

Tout également; ce que je faisais, ce que je lui donnais, ce que je lui disais.

FLORVEL.

Elle, de son côté, chercha promptement ce qui pouvait vous plaire?

ELERZ.

Non, pas plus que moi; sans y songer

elle ne pouvait pas faire autrement. Tout d'elle est toujours bien.

FLORVEL.

Et si quelqu'autre que vous l'eût aimée ?

ELERZ.

Oh! nous sommes beaucoup! Je suis bien aise qu'on l'aime.

FLORVEL.

Vous ne connaissez donc pas la jalousie ?

ELERZ.

Cela ne se peut pas, puisqu'elle m'aime.

Ils en étaient là de leur conversation, quand Zunilda arriva. Les réponses naïves, mais désespérantes d'Elerz, avaient jeté Florvel dans une profonde rêverie. Jamais Zunilda n'avait eu tant d'enjouement. Sans remarquer la tristesse de Florvel, elle s'approcha de lui avec cette grâce aimable qui ne la quittait jamais. « La matinée est su-
» perbe, lui dit-elle : il faut en profiter,
» j'ai fait préparer notre bateau ; nous sui-

» vrons le cours de la petite rivière qui
» borde la prairie ; elle conduit à la métai-
» rie d'un ami d'Elerz, chez qui nous pas-
» serons la journée. Nous voulons le préve-
» nir du jour de notre mariage qui s'appro-
» che. Oui, reprit Elerz, mon bonheur en
» sera plus grand quand mes amis le par-
» tageront ».

Chaque mot était un coup de poignard pour Florvel ; cependant il parvint à se vaincre. Tous trois s'embarquèrent et s'abandonnèrent au courant. Bientôt le rivage disparut à leurs yeux. Ils étaient placés sur le même banc. Zunilda, entre Elerz et Florvel, avait un bras passé autour du corps de son amant qui la pressait contre son sein. Une main de Zunilda était dans celle de Florvel. « Voilà, dit-elle, voilà comme je vou-
» drais passer toute ma vie ». Ce mot livra Florvel à deux sentimens contraires. Tous les feux de l'amour le dévoraient !..... Mais cependant l'expression touchante de l'amitié de Zunilda et d'Elerz lui faisait éprouver une douceur dont il ne pouvait se défendre. Cette jouissance secrète et involontaire

le plaçait dans la situation que la délicatesse, les droits de l'hospitalité lui commandaient. Chaque instant, chaque circonstance l'y ramenait; l'entêtement seul de son amour-propre voulait en vain l'en distraire.

Pendant que la barque emportait rapidement nos voyageurs, leurs yeux jouissaient de mille tableaux charmans et variés...... Les différentes réflexions qui les agitaient, amenèrent un silence que Zunilda rompit la première.

« Florvel, dit-elle, vous savez comme vo-
» tre voix me plaît. Chantez, je vous en
» supplie ».

Comment refuser Zunilda? Voilà ce que chanta Florvel.

Cette eau fuit et le temps s'envole
D'une égale rapidité.
Jamais, par notre vœu frivole,
Aucun des deux n'est arrêté;
Leur cours nous entraînant sans cesse,
Servant ou trompant notre effort,
Pousse avec la même vitesse,
L'un au naufrage, et l'autre au port.

Florvel avait de la peine à être simple, même dans le choix de ses chansons. Le sens figuré ne fut pas entendu tout entier d'Elerz et de Zunilda. Ils chantaient le refrain avec Florvel. Celui-ci continua.

Notre course, dans sa vitesse,
Présente et dérobe à nos yeux
Mille objets qui changent sans cesse
Ce spectacle délicieux;
Mais en vain le tableau varie;
Quand l'objet qui plaît vient de fuir,
Ainsi qu'une image chérie,
Il charme encor le souvenir.

C'est ainsi qu'un amant bien tendre,
Entouré d'aspects ravissans,
Ne peut rien voir et rien entendre
Que l'objet seul de son encens.
Pour lui, dans cette ivresse pure,
Qui le domine chaque jour,
Il n'existe, dans la nature,
Que sa maîtresse et son amour.

Florvel aurait voulu que le voyage fût plus long. Il se trouvait presque heureux, et voyait avec peine le terme de leur navigation : mais la métairie de l'ami d'Elerz

n'était qu'à deux lieues de l'habitation de Zunilda.

Norten (ainsi s'appelait cet ami) était lui-même dans sa barque, et se livrait au plaisir de la pêche, quand ses amis arrivèrent vis-à-vis de sa demeure. Avec quelle joie il les reconnut! Quitter ses filets, s'élancer dans le bateau de Zunilda, fut pour lui l'affaire d'un instant. Florvel, resté dans le bateau, et que Norten n'avait pas aperçu, regardait avec intérêt ce tableau.

Elerz le présenta à Norten : « Voilà un » Français que je t'amène, lui dit-il; mais » ce n'est point un étranger pour toi, car » il est notre ami. Nous vivons avec lui de» puis assez long-temps, pour t'assurer qu'il » est bon, généreux et digne de ton esti» me..... » Norten n'était pas complimenteur. A ce seul mot, il embrassa Florvel, et lui dit: « Venez, jeune Français; que ma » maison soit la vôtre. Je vous y recevrai » comme Elerz; je ne puis rien vous dire » de plus ».

Florvel répondit avec politesse, et Norten, en prenant lui-même les avirons des

mains du batelier qui ramait trop lentement au gré de son impatience, il conduisit ses amis dans une petite anse où son jardin aboutissait.

Jamais Florvel ne hasardait, près de Zunilda, un mot trop expressif qui pût découvrir son secret. Mais comme il lui donnait la main pour descendre de la nacelle, un hasard pensa le trahir. Le pied de Zunilda glissa. Il la retint dans ses bras; et par la position où ils se trouvaient tous deux, lui sur le rivage, elle encore dans la barque, le vent ayant dérangé la gaze qui couvrait son sein, ce beau sein, presque découvert, posa un instant sur la bouche de Florvel. Une prude aurait rougi; mais Zunilda est si pure, qu'elle ne donne aucune importance à ce hasard. Pour Florvel, on juge de ce qu'il éprouva.... Toutefois son ravissement ne le porta qu'à s'écrier avec émotion: *Ah! Zunilda*..... En même temps, et malgré lui, il la pressa vivement dans ses bras. Zunilda ne vit dans le trouble de son ami que la crainte naturelle de sa chute; et riant elle-même de ce léger accident, elle courut rejoindre

joindre Elerz, et acheva de déconcerter Florvel qu'elle laissa dans une stupeur difficile à exprimer.

« Eh! venez donc! lui cria Norten; que » faites-vous seul sur ce rivage? Nous allons » nous mettre à table. Qu'est-ce qui vous » éloigne de nous? Allons, gaieté, cordia- » lité. Elerz a raison, vous n'êtes point un » étranger pour moi, puisque mes amis vous » aiment ».

Le repas fut bon, simple et gai: Florvel seul était plus que préoccupé. Au moment des fruits, le bon Norten porta la santé de Zunilda. *A votre bonheur, Zunilda*, s'écria-t-il, en se jetant dans les bras d'Elerz. Il mit une telle expression à ce mouvement, qu'il attira les yeux de Florvel. Ceux de Norten étaient mouillés de larmes. L'attendrissement se répandit dans l'âme des convives; mais Florvel restait dans le silence. « Que ce spectacle ne vous étonne point, » Monsieur, lui dit le bon Norten. Mes » amis, je n'ai rien de caché pour vous en » ce moment, et d'ailleurs, pourquoi dis- » simulerais-je une chose dont je m'honore,

» dont le souvenir jette à la fois de la tris-
» tesse et de la douceur sur ma vie? Appre-
» nez que j'aimais Zunilda, que je l'aimerai
» toujours. Cet aveu ne peut tourmenter
» Elerz; il me connaît et m'estime. J'aperçus
» un jour Zunilda. Ce seul instant m'attacha
» à elle. Je me fixai dans le lieu qu'elle ha-
» bitait. Elerz eut le bonheur de lui plaire.
» Je dus renfermer mon amour en moi-
» même, rester l'ami de mon rival. Malheur,
» cent fois malheur à celui qui ne respecte
» pas le choix d'une femme honnête! Le
» plus grand crime est de chercher à trou-
» bler le bonheur des autres, surtout celui
» de deux cœurs aussi parfaits. Eh! d'ail-
» leurs, que peut-on espérer, si ce n'est des
» troubles pour les autres, et des remords
» pour soi?.... »

A ce dernier mot, Florvel, ne pouvant plus se contenir, sortit de table brusquement.

Qu'on se rappelle ce Florvel, si brillant de succès, méprisant les passions qu'il excitait, avec la certitude de ne jamais en être atteint! Le voilà, par le pouvoir non

d'une coquette spirituelle et adroite, mais d'une jeune personne toute naturelle, bouleversé de mille agitations, de mille sentimens contraires.

Un seul mot de la bouche de Norten l'a rendu honteux de lui-même. Il rougit d'autant plus de ses efforts, qu'ils ont été vains. Tout l'odieux de sa conduite se présente à lui; mais trop faible pour suivre un parti nécessaire et généreux, l'incertitude ajoute encore à ses tourmens.

De tout ce qu'avait éprouvé Florvel, rien encore ne l'avait plus frappé que le dernier événement. Ce hasard, cette similitude de situation, tout était fait pour l'atterrer. Pour la première fois, il s'avoua ses remords; enfin, loin même de tous les regards, il rougit. Dans ce moment, Zunilda parut dans le bosquet où Florvel était assis sur un banc de gazon, la tête appuyée sur ses mains, abîmé dans ses réflexions. Zunilda se place avec une tendre confiance près de lui, l'interroge, le presse. Sa candeur, sa simplicité le jetèrent dans un embarras, dans un étonnement qui lui permirent à peine de pro-

férer un mot.... Il prend la main de Zunilda qui la lui abandonne avec innocence. Ses désirs se rallument; mais cette fille charmante laisse tomber sur lui un regard si serein, si calme, qu'elle lui en impose. Il veut s'arracher à ce pouvoir inconnu, rappeler de coupables idées. Une seconde fois les yeux de Zunilda le rendent à lui-même. Depuis quelque temps il avait cherché à l'imiter, à prendre les apparences de sa candeur naturelle; elle l'y force en ce moment. Un changement subit, mais préparé dès long-temps, sans qu'il s'en doutât, se fait en lui. Cette tendre occupation de Zunilda, l'intérêt naïf avec lequel elle est venue le trouver, lui fait plus d'impression que tous les reproches dont on eût pu l'accabler, si d'autres que lui seul eussent connu l'état de son cœur. O triomphe d'une vertu si simple! Florvel a voulu la corrompre! Il s'épure.

Elerz et Norten parurent tout à coup.

« Je le vois, dit Elerz en s'approchant, » rien ne distrait notre ami de sa mélanco- » lie. Les plaisirs que nous pouvons lui » offrir ne sont pas assez vifs pour l'arra-

» cher un moment aux peines que les sou-
» venirs de sa patrie lui causent. Il faut
» n'avoir pas goûté d'autres jouissances,
» pour s'attacher à celles-ci. — Vous vous
» trompez, reprit Florvel avec émotion.
» Je crois être sûr à présent que, plus les
» plaisirs seront innocens et purs, plus j'en
» jouirai. On apprend près de vous et de
» Zunilda à devenir meilleur. Vous êtes
» faits tous deux pour produire de grands
» changemens sur les âmes ; et le specta-
» cle de votre bonheur...... »

En ce moment, Florvel regardait Zunilda. Il n'eut pas la force d'achever.......... Heureusement l'excellent Norten poursuivait, en répétant avec chaleur : « Oui, le » spectacle de leur bonheur est à la fois » un tableau touchant et une leçon ».

Norten parlait avec éloquence et sensibilité. Il fit une peinture si vive de la réunion de trois êtres que l'amour et l'amitié rapprochent, que Florvel (attendri peut-être pour la première fois de sa vie) versa quelques larmes qu'il cacha. Cependant la journée s'avançait; on se sépara, mais avec

la promesse formelle de Norten, qu'il viendrait chez Zunilda le jour de sa noce. Les trois amis retournèrent à leur demeure.

Pendant le voyage, Florvel fut plus calme. Il cherchait à s'étourdir lui-même: il essaya d'être gai; mais bientôt il retomba malgré lui dans une rêverie profonde.

Sa nuit fut loin d'être tranquille. L'excès de l'accablement seul ferma sa paupière un moment. Mais que son réveil fut pénible! Jusqu'ici sa position avait été supportable par l'agitation même, et par l'espoir coupable qui renaissait de l'inutilité de ses efforts. Mais ce n'est plus ce tourment de la résistance de Zunilda, contre lequel il luttait sans cesse. Il a renoncé à des projets qui, même dans leurs chimères, berçaient et consolaient son cœur. Ses yeux sont ouverts; une lumière affreuse vient l'éclairer. C'est peu de sentir des remords. Il n'est devenu sensible que pour un objet au monde, pour Zunilda; il retrouve en lui la même indifférence, le même dédain pour tout ce qui existe, hors pour Zunilda. Près d'elle, il faut abjurer jusqu'à l'espérance! Quel

sera maintenant l'intérêt de sa vie? Le vide de son âme le tue; il ne croyait point à l'amour, et ne l'a connu que pour son supplice. Ah! combien le sage Norten lui paraît digne d'envie! Le courage donne à Florvel la force du sacrifice, mais non la pureté nécessaire pour en jouir. Qu'on ne s'y trompe point; ce courage naissait plus, chez Florvel, de l'amour-propre que de la vertu. Il se retrouvait encore dans le parti qu'il prenait d'abandonner de vains projets. Cet amour-propre indomptable soutint encore quelque temps la force de cet insensé.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels il crut qu'il vaincrait son sentiment qu'il ne s'avouait pas encore comme une passion violente. Il pensa qu'il soutiendrait le spectacle toujours renouvelé des amours d'Elerz et de Zunilda. L'horrible contrainte qu'il s'imposait et la violence de ses combats détruisaient chaque jour sa santé; mais il s'abusait, ou feignait de s'abuser toujours, jusqu'au moment où un événement inattendu lui découvrit son âme toute entière.

Les bois les plus profonds et les plus so-

litaires étaient ceux qu'il cherchait de préférence ; et là , des larmes dévorantes, des remords, tous les déchiremens d'une âme brisée par une passion sans espoir, usaient et consumaient sa vie. Pourquoi ne quittait-il pas un pays si fatal à son repos? C'est que là finissait son courage ; et quand des jours entiers s'étaient passés dans d'horribles tourmens, il retrouvait encore quelque charme à rentrer sous le toit de Zunilda, de cette Zunilda qu'il avait vue d'abord avec tant d'indifférence, dont il crut la défaite si facile, et qui, par degrés, était devenue l'arbitre de sa vie. Au moins, dans les courts instans qu'il passait avec Elerz, avec Zunilda, s'il était malheureux, sa douleur conservait encore quelque délicatesse. Il ne s'y mêlait pas de ces mouvemens de rage secrète contre celui qu'on lui préférait. Il regardait plus en lui la source du bonheur de Zunilda que la cause de son propre désespoir. En un mot, il ne voyait plus l'ami; mais il ne voyait pas encore entièrement le rival. Son malheur approchait du point où il ne pourrait plus le supporter. Telle est

la nature des malheurs sans remède ; à chaque instant ils s'aggravent au point de nous anéantir.

Florvel sans repos, sans sommeil, était exténué de langueur et d'abattement. Ses amis, désespérés de son état, gémissaient tous deux d'en ignorer la cause. Le malheur de la connaître aurait empoisonné leur félicité.

Florvel eût été moins à plaindre, s'il eût pu répandre des pleurs; mais ses yeux, brûlés par une douleur impuissante, ne trouvaient plus de larmes. Un jour, seul, comme à son ordinaire, dans une forêt voisine, il s'approcha d'un rocher qui dominait les bois et la plaine ; et, dans le délire de son chagrin, il écrivit ces paroles sur un arbre qui lui servait d'appui.

C'est pour mourir que la fleur vient de naître.
Les feux du jour vont perdre leur chaleur.
Autour de moi je vois tout disparaître,
Tout se détruit ; je garde ma douleur.

Le temps qui fuit ajoute à mes alarmes,
Accroît mes maux, loin de les effacer ;
Mes faibles yeux ont tant versé de larmes,
Que je n'ai plus de larmes à verser.

Je souffrais moins quand je pleurais encore ;
Mon triste cœur brûlait de moins de feux.
Cruel Amour, ta victime t'implore :
Rends-moi mes pleurs, seul bien des malheureux.

Après avoir tracé ces vers, il s'assit sur la pointe du rocher. Trop préoccupé de ses maux, il ne voyait pas l'orage affreux qui se préparait. Eh! que lui paraissait le bouleversement des élémens, auprès du tumulte de son cœur et du trouble de ses idées ! Déjà le tonnerre grondait, la pluie tombait à flots pressés, et Florvel n'avait pas quitté la même attitude. Un éclair brillant et rapide vient frapper ses regards. A sa lueur, que découvre-t-il ? Sur le bord d'un torrent voisin, Zunilda tremblante, dans les bras d'Elerz, surprise par l'orage. Son amant l'a placée sous un chêne hospitalier ; elle se presse contre le sein d'Elerz, elle voudrait s'y cacher toute entière. L'amour et la crainte se peignent tour à tour dans ses mouvemens.

O spectacle affreux pour Florvel! il n'avait connu que la douleur ; à peine s'avouait-il sa jalousie. Ce moment la développe, et la tourne en rage. Elerz même lui devient

odieux ; mais cette lumière fugitive a disparu, les ombres la remplacent. Florvel voudrait les percer pour revoir encore ce tableau fatal qui le désespère, et que son ardente imagination rend plus cruel pour lui. Il se précipite vers le torrent qui le sépare des deux amans ; sa raison se perd. Son égarement est tel, que, sans cet obstacle peut-être, il s'élancerait entre eux deux pour essayer de les désunir.

Florvel tombe sur les bords du torrent. L'orage augmente et gronde sur sa tête ; mais il ne sent rien, il n'entend rien : il a perdu l'usage de ses sens. La nuit entière se passe. L'aurore vient de renaître, le calme est rétabli dans la nature, mais non dans l'âme de Florvel. Les rayons du soleil frappent ses yeux, le rappellent à la lumière, c'est-à-dire au désespoir. Son premier regard se porte encore vers l'endroit où il a vu les deux amans ; mais il ne le reconnaît plus. Il se traîne sur la pointe du rocher, et de là, bientôt il retrouve, et l'arbre, et la place où Zunilda s'était réfugiée dans les bras d'Elerz. Toutes les angoisses de la ja-

lousie le dévorent. Pour comble de peine, les sons d'une musique champêtre se font entendre au loin. Le soleil, dans sa hauteur, éclaire toute la plaine. Dans le bourg et l'habitation de Zunilda, les préparatifs d'une fête s'offrent aux yeux de Florvel. O souvenir affreux ! il se rappelle que ce jour est celui qu'on a fixé depuis long-temps pour l'hymen d'Elerz et de sa maîtresse. Ce dernier coup décide le sort de l'infortuné Florvel.

« C'en est fait, s'écrie-t-il avec un ac- » cent douloureux. Elerz, Zunilda, et vous, » lieux sinistres, que je n'ai connus que » dans un jour de malheur, je vous fuis. » Je ne vous reverrai plus ; j'abandonne » pour jamais une contrée fatale où le dé- » sespoir m'attendait ! »

En achevant ces mots, il veut s'éloigner, ses forces s'y refusent; il retombe à la place où sa faiblesse l'arrête malgré lui. Hélas ! c'est à cette même place, qu'un an auparavant, heureux, tranquille, il examinait le spectacle imposant de la fonte des neiges et du retour subit du printemps. Le printemps

va renaître encore, et c'est cette saison qu'Elerz et Zunilda ont choisie pour serrer leurs nœuds.

« Infortuné! s'écrie Florvel; la nature » va s'embellir, et mon âme, se plonger » dans un deuil éternel!... Châtiment horrible de mon immoralité passée! Je l'ai » bien méritée! Je vais fuir; mais j'emporte » avec moi le trait empoisonné qui doit terminer mes jours ». Cette dernière pensée enlève Florvel à toute espérance, et rapproche tout à coup ses idées du ciel, seul asile des malheureux! Involontairement il se prosterne. Tout à l'heure, il murmurait; il prie. Ce n'est jamais en vain que l'on s'adresse à l'être consolateur. Il apaise les souffrances qu'il ne finit pas, ou donne une force secrète pour les supporter.

La prière de Florvel fut d'autant plus fervente, qu'elle lui fut subitement inspirée par le dernier degré de la douleur et du découragement. L'effet en fut prompt. Naguère dévoré de jalousie, agité de mouvement de haine contre Elerz, contre celui qui l'avait comblé de soins et d'amitiés, sentant à la fois

et des remords affreux, et des regrets coupables, de n'avoir pas réussi dans ses criminels desseins : tel était Florvel, vil jouet des passions, et livré sans frein au désordre de sa tête et de son cœur. Maintenant des idées morales et religieuses ont élevé son âme. Il s'apaise; il rougit de lui-même; mais ses remords ont plus de douceur que d'amertume. Il se voit toujours le plus malheureux des hommes; mais il trouve de la force contre sa douleur. Il renaît au courage, à cette dignité d'homme, dont un lâche abattement l'avait dégradé. Son cœur, épuré par cette extase sublime, devient capable de tous les sacrifices.

« Dieu puissant, dit-il, ô toi dont le mal-
» heur me rapproche, ô toi qui m'accables
» pour m'éprouver, je te méconnus toute
» ma vie! Un seul instant me rend à toi, et
» tu me sauves de moi-même! A quels se-
» cours profanes pourrai-je recourir? Que
» sont les chagrins qui me dévorent auprès
» du néant dont tu me préserves? Mon âme
» m'échappait; tu me la rends. Digne à
» présent de me gouverner, je puis suivre

» les mouvemens que tu m'inspires, et dont » je me glorifie. C'est trop peu de me rési» gner à mon sort; *je te demande le bon-» heur d'Elerz et de Zunilda* ».

A l'instant où il prononçait ces derniers mots avec une sorte de solennité, l'harmonie champêtre approchait. Les jeunes époux, suivis des habitans de la vallée, s'avancent vers le lieu où l'on doit les unir; et leurs cantiques montaient au ciel, en se mêlant aux vœux de Florvel, pour le bonheur d'Elerz et de Zunilda.

L'autel était à peu de distance du rocher. Florvel descend dans la vallée, se montre aux époux, qui jettent un cri de joie en le voyant. Inquiets de son absence, ils avaient retardé l'instant de leur hymen, dans le vain espoir de le voir revenir; enfin ils marchaient tristement à l'autel, quand il vint mettre le comble à leurs vœux.

Cependant la cérémonie commence. Dès sons religieux annoncent l'instant *du serment des époux*. Ils le prononcent, et le ministre les unit.

Florvel sent alors que son courage l'aban-

donne; ses genoux fléchissent, ses yeux se couvrent d'un nuage; il fait d'inutiles efforts pour se soutenir, et va tomber aux pieds de l'autel.

L'effroi est général; on s'empresse pour le secourir. Elerz et Zunilda ne s'en rapportent qu'à leur tendre intérêt pour prendre soin de lui. Au bout de quelques heures, il rouvre les yeux, et se trouve chez Zunilda, dans les bras de ses amis. Les expressions de sa reconnaissance prennent un caractère de sévérité qui les rassure. Le voyant mieux et plus calme, cette tranquillité leur rappela leur bonheur. Le soir vint les séparer de leur ami; ils peuvent enfin se livrer, sans trouble, à tout l'excès de leur félicité. Quelle nuit pour Florvel! Mais quelle différence de son état à celui de la veille! il a résolu de saisir ce moment pour quitter des lieux qui lui furent si chers; il emploie les heures qui s'écoulent aux préparatifs nécessaires, et, près de s'arracher de cette tranquille demeure, il adresse cette lettre à Elerz et à Zunilda.

« Adieu, mon ami; adieu, chère et
» adorable

» adorable Zunilda ! le sort ne m'avait
» pas destiné au bonheur de finir mes jours
» près de vous ; je suis né pour les orages
» de la vie ; vous n'en méritez que les
» douceurs. Regrettez-moi quelquefois,
» mais ne me plaignez pas. Parmi les
» chagrins qui me consument, il se mêle
» un bonheur que je vous dois. Vos vertus
» simples, votre innocence naïve ont pénétré
» mon âme. Vous surtout, sensible
» et pure Zunilda, vous m'avez fait abjurer
» de trop funestes erreurs. Par vous, je
» vois enfin qu'il peut exister sur la terre
» *une femme née pour le bonheur d'un*
» *seul et l'admiration de tous.* Je vous
» dois encore plus, mes amis ; vous m'avez
» rapproché d'un être qui me donne la force
» nécessaire pour soutenir une séparation
» éternelle.

» Adieu ! quand vous lirez cette lettre,
» je serai déjà loin d'un lieu chéri qui ne
» sortira jamais de mon souvenir ».

FLORVEL.

Quand Elerz et Zunilda apprirent, par cet écrit, le départ de leur ami, ils sentirent la peine la plus vive ; mais du moins la délicatesse de Florvel leur ayant caché la cause de son chagrin, leur bonheur ne fut troublé que par le regret de son absence.

Quant à lui, revenu en France, il se retira dans une de ses terres, où, livré à une profonde mélancolie, il ne trouvait quelques douceurs qu'en pratiquant les vertus, dont Elerz et Zunilda lui avaient donné l'exemple.

CONCLUSION

DE L'OUVRAGE.

Je crois avoir prouvé par quelques faits, par des rapprochemens assez frappans, que, sous tous les rapports, les femmes ne nous sont pas inférieures. C'est surtout en France que, sans le vice de leur éducation, on aurait vu plusieurs d'elles jouer un rôle brillant. Les frivolités exclusives auxquelles on les vouait, peut-être plus autrefois qu'à présent, devraient nécessairement éteindre une partie de leurs moyens.

C'est une chose très-difficile à décider que le système d'éducation le plus propre à former ces êtres précieux qui, pour notre bonheur, doivent réunir à la fois tous les agrémens et toutes les vertus, toutes les

qualités essentielles dans leurs familles, et tous les moyens de plaire dans les cercles brillans. Cette question n'a peut-être pas été discutée avec assez d'importance. Si l'on réfléchit mûrement, on en trouvera peu de plus intéressantes. Le ciel, en créant une femme, semble dire à l'homme : « Voi-
» là le tourment ou le charme de ton
» présent et de ton avenir; dirige cet être,
» formé par l'heureuse mobilité de ses or-
» ganes pour recevoir toutes les impres-
» sions que tu voudras lui donner; c'est
» un autre toi-même que je t'offre ; pour
» t'en occuper, il ne faut, en quelque sorte,
» que de la personnalité ».

Je sais qu'on doit également éviter de donner trop ou trop peu d'instruction aux femmes; je sais que le penchant habituel qui les porte à dominer doit les exposer à quelques formes de pédanterie, si elles sont savantes ; mais l'ignorance est pour elles le danger le plus véritable.

Former l'esprit et le cœur d'une femme, voilà, je crois, quel doit être le but presque unique de cette éducation. Le cœur

des femmes répond de leur caractère, et leur esprit, de leur conduite.

L'éducation des hommes embrasse bien plus d'objets (1). Mais lorsqu'une femme est douce, sensible, honnête, et que son esprit a reçu le degré d'agrémens nécessaire pour rendre aimable le tête-à-tête avec elle, que peut-on désirer de plus? Autrefois la culture de leur esprit était trop négligée dans les couvens. Le système actuel de quelques pensions *à la mode*, tombe peut-être dans l'excès contraire. On est aussi choqué de voir une jeune personne ignorante, qu'une philosophe raisonnant sur des matières abstraites, qui ne sont point du

---

(1) Quelle délicatesse de goût, quelle justesse de pensées on trouve dans ce morceau! Il est trop vrai que nous négligeons trop l'instruction des femmes, et malgré les saillies d'un auteur immortel, le rang qu'elles occupent dans la société devrait les trouver plus dignes de lui. *Voyez* notre opinion sur l'éducation qui convient aux femmes, dans le dernier chapitre du supplément de cet ouvrage.

(*Note de l'éditeur*).

ressort de son sexe. Comme à présent on y joint même une prétention ambitieuse de perfection en talens de tous genres, qu'on voit même des femmes de la société vouloir rivaliser de légèreté avec une danseuse de l'Opéra ; il en résulte communément un contraste assez original de la gravité que donne à quelques jeunes personnes une science apparente dans des examens publics avec la liberté réelle de leurs manières, plus brillantes que modestes.

Il s'est fait un changement bien fatal dans l'intérieur des familles. Autrefois une jeune personne, soumise aux lois d'un respect profond pour sa mère, pensait long-temps par elle, avant d'oser avoir une opinion. Aujourd'hui, non seulement elle en adopte une avant que d'en avoir le droit, mais elle l'énonce et la discute avec scandale contre ses parens. Cette dangereuse liberté s'étend sur l'action la plus importante de la vie, sur le choix d'un époux. Je suis loin d'approuver la coutume absurde que l'on a trop suivie, de marier une fille en consultant plus l'intérêt des convenances que celui de son

cœur. Mais l'excès contraire n'est-il pas aussi dangereux ? Lorsqu'un consentement mutuel de la fille et de ses parens forme une union aussi sacrée, elle est raisonnable et doit réussir ; mais faut-il que son choix soit fait sans l'approbation de sa famille ? Combien de nœuds dès-lors mal assortis ! Malheureusement le cœur se trompe trop souvent. Que d'exemples on en pourrait donner ! lorsque les femmes livrées au monde et mal avec leurs époux, choisissent une autre chaîne où leur volonté seule les engage, combien de fois ne prouvent-elles pas, par leur malheur, que les sentimens même ont besoin de conseils ! Les lois doivent se mesurer et se graduer en raison du degré de décadence d'une nation. Mais on veut tout mêler, tout confondre ; et l'incohérence de l'ordre social avec le droit naturel a causé bien des maux.

Chez un peuple nouveau, comme en Amérique, où les préjugés sont peu connus, les mœurs à peine altérées, les distractions plus rares, où le système patriarcal règne dans les familles, l'esprit de rai-

son et de sagesse les gouverne tellement, qu'il se communique insensiblement à la jeunesse, sans qu'elle s'en doute. C'est un esprit de corps que l'on est forcé de prendre lorsqu'on fait partie de la famille. En France, au contraire, chacun parle, raisonne et voit à sa manière. Le sexe, l'âge, la raison, la folie, l'ignorance, les lumières, tout s'exprime à la fois. . . . .
. . . . Chez nos bons aïeux, un homme à trente ans était plus soumis au vieux chef de la famille, qu'un enfant de dix-huit ans ne l'est actuellement à son père. Aussi, ces principes sacrés, conservateurs de la morale, sont appelés *préjugés;* les idées religieuses n'ont pu s'altérer sans les dénaturer et leur ôter toute leur force. Dans cette anarchie sociale, une jeune personne a besoin plus que jamais d'avoir sa mère pour guide et pour amie. D'après cette périlleuse *liberté de penser*, trop établie depuis quelque temps pour s'en préserver, une tête vive trouve presque d'avance une excuse pour sa faute, même une espèce de principe nouveau pour l'autoriser à la com-

mettre, et trop de gens pour la défendre. Quand tout est confondu, l'opinion perd son influence. Long-temps elle fut la sauvegarde de la réputation. Avant même que d'être jugée par elle, long-temps le tribunal de famille exerça dans l'intérieur un pouvoir auguste que l'on redoutait. Toutes les familles vivaient réunies, au lieu d'être dispersées, comme elles le sont à présent, par les malheurs, les opinions et les fortunes. On tremblait de rentrer sous le toit paternel, de reparaître devant les siens, quand on avait des torts graves à se reprocher; on devait compte à tous du nom que l'on portait, et que l'on entachait par une bassesse; tous étaient intéressés à vous ramener à des principes d'honneur. Osait-on franchir cette barrière, on retrouvait cette opinion générale qui jugeait en dernier ressort, et vous punissait d'avoir méconnu vos devoirs. Un homme, se cachant dans l'obscurité d'une vie honteuse, pouvait quelquefois échapper à l'opprobre; mais une femme, par les préjugés reçus, par diverses formes auxquelles elle était soumise, ne pouvait éviter sa pu-

nition, elle était perdue. Dans ce siècle, tant de gens ont dit : *Qu'est-ce que cela fait? Tout est à peu près égal. Il faut faire ce qui convient.* Les jugemens justes et sévères sont réduits à un si petit nombre, qu'il importe peu de les braver. Je ne dis pas que les femmes, dans d'autres temps, fussent plus attachées à l'honneur; mais en principes, en actions, il existait des bornes que publiquement on ne franchissait pas, et le scandale est le premier destructeur de la morale.

Il résulte donc de cet état de choses, que la condition des femmes, en ce moment, se réduit à trois points dépendans les uns des autres : beaucoup plus de liberté, moins de considération, moins d'influence.

Comme l'usage est une espèce de mode qui s'établit dans les mœurs avec autant de despotisme que celle des habits et des parures, de long-temps nous ne verrons certains préjugés essentiels, surtout pour les femmes, reprendre leur empire. Il faut donc que l'éducation supplée d'avance, par la force des principes, à la faiblesse des barrières que les passions ont à franchir pour

se satisfaire. Soyons sincères ; il n'y a véritablement plus aucuns freins que ceux qu'on se donne à soi-même.

L'éducation d'une jeune personne pouvait autrefois se borner à des principes qu'elle recevait de ses parens avec une religieuse soumission : à présent, je le répète, elle les discute et ne se laisse pas persuader par l'expérience. L'éducation doit donc changer de nature. Il faut que la mère, plus dévouée que jamais à sa fille, gagne sa confiance, rivalise avec les conseils de ses jeunes compagnes, lutte sans cesse contre les principes à la mode, contre les brillantes illusions de l'esprit, oublie qu'elle devrait commander, et sente qu'elle doit séduire. Il faut que, forcée de mener son élève trop tôt dans le monde, elle tire un avantage de cet inconvénient, joigne l'exemple au précepte, et à l'aide d'une douce patience, d'une suite difficile et rare, démontre ce que jadis elle avait le droit d'ordonner (1).

---

(1) Le plan d'éducation de madame de Genlis me paraît un modèle à suivre dans ce genre; mais

Sans entrer dans de plus longs détails, le peu d'influence des femmes, en ce moment, démontre assez combien les principes de la nouvelle philosophie leur ont été contraires ; et c'est une chose qui n'est pas indifférente pour l'observateur, que ce peu d'existence de ce sexe, suite inattendue des talens et des succès, dont il doit s'enorgueillir.

La pensée ne peut se porter sur aucun art, que cet art ne rappelle quelques femmes qui s'y montrent supérieures. Il serait si doux d'en nommer plusieurs, si la louange des personnes vivantes ne ressemblait plus à la flatterie qu'à la justice !

Parle-t-on de la peinture, sans citer la femme célèbre que ses malheurs ont exilée dans d'autres pays, et que partout sa réputation a précédée? Le salon ne s'ouvre pas que quelque jeune émule de son talent ne

---

j'en appelle a l'auteur lui-même. Depuis que son excellent ouvrage a paru, les choses ont tellement changé, qu'en gardant le fond de son système, il doit être modifié, en raison du peu d'empire de l'expérience et de la raison sur la jeunesse.

vienne charmer nos regards par des ouvrages où brillent l'intérêt et la grâce inséparable de ce sexe.

Parlerons-nous des lettres ? que de noms se présentent en foule !....... Désignerai-je celle qui, par *son premier roman*, s'était déjà établi une réputation durable ? Cette autre qui, dans *trois ouvrages* de ce genre, a marqué sa place parmi nos plus fameux romanciers? Celle qui, fille d'un homme célèbre par sa place et ses écrits, sut ellemême briller dans différens genres, et passant tour à tour de la philosophie aux romans (1), des idées sérieuses aux ouvrages légers, dans le même moment parle politique, dit un bon mot, rend un service, et s'attache autant d'amis par son bon cœur, que d'admirateurs par le piquant de son esprit ?

Ai-je besoin de nommer une des plus célèbres, qui, ayant mis l'éducation en théo-

(1) Je mets dans une classe à part le roman de *Delphine*. La lutte des opinions sur cet ouvrage égale peut-être celle des défauts et des beautés dont il fourmille.

rie et en pratique, doit tenir à jamais, par ses ouvrages, une des places les plus importantes dans une bibliothèque choisie, sous le rapport du style, de l'utilité et de l'agrément ? Ses comédies instruisent la jeunesse, attachent l'âge mûr ; ses romans intéressent, ses livres de morale plaisent à la raison, sans décourager la faiblesse et la frivolité.

Si la modestie de sa tante a privé le public des comédies intéressantes, qui charmèrent sa société et ses loisirs, devons-nous imiter son silence ?

Les théâtres ne furent jamais plus riches en femmes brillantes par leurs talens. Après *les quatre principales*, que tout Paris applaudit dans différens genres, combien d'autres ont droit à notre admiration ! Enfin les lycées, les journaux, les recueils de poésies fugitives attestent le droit que plusieurs auraient à être citées. Le public connaît leurs noms ; que toutes ensemble reçoivent ici mon hommage.

Avant de terminer cet essai, récapitulons les variations de la condition des femmes

dans l'ordre social, depuis les patriarches jusqu'à nos jours. Les ouvrages des différens écrivains sur ce point sont une boussole à consulter.

Salomon fut, dans ses écrits, un des premiers et des plus grands détracteurs d'un sexe qu'il adorait, et qu'il se plut à corrompre. Dans un temps antérieur à celui d'Israël, on trouve, dans les livres sacrés des Indiens, une foule de satires grossières contre les femmes.

En un mot, pendant près de trois mille ans, les femmes, dont la faiblesse devait appeler l'indulgence, furent en butte aux satires et au mépris des hommes qui ne sortaient de leurs bras que pour les calomnier; enfin la chevalerie arriva, et les fit jouir d'un sort plus doux. Malheureusement l'ignorance se joignant à *la galanterie*, on vit éclore peu de productions littéraires; mais les premières lueurs de l'instruction éclairèrent les hommes sur leurs injustices envers les femmes. Les Bardes (1)

(1) Poètes ambulans du temps des Gaulois.

joignirent leurs éloges à ceux des héros et des dieux ; ils chantèrent les extases de l'amour ; ils portèrent même ses louanges jusqu'à l'exagération. Boccace, Pétrarque et d'autres s'exercèrent dans ce genre.

Les troubadours se répandirent partout pour chanter la beauté ; les poètes, les écrivains de tous genres les imitèrent. Cette manie fut générale.

Tout ce qui tourne en abus ne dure guère ; et l'exagération en tout ramène au point d'où l'on est parti.

Rien ne prouve plus l'infériorité de l'homme que ce cercle continuel dont ses pensées ne sortent point.

Après avoir poussé l'admiration pour les femmes au point d'en faire des êtres célestes, tout à coup les idées changèrent. L'époque du règne de Charles II, en Angleterre, est remarquable à ce sujet. La corruption de la cour fut poussée à tel point, que les hommes ne tardèrent pas à déprécier un sexe qu'ils s'étaient plu à démoraliser. La mode de célébrer les femmes fit place à celle de les accabler d'épigrammes dans des

des écrits pleins de fiel. Le comte de Rochester en donna l'exemple ; il fut bientôt suivi par Pope, Swifs, Young, et mille autres écrivains trop obscurs pour être cités. Ils voulaient, disent-ils, corriger les femmes; mais on ne les corrige point, en blessant leur amour-propre. On le dirige vers le bien par une louange adroite, plutôt qu'on ne l'éloigne du mal par des invectives.

Cette ridicule incertitude de l'opinion des hommes sur le compte des femmes doit consoler ce sexe de leur injustice également prouvée par leurs louanges et leurs satires.

Depuis l'époque que je citais tout à l'heure, jusqu'à nos jours, les femmes ont encore éprouvé beaucoup de changemens, et dans leur sort, et dans les nuances des hommages qu'elles ont droit d'attendre de nous. En ce moment, on pourrait dire qu'elles seraient presqu'oubliées, si elles ne forçaient pas notre admiration par leur mérite personnel et les talens qui les distinguent. Après être tombés dans deux différens genres d'exagération, revenus au vrai, peut-être arriverons-nous à l'époque où *l'égalité*

des deux sexes sera rétablie, où l'on cessera de juger les femmes ensemble, mais individuellement. Est-il bien prouvé que, si les deux sexes étaient soumis à cet égal examen, nous aurions un grand avantage sur les femmes ? Il serait au moins hasardeux de le décider. Peut-être est-il temps que la force ait moins de poids dans la balance. Pourquoi a-t-on parlé, sans cesse, *de l'opinion des hommes sur les femmes,* et ne parlerait-on pas enfin *de l'opinion des femmes sur nous?* Où sont nos droits pour les juger, et ne pas l'être ? Pourquoi, par leur état civil, sont-elles non seulement dépendantes, mais en quelque sorte esclaves ? Elles sont les plus faibles ; les lois devaient donc encore plus les protéger, au lieu de peser sur elles d'une manière qui révolte et la justice et la raison (1).

(1) Espérons que, dans le nouveau code civil qu'on prépare, au moins leurs biens dépendront d'elles comme en Allemagne, et qu'elles ne continueront pas à être sur ce point dans une tutelle injuste et choquante.

Quant à moi, sans me permettre de décider la question, je pense qu'on doit leur reconnaître les mêmes droits. Honneur, raison, esprit, courage, dévouement, patience infatigable, tout est en elles comme en nous. Leur degré d'importance est égal au nôtre dans le contrat qui nous unit.

Revenons donc enfin de nos erreurs envers elles. Qui sont ces êtres que nous opprimons ? Leur sein nous porte et nous nourrit; leurs mains dirigent nos premiers pas, leur voix tendre nous apprend à bégayer nos premiers mots; elles essuient nos premières larmes, nous leur devons nos premiers plaisirs. L'homme semble confié par la nature à leurs soins éternels; le berceau de son enfance n'est protégé que par elles, et souvent leur pitié bienfaisante enferme encore ses restes dans le tombeau.

LES FEMMES

SOUS L'EMPIRE (1),

Pour faire suite à l'ouvrage de M. le Vicomte DE SÉGUR.

Caractère de Napoléon.—Peu d'influence des Femmes sous son gouvernement. —Anecdote.—Réflexions.

L'HOMME célèbre dont nous allons essayer le portrait était né pour donner à son siècle les fers de sa gloire et ceux de son génie. Il apparut sur l'horizon politique au moment où de grands succès et de grands revers devaient imposer à la France de nouvelles mœurs, un nouveau gouvernement, un nouvel avenir. La patrie, lasse de crimes

(1) Par M. Ch. N****

et d'horreurs, se laissa facilement séduire par les vains prestiges de sa puissance. Dès ce moment, Napoléon fut le maître de l'Europe. Ses profondes connaissances, son génie, la grandeur de ses pensées, la majesté de ses triomphes enchaînèrent les Français à son char de victoire.

Napoléon avait l'âme noble et élevée: il était généreux par ostentation, économe par caprice ou par goût, orgueilleux, avide de louange; il ne s'imaginait pas qu'un seul homme pût résister à ses ordres. Quelques-unes de ces qualités sont nécessaires à un souverain dont les vastes desseins doivent ébranler le monde; mais elles voilaient dans Napoléon des vices et des défauts d'autant plus funestes, qu'il s'étudiait à en détruire jusqu'à l'apparence, sans avoir le courage de les surmonter. De là naquit en lui cette profonde dissimulation qui en fit un ami et un ennemi égalcment dangereux, et qui, par la suite, aliéna à son trône la confiance d'une nation enthousiaste des grands hommes.

Tel parut parmi nous le souverain dont

nons allons décrire le règne, pour la part seulement qu'y prirent les femmes.

Un siècle venait de finir; il avait vu les Français, sortant des troubles de la ligue et de la fronde, prendre, sous un roi majestueux et ami du faste, le caractère des jours de la chevalerie. Ce sentiment délicat, mais superficiel, cette courtoisie aimable, mais un peu servile, disparurent peut-être pour jamais dès la révolution. Les Français ont cependant conservé pour les femmes une politesse et un certain respect qui naissent de leur douceur naturelle. L'empire d'un sexe adoré fut momentanément affaibli : il cessa de faire les mœurs, et les mœurs le conservèrent en partie. On n'entreprit plus rien par l'influence des femmes; mais rien, dans les grandes catastrophes politiques, n'altèra leur ancien pouvoir.

La cour du conquérant n'offrait plus aux femmes l'attrait irrésistible du commandement. Cette passion, innée dans leur âme, était étouffée sous un homme qui aimait la volupté, et méprisait les êtres qui l'inspirent. Sa volonté d'airain était

une barrière insurmontable à l'ambition des femmes. Il n'étalait auprès d'elles ni les grâces du langage, ni les formes polies de l'ancienne cour; cependant le sexe conserva dans les salons le droit de tout dire. Un jour Napoléon s'approcha d'une dame d'honneur de l'impératrice. « Eh bien ! » madame De....., lui dit-il, aimez-vous » toujours les hommes ? — Oui, Sire, » répondit la dame avec vivacité, quand » ils sont polis..... »

Comment les femmes auraient-elles pu avoir de l'influence sous le gouvernement d'un prince où les corps suprêmes de l'état étaient réduits au silence ? La politique du maître était la politique des esclaves. On ne raisonnait pas, on obéissait, on ne supposait pas même alors qu'il en pût être autrement; cet homme étonnant avait donné aux idées un cours qu'il dirigeait.

Ce n'est pas seulement dans les rangs élevés que la nullité des femmes exista. Les mœurs, corrompues ou régénérées par la révolution, ne pouvaient s'adoucir au

milieu du délire de la victoire. L'habitude de la guerre donnait aux hommes une espèce d'orgueil et d'aigreur qui leur faisait souvent oublier même les égards qu'on doit à la faiblesse.

Ah ! dans le cours de ce règne de gloire et de douleur, combien avons-nous eu d'exemples déchirans de cette inhumanité révoltante?... Les femmes avilies conservaient dans les fers leur douce sensibilité. Souvent leur faible voix s'élevait contre l'oppression : elles versaient des larmes de sang; mais leurs époux obéissaient. Combien de fois, hélas ! fut étouffé le cri de la nature! J'ai vu les mères éplorées suivre leurs fils qu'on traînait aux combats, à l'âge où l'on a besoin de reposer encore sur le sein qui nous a formés. De stupides proconsuls ordonnaient froidement qu'on les écartât, et j'ai vu de jeunes soldats tourner contre elles leurs armes parricides. Les cruels !..... ils venaient de quitter leurs mères; mais à peine avaient-ils endossé les livrées du despote, qu'ils prenaient sa férocité.

Femmes.... j'ai besoin de m'attendrir avec vous sur ces tristes souvenirs. O funeste gloire! que tu coûtes à l'humanité!

« Le fatal tambour appelait sous les drapeaux les jeunes Français du village de...... Les imprudens poussaient des cris de joie! Ils s'arrachaient gaîment des bras de leurs parens; les mères et les sœurs éplorées préparaient lentement leur trousseau. La France offrait alors l'aspect du tableau d'un grand maître, dont les riches couleurs contrastent avec un sujet odieux.

» La vieille Laurence avait entendu le cruel signal! Son fils Henri était près d'elle; il regardait froidement le billet sur lequel on déshonorait les lois en les citant, pour l'enlever à l'amour de sa mère.

» Le jeune homme se lève, il se promène à grands pas, il entend les chants de ses compagnons et les gémissemens de sa mère, qui, veuve depuis dix ans, allait perdre en lui son unique soutien. Son cœur battait avec force.... Enfin, il faut partir. Hélas! il n'a pas même une lueur d'espérance. On sait bien que depuis long-temps on ne consulte

le sort que par formalité. C'est le dernier excès des tyrans, que de cacher l'infamie et l'audace sous le manteau de la justice!

» Adieu... ma mère... dit le jeune homme; et Laurence, comme effrayée par le bruit du tonnerre, s'élance et retient son fils dans ses bras affaiblis par l'âge... Non, non, s'écrie-t-elle, non, cher Henri, tu ne peux m'être ravi. Mon âge, mon état sont protégés par les lois, je les invoquerai avec l'énergie du désespoir, et si toute idée de justice est bannie parmi ces hommes impitoyables, je leur dirai la vérité.... Ils trembleront peut-être!.. Henri, tu ne partiras pas, ou je mourrai.

» L'infortuné frémissait; chaque parole de sa mère déchirait son cœur. Il connaissait trop bien ses juges, pour se fier à la justice de sa cause. Mais quelle force est étrangère à l'amour filial! Eh bien! ma mère, continue-t-il, je vais tout tenter pour rester près de vous.... Ah! n'ont-ils donc pas de mère, ces hommes dont nous ne semblons être que les vils esclaves? Venez, venez sur mon cœur, je veux paraître devant eux, inondé de vos larmes. A ces mots, il se jette

dans les bras de sa mère... Mais l'heure s'avance, il se souvient que les suppôts du tyran lui feraient un crime de sa lenteur, il quitte l'auteur de ses jours et fuit sans regarder derrière lui.

» Laurence se jette à genoux, elle prie en pleurant... Chaque minute lui semble une année. Le temps n'a point d'ailes pour les malheureux...

» Henri était arrivé dans l'endroit où l'on comptait les nouvelles victimes que la flatterie vendait à l'ambition : déjà son nom était sorti de l'urne fatale; il s'approche avec fermeté, il représente au conseil de quelle utilité il est à sa mère. L'insensé! il parle de sa tendresse pour elle! L'on se doit à sa patrie, dit-il avec courage; mais la patrie ne doit-elle rien à la vertu? Ma mère, veuve et infirme, ne peut se passer de moi. Oh! ce n'est pas la crainte qui me fait implorer votre clémence! oui, moi aussi j'aime la gloire! moi aussi je brûle de suivre aux combats les compagnons de mon jeune âge! mais faut-il que j'emporte dans les terres étrangères, la cruelle pensée que je ne laisse à ma mère que

le désespoir et la faim !....... Un sourire sardonique et féroce paraît, à ces mots, sur les lèvres de ces magistrats sans pitié!...... *Va*, dit l'un deux, *ta mère sera à l'hôpital !* (1)

» A ces mots affreux, un cri de douleur retentit à l'autre extrémité de l'enceinte. C'était l'infortunée Laurence, qui n'avait pu supporter plus long-temps les cruelles angoisses de l'attente. Elle veut s'élancer près de son fils qu'on pousse brutalement dans les rangs... Deux de ces hommes qu'on appelle gendarmes croisaient le fer sur son sein ! O liberté! que faisais-tu donc alors ? le peuple regardait avec stupidité cette scène de désolation, le peuple se pressait en foule et n'osait défendre une mère ! Il fallait que le despote fût bien fort, ou que l'habitude de l'esclavage eût bien changé les mœurs !

(1) Cette réponse est historique, je l'ai entendu prononcer ; j'en ai frémi...... Je ne nommerai point le monstre qui l'a faite, je n'écris pas les annales du crime !

» Le jeune homme désespéré quitte son rang, il se précipite sur celui qui souillait en l'approchant le sein de sa mère... mais on le saisit et on le couvre de chaînes...

» Le lendemain de cet horrible attentat, le détachement quitta le village; malgré son âge, Laurence suivit partout le plus chéri des fils. Leurs ossemens sont ensevelis dans les déserts de la Russie!.. »

Partout, à cette horrible époque, les femmes déployèrent cette énergie touchante. Le courage de leur âme ne fut point ébranlé : sous une longue captivité, elles donnèrent tous les exemples d'une héroïque vertu. On les a vues dans les lieux dépeuplés par une loi impie, remplacer à la charrue les hommes..., et les animaux; on les a vues se consoler mutuellement de leurs infortunes; on les a vues déplorer les maux de leur patrie; mais le temps avait changé les habitudes des Français. L'immoralité était encouragée par des lois barbares, la religion n'était plus qu'un fantôme des temps anciens.

Napoléon fit tout pour humilier les femmes : il avait besoin de commander, et il

connaissait trop bien son peuple pour ne pas redouter l'influence morale d'un sexe séducteur. Il donnait à ses courtisans ce dangereux exemple; il défendait aux officiers de son armée d'avoir des épouses. Il affecta en public le dédain le plus froid pour les dames; il s'entourait de guerriers, sa cour était un camp brillant d'où la galanterie était bannie.

Les femmes n'étaient plus le principal ornement des fêtes publiques, les soldats étaient partout les premiers. Une femme seule eut de l'empire sur le chef de l'état; cette femme tempéra souvent par son heureux caractère les passions effrénées de son époux : il est temps de la faire connaître.

De l'Impératrice Joséphine.

On s'imagine facilement, d'après ce que nous venons de dire, qu'il régnait à la cour un ton sévère, contre lequel les grâces et l'esprit de l'impératrice luttaient en vain.

Joséphine était née d'une famille noble, mais peu illustre; elle fut douée de mille

qualités brillantes ; femme du monde ou souveraine, elle eût également fixé tous les yeux, entraîné tous les cœurs.

Elle conserva dans le haut rang, où l'appella le sort de son second époux, la simplicité de mœurs dans lesquelles elle avait été élevée. Seulement elle donna un cours plus libre à son imagination naturellement vive et enjouée; elle s'adonna entièrement à son goût pour la dissipation et la prodigalité. Joséphine aimait les plaisirs, son cœur était de feu; mais, au sein des voluptés, elle répandait à pleines mains les bienfaits sur des malheureux.

On sait que des raisons politiques qui servaient les vues ambitieuses de Napoléon, l'avaient fait contracter son hymen avec la veuve de Beauharnais. Il n'eut d'abord pour elle qu'un profond mépris, qu'il déguisait sous le masque d'une froide politesse; il négligeait sa société sous le prétexte des travaux auxquels il se livrait. Mais bientôt Joséphine charma son sévère époux; elle déploya à ses yeux les grâces de la beauté, fit

valoir un esprit profond et cultivé, et parvint à se rendre entièrement maîtresse des mouvemens d'une âme que l'ambition agitait.

Depuis ce temps, l'empereur conserva pour cette épouse, un respect et une amitié qu'aucune sensation nouvelle ne put altérer. Il fut amoureux d'une autre femme, et la première fut toujours présente à son cœur. Joséphine, avec beaucoup d'esprit et de savoir, manquait entièrement de caractère et d'ambition; c'est sans doute ce qui l'empêcha d'avoir une grande influence. L'impératrice ne se mêlait des affaires de l'état que lorsque son époux daignait prendre ses avis, qu'il trouva quelquefois justes et raisonnables. Le peuple le savait, et jamais il ne fit partager à son aimable souveraine les imprécations dont il accabla souvent le despote.

Si les femmes n'ont pas, sous tous les règnes, une influence marquée sur les mœurs et les choses de l'état, elles ont toujours partiellement un empire qui console quelquefois l'humanité des fureurs de ses maîtres.

Telle

Telle fut la généreuse princesse que la France vit assise quelque temps sur le plus brillant des trônes.

Avant son hymen avec Napoléon, Joséphine eut des relations avec Hoche et le directeur Barras; et, si l'histoire a conservé le souvenir de ses dissipations, c'est que la bienfaisance et la vertu la plus pure en ont encore rempli tous les instans. Les prisons s'ouvrirent à sa voix protectrice : elle arracha des mains d'un décemvirat soupçonneux les malheureux qu'égaraient de funestes opinions politiques. Elle cherchait l'indigence, et la soulageait avec cette douceur et cette noble simplicité qui ajoutent encore au bienfait.

Le premier consul était à Saint-Cloud; il méditait le crime politique qui ensanglanta l'aurore de son règne. Un Bourbon venait d'être arrêté et plongé dans les cachots de Vincennes; de nombreux courriers apportaient d'instans en instans les irrésolutions du conseil chargé de le trouver coupable. Trois fois Joséphine se jeta aux pieds de son époux; trois fois le pre-

mier consul la repoussa. Ses larmes, ses supplications ne purent toucher son cœur.

Napoléon, qui s'était montré inexorable dans cette circonstance fatale, laissa à d'autres époques fléchir sa sévérité. Joséphine sauva du trépas des prétendus conspirateurs, et, après leur élargissement, pourvut encore à leur existence. L'empereur connaissait trop bien le cœur humain pour ne pas redouter l'influence des vertus de son épouse; aussi l'éloigna-t-il constamment des affaires. Il voulait se faire admirer et craindre, et non se faire aimer.

Le temps était arrivé où la fortune ouvrait au chef des Français la porte des triomphes. Les souverains les plus superbes s'étaient abaissés devant ses aigles. Ses soldats, accoutumés à vaincre avec lui, répondaient des succès, en le voyant à leur tête. Tant de gloire, tant de bonheur, les flatteries de quelques hommes serviles, le silence d'un peuple étonné qui ressemblait à l'amour, tout enivra d'orgueil l'âme naturellement fière de Napoléon. Bientôt les leçons que sa tendre épouse lui donnait quelquefois

lui déplurent. Joséphine portait aux pieds de son trône les vœux que le peuple formait pour la paix...... Elle parlait à son époux de prudence et de félicité ; elle cherchait à faire passer dans son cœur les douces sensations qu'elle éprouvait. Ce furent autant de fautes qui lui ravirent son ancienne influence.

On voit que le caractère de l'impératrice ne pouvait imposer au siècle aucune variation. Le sort des femmes ne changea pas ; il était impossible qu'il changeât.

Le nom de Joséphine, adoré à la cour, était béni dans toute la France. Les Français, qui s'abandonnent facilement à une confiance aveugle, excusaient les erreurs d'un trône que partageait cette femme chérie. Les impôts se payaient sans murmure, les armées s'augmentaient tous les ans de la fleur de la population ; et le règne de l'impératrice suspendit le courroux national que Napoléon vit bientôt éclater, quand, séparé de son épouse, il fut abandonné par la prospérité.

LE DIVORCE (1).

De nouvelles victoires venaient d'illustrer les armées françaises ; le géant des combats était salué à son retour par de vives acclamations. Tout respirait sur son passage l'allégresse et l'amour ; mais la gloire ne suffisait pas seule au cœur du héros, l'habitude d'entendre et de voir une épouse adorée s'y faisait vivement sentir. Avant de rentrer dans les murs de Paris, il voulait se dérober quelques jours encore aux pompes triomphales qu'on lui préparait, et il ordonna à sa suite de se diriger sur Fontainebleau.

C'est là que Joséphine se retirait ordinairement pendant les absences de son époux ; c'est là qu'elle attendait son retour, et qu'elle déployait, au milieu d'une cour peu nombreuse, toute la douceur de son heureux caractère. Par une fatalité singulière, l'impératrice n'était point au château,

(1) Il est inutile de prévenir le lecteur que tous les détails de cette anecdote ne sont pas historiques.

quand Napoléon y entra lui-même. Jaloux de causer une tendre surprise à son épouse, il avait pressé son retour. Il arrivait sans être attendu, sans qu'aucun bruit ne l'eût précédé.

« L'impératrice n'est pas ici! » Telles furent les seules paroles du vainqueur de Vienne. Ces redoutables mots contenaient cependant un arrêt qui ne tarda pas d'être exécuté. On chercherait vainement comment les petitesses peuvent souiller une âme magnanime et généreuse. L'homme, accoutumé à réussir dans tout, l'homme dans l'éclat de la gloire, sent son cœur se briser devant la plus légère opposition à ses désirs; ce qui n'est que l'effet du hasard ou d'un innocent oubli prend à ses yeux le caractère grave d'une offense que son orgueil humilié punit toujours d'une manière trop cruelle.

Napoléon, irrité, sait dérober aux yeux de ses courtisans le trouble qui l'agite: il ordonne froidement qu'on prépare son appartement. Il travaille quelques heures; mais, dévoré par une secrète inquiétude, il aban-

donne son ouvrage, se promène à grands pas.... il croit entendre le bruit d'une voiture.... il s'arrête.... il s'est trompé. L'empereur passe ainsi plusieurs heures dans une agitation douloureuse.... Pendant ce temps, il a déjà pris plusieurs résolutions funestes à son épouse. Dans ce déplorable état, où l'honneur combat contre son cœur, où il ne trouve que trop le moyen d'étouffer en lui ses plus chères affections, Napoléon lève par hasard les yeux... ils se remplissent de larmes à la vue d'un portrait de Joséphine.... Il pleure celui de qui le nom terrible enchaîne trente peuples; il pleure celui que cent batailles n'ont pas même fait tressaillir, il pleure devant l'image d'une femme qu'il abreuva jadis de froideurs et d'injures! Son âme ne peut rester insensible... il aime; mais il se croit outragé, et déjà sa vengeance est arrêtée.

La tendre Joséphine accourait avec quelques femmes aimables, pour oublier à Fontainebleau les ennuis du grand monde, et se montrer toujours bonne, compatissante, aimable, telle enfin qu'elle sortit des mains

de la nature. Des gardes placés à l'entrée du palais, de jeunes aides-de-camp essuyant en riant la poussière de leur chaussure, des courriers arrivant ou partant, enfin tout l'attirail du voyage d'un souverain s'offrit à ses yeux. Elle s'élance de sa voiture et vole vers l'appartement de son époux. L'empereur la reçut avec un front sévère; une ancienne habitude lui fit seule ouvrir ses bras à Joséphine. « Ah! sire, lui dit-elle rayonnante » de joie, vous avez plutôt gagné une bataille, qu'on ne trouve l'expression pour » vous en féliciter.... — Je vous rends grâ» ces de votre empressement, madame, » répondit l'empereur ». A ces mots, Joséphine pâlit; son imagination, frappée de terreur, sembla déjà voir se réaliser l'avenir.

Napoléon donna, un instant après, l'ordre de retourner à Paris. Trop aimante pour ne pas s'apercevoir du courroux de son époux, mais trop fière pour lui en demander la cause, Joséphine le suivait en tremblant.

Depuis ce jour funeste, la cour des Tuile-

ries porta l'empreinte de la tristesse des augustes époux. Les courtisans incertains calculaient leurs démarches et leurs regards sur ceux de l'empereur; les femmes plaignaient l'impératrice.

Rarement Napoléon recherchait la société de la bien-aimée des Français. Il était devenu sombre et rêveur; peut-être déjà il méditait les vastes projets qui firent écrouler son trône. Les passions de l'âme influent trop sur l'existence, pour ne pas croire que l'empereur, tourmenté par elles, ne se soit laissé entraîner par le délire d'une imagination fatiguée.

Entourée de quelques fidèles amies, Joséphine passait les jours dans la douleur, et la nuit elle versait des pleurs sur sa couche solitaire. Fière d'être la compagne d'un grand homme, son indifférence l'accablait. Vainement elle espéra quelquefois retrouver, dans les yeux de son époux, ce tendre intérêt et cette confiance qui faisaient le charme de leur hymen.... Vainement elle cherchait à le rappeler par ces mots, ces agace-

ries dont les femmes connaissent bien tout l'empire, le triste Napoléon ne faisait que reculer sa vengeance.

Un jour que fatigué de discussions diplomatiques avec un ambassadeur étranger, Napoléon se dirigeait machinalement vers l'appartement de son épouse, il entendit les accords d'un piano. La voix de l'impératrice frappe bientôt son oreille, et il entendit chanter la romance suivante :

« L'airain, dans les champs de carnage,
» Depuis long-temps a cessé de gémir ;
» Je ne vois pas celui dont je partage,
» Et la couronne et l'illustre avenir.
» Ah ! dans son cœur, dans sa mémoire,
» Qui donc a pu me remplacer un jour ?....
» Il ne vient plus le fils de la Victoire,
» Se délasser dans les bras de l'Amour.

» Quand de ces palmes triomphales,
» Mes mains devaient parer son front vainqueur,
» Je dédaignais de superbes rivales ;
» Ce jour cruel dévoile mon erreur !
» Hélas ! ébloui de sa gloire,
» De rois vaincus il veut former sa cour.....
» Ah ! réponds-moi, viens, fils de la Victoire,
» Viens, dans tes fers tu mets aussi l'Amour.

» En vain, de ma lyre tremblante,
» Les tristes sons découlent affaiblis;
» Dans ce palais, épouse, reine, amante,
» Il faut mourir..... sans honneurs, sans amis....
» Mais j'entends la sévère histoire,
» Et je frémis en quittant ce séjour.....
» Que des Français, le fils de la Victoire,
» En me perdant, ne perde pas l'amour!

A ces mots, Napoléon ému entre précipitamment, et l'impératrice tombe évanouie dans les bras de ses femmes.

Joséphine revient à elle: son époux pressait ses mains dans les siennes; il la regardait avec intérêt... Douce émotion, prélude d'un heureux triomphe!... L'empereur traite Joséphine avec la tendre familiarité des beaux jours de l'hymen... « Qui, lui dit-il, qui donc a pu te dicter des chants aussi douloureux ? — C'est toi, c'est ton indifférence que je ne puis plus supporter. Que t'ai-je fait, mon ami? — Ah!... combien les temps sont changés!... que de pleurs je prévois en arrêtant les tiennes!...— Grand Dieu! que signifie ce langage?... — C'en est fait Joséphine, il faut parler...» L'impératrice pâlit, une sueur froide coule de son front; elle attend en frémis-

sant... Napoléon fait un signe, et les illustres époux restent seuls.

L'empereur donne les marques de la plus violente émotion. Il se promène à grands pas, il soupire quelquefois en regardant Joséphine qui fixe sur la terre ses yeux humides. Enfin, Napoléon rompt le premier ce douloureux silence. « Madame, dit-il, en » saisissant la main de son épouse, quand le » destin et les vœux des Français m'appelè- » rent au trône, je contractai avec ce peu- » ple des engagemens solennels. L'heure de » les accomplir est arrivée... Quelque juge- » ment qu'on porte sur moi dans la suite, la » sincérité de mon âme suffit à ma consola- » tion. J'aime les Français, je chéris cette na- » tion de héros à qui je dois tant de trophées! » Ah! madame... ma Joséphine !...»

Le grand homme s'arrête à ces mots: une crainte involontaire semble glacer ses paroles sur ses lèvres. Une larme roule dans ses yeux.... puis il continue d'une voix altérée: « Il faut nous séparer... Tu frémis, ô ma » chère compagne! Regarde ton époux, et » vois combien ces mots terribles m'ont

» coûté... Oui... l'empire demande à mon
» sang un héritier, qui fixe dans ma famille
» des droits que me donna le peuple... O Jo-
» séphine!... et toi aussi je t'aime... »

L'impératrice gardait un morne silence: une grande pensée l'agitait; le souhait inattendu de son époux avait suspendu tous ses organes; mais bientôt elle se ranime, elle regarde Napoléon, et dit avec fermeté:
« Sire, ce n'est point les honneurs du trône
» que je chérissais en vous.... J'ai admiré vo-
» tre gloire, j'ai joui des louanges méritées
» qu'elle vous attira. Quand je fus unie au
» plus grand des hommes, il était cependant
» loin de prévoir encore ses hautes desti-
» nées... je les ai long-temps partagées.......
» Sire, vous daignâtes souvent sourire à
» votre épouse, et vous voulez l'abandon-
» ner!... Si le sort de la patrie dépend de
» mon malheur, de ma vie même, je n'hé-
» siterai pas à me sacrifier: ordonnez, sire, et
» Joséphine sera fière d'être utile à la Fran-
» ce ». — « Je comptais sur de tels senti-
» mens... Mon amie... mon épouse... — Ah!
» je veux l'être toujours... Les hommes ne

» peuvent détruire ce que le ciel a pris soin » de former; l'huile sainte a coulé sur ma » tête!...» L'empereur regarde son épouse avec cet œil de feu, noble marque d'un génie supérieur. On a beau s'attendre à l'héroïsme, une grande âme lui paye toujours son tribut.

Le lendemain, un ordre de l'empereur rassemble le sénat, les députés du peuple et les grands de l'empire. Il monte sur son trône; Joséphine, calme et résignée s'assied auprès de lui. « Français! dit-elle... » A ce mot, une vive rougeur colore ses joues, le plus grand silence règne dans l'assemblée.... Elle s'arrête un instant, elle semble consulter son cœur pour y puiser de nouvelles forces, et continue ainsi : « Le » ciel m'est témoin que le bonheur de notre » patrie est mon vœu le plus cher, ce vœu » sacré doit étouffer en moi les plus tendres » affections.... L'épouse de l'empereur doit » lui donner des fils, et la nature me ravit » cet espoir enchanteur : je dépose entre » vos mains le titre glorieux d'impératrice » et de compagne de Napoléon... Français,

» appréciez mes sentimens, et je mourrai
» sans douleur... » Elle dit... sa voix expire sur sa bouche; un murmure d'enthousiasme et de regrets accompagne son discours...... « Non, madame, s'écrie l'empereur; non, vous
» êtes trop chère à mon peuple pour n'être
» plus sa souveraine; en cessant de m'appar-
» tenir par les liens à qui je dus long-temps
» la félicité, vous ne cesserez pas d'être mon
» amie, vous ne cesserez pas d'appartenir à
» l'état; vous serez toujours la mère de cette
» grande famille que je porte dans mon
» cœur..... » Ainsi parle Napoléon ; et son épouse émue signe en tremblant l'acte qui la sépare à jamais du plus grand des mortels!...

. . . .

Il fallut à Joséphine un certain courage, une certaine élévation d'âme, pour abandonner ainsi le titre qui flattait le plus son orgueil et son amour. Elle vécut depuis dans la retraite, où la suivirent la reconnaissance des malheureux qu'elle avait soulagés et l'estime des Français qui attachèrent de grands désastres à cette triste séparation. O voix du peuple! ! !...

Tu reposes maintenant dans la tombe, illustre souveraine; l'infortuné vient quelquefois verser sur ta cendre les larmes du regret. Ton souvenir ne mourra pas dans l'âme des Français; et toutes les fois qu'un heureux destin fixera la vertu sur le trône, ton nom sera prononcé. Ton nom brille sur nos grands monumens, ton nom est écrit dans nos cœurs. Tu ne dois pas ces faibles éloges à la voix intéressée des partis; elle part d'une plume encore libre, qui ne flatta jamais les vices des grands et qui se consacre à la vérité. Au retour d'un long exil, le meilleur des rois honora ta mémoire; et moi, malgré de vils calomniateurs, je baiserai la pierre qui couvre ta dépouille mortelle.

Madame de Staël.

Plusieurs femmes se sont illustrées dans les lettres sous le règne que nous décrivons. La fille de Necker tient parmi elles un rang distingué.

Elle reçut de la nature, avec une âme forte, un grand caractère, une imagina-

tion brillante ; ses écrits sont pleins d'images et de mouvemens sublimes. Son style n'est cependant pas toujours pur, et elle n'a pu se garder de l'apparence du pédantisme vers lequel penchent toutes les femmes qui ont de l'érudition.

Madame de Staël a peu fait pour les mœurs; et sous ce dernier rapport, une femme qu'on met en parallèle avec elle, et dont je ne parlerai qu'avec discrétion, parce qu'elle vit encor, lui est infiniment supérieure. Elle visa trop à prouver ses profondes connaissances, et perdit ainsi en raisonnemens et en science, les grâces de son esprit et les charmes de son imagination.

Cependant les premiers essais de madame de Staël furent reçus du public avec enthousiasme : bientôt elle fut entourée d'une brillante réputation. Elle se forma une cour, où l'on jugeait en dernier ressort toutes les matières de goût. Ses manières agréables, sa politesse et sa bonté naturelle lui méritaient une estime générale.

L'envie qui s'attache toujours au génie, qui

qui cherche à lui créer des torts, répandit souvent sur la vie de cette femme célèbre tout le venin de ses poisons. La véritable gloire dissipa cette fumée de la calomnie, et madame de Staël doit briller à jamais de son éclat le plus pur.

Cet écrivain connaissait trop son siècle pour travailler à sa réforme : madame de Staël vit bien que ce torrent ne pourra s'arrêter que lorsque les sources qui l'alimentent seront desséchées. Elle n'aimait pas les mœurs nouvelles; mais elle jugea sans doute que le temps seul pouvait les corriger. Nous ne parlerons pas de sa conduite privée : malheureux celui qui, dévoilant le secret de familles, s'expose à calomnier, en présentant souvent sous un faux jour les choses les plus innocentes.

Madame de Staël, qui a fait des mémoires politiques, n'était pas étrangère à l'esprit de ces grandes discussions. Elle voulait la liberté du peuple : elle parla souvent de ce droit imprescriptible et sacré avec l'enthousiasme poétique, et la force de la raison. Cependant elle penchait pour l'aristo-

cratie, peut-être par faiblesse pour son rang, ou par une suite de contradictions continuelles, qui marquent l'existence de toutes les femmes.

L'auteur de Corinne donna dans ses écrits quelques preuves de sa haute estime pour Napoléon; cependant elle fut dans la suite infidèle à ce premier penchant de son âme. Elle avait eu dans sa jeunesse des liaisons avec le général Bernadotte, qui crut devoir trahir par héroïsme sa patrie et son bienfaiteur. On assure qu'à l'époque où une coalition formidable menaça la France, et finit ensuite par renverser du trône le plus glorieux des despotes, madame de Staël fut en correspondance réglée avec le prince royal de Suède. C'est elle qui l'affermit dans le projet d'abandonner nos armes, et qui prépara par l'influence de ses raisonnemens et de son esprit la défection de Bernadotte.

L'événement a justifié les prédictions politiques de madame de Staël: Napoléon est tombé, et la Suède obéit encore avec joie au Français qui la gouverne. Je ne pro-

noncerai pas si, dans cette circonstance, les conseils de cette femme furent glorieux ou coupables. La raison servait l'amitié; il y avait un peu d'orgueil et de présomption dans cette obligeance. Chacun cherchait déjà la place où il devait frapper Napoléon, et madame de Staël crut peut-être encore honorable de contribuer à sa chute.

Quoi qu'il en soit, les femmes lisent avec avidité tout ce qui est sorti de la plume riche et féconde de cet écrivain recommandable. Sa réputation est si vaste, et, dans ses dernières années, son influence sur l'opinion publique fut si grande, que toutes les femmes de l'Europe la proclament la gloire de leur sexe.

Bonne mère, épouse chérie, amie sincère, auteur célèbre; la place de madame de Staël est marquée dans la postérité.

Madame Campan.

L'homme, qui voulait façonner la génération qui paraissait sous son règne, avait trop de génie politique pour ne pas faire

de l'instruction publique un objet d'importante sollicitude. Il avait institué les lycées où les jeunes Français puisaient au sein de l'étude des habitudes toutes guerrières. Leur esprit ne se nourrissait que d'idées de conquête. Partagés en cohortes, ils marchaient au son du tambour; on trompait leur cœur, on corrompait leur raison. On ne leur parlait que du souverain, et jamais de la patrie. Le nom du prince était même dans les livres où l'on apprend les premiers préceptes de la religion, et l'amour pour l'empereur était devenu un article de foi. Les prêtres prêchaient cette morale, et depuis!..... Mais hâtons-nous de rentrer dans un sujet moins fertile en regrets, en crimes, en belles actions, et qui laisse l'âme se reposer sur des objets séduisans et chéris.

On sentait à cette époque combien l'éducation des femmes en France était vicieuse; on essaya plusieurs fois d'y porter quelque remède; mais ces vains palliatifs ne sont rien pour l'avenir. Napoléon conçut l'idée à la fois noble et généreuse d'ouvrir un asile

aux filles de ceux qui n'avaient qu'une pauvreté anoblie par l'étoile des braves. On mit à la tête de cette institution madame Campan..... Tout ce que le mensonge et la calomnie ont de plus infâme a depuis été épuisé sur cette infortunée, qui, admise quelquefois dans l'intimité de l'empereur, ne profita de la faveur que pour dire la vérité, et solliciter du pouvoir des actes honorables.

Madame Campan vit encore; je ne ferai donc ici ni son panégyrique ni sa critique. Je me bornerai à ne parler d'elle que pour ce qui rappelle l'institution des demoiselles de la Légion-d'honneur.

Elle porta dans cette maison un esprit de sagesse et d'ordre qui cessa d'être admiré, lorsque le fondateur ne fut plus heureux. Elle s'appliquait à donner à ses élèves beaucoup d'enthousiasme pour la gloire et les belles actions. Destinées à être les compagnes de héros, ces idées devaient encore rendre leurs époux plus grands à leurs yeux, et plus chers à leurs cœurs. On commença donc alors à donner à l'éducation des femmes un

caractère conforme aux mœurs. Napoléon visitait souvent cet utile établissement ; l'archichancelier de l'empire pouvait seul y pénétrer ; la plus sévère morale en excluait tous les autres hommes ; et les princes du sang n'y paraissaient que sur une permission expresse de l'empereur.

Ah ! j'ai besoin de défendre ici l'héritage de la victoire. De vils calomniateurs ont appelé cette maison *un nouveau Parc aux cerfs !* Combien de cœurs généreux ont gémi de cette affreuse accusation ! Combien de vieux guerriers ont versé sur leurs lauriers des larmes de douleur ! Non, le vainqueur de Marengo n'avait point une âme aussi basse; non, il n'entra jamais dans sa pensée d'avilir un sang qui devait fonder la noblesse de son nouvel empire : c'est ainsi que, pour flatter les passions d'un moment, on outrage à la fois tout ce que la gloire et la nature ont de plus précieux.

L'institutrice de la maison de la Légion-d'honneur n'aura donc jamais aux yeux de l'homme impassible et vertueux que le caractère d'une femme justement appelée à régir

une fondation mémorable et digne d'un grand peuple. Elle conserva dans ce poste difficile ce qui sauva la monarchie de nos pères, ce qui sauvera toujours la France, l'honneur!

Marie-Louise.

Quand la nouvelle impératrice parut à la cour, on prit sa timidité pour quelque chose de moins flatteur. La fille des Césars montait sur le premier trône du monde avec trop peu de grâces, selon les habitans du grand monde, et elle succédait à une femme trop aimée, selon le peuple.

Marie-Louise avait alors dix-huit ans. A la simplicité de son âge, elle unissait une majesté et une noblesse digne du haut rang où le sort l'avait fait naître. Elle était bonne, douce, prévenante, aimable, et l'on remarquait bientôt en elle, quand elle s'abandonnait à la conversation, une justesse d'esprit presque étrangère à son sexe, et surtout à sa jeunesse.

Napoléon aima cette épouse : l'attrait de la nouveauté, l'orgueil de posséder le sang d'une illustre famille l'enflammèrent quel-

que temps. L'impératrice était souvent froide et silencieuse ; elle savait allier la dignité du trône à la candeur de son âge. Cette femme aurait pu avoir sur son époux un empire absolu ; mais la force de son caractère avait été polie par une éducation qui ne laissait en elle aucun principe d'ambition. L'empereur affecta pour sa nouvelle moitié une jalousie ridicule ; il la laissait presque vivre seule, aucun homme ne pouvait lui parler ; mais tout cela était dans les goûts de Marie-Louise, qui se trouvait heureuse dans la société de quelques femmes charmantes dont l'empereur l'avait entourée.

Ainsi, l'impératrice Marie, plus capable que Joséphine de décider d'une question d'état, plus sévère, plus raisonnable qu'elle, jouit d'une influence infiniment moindre.

Les mœurs de la cour changèrent (du moins en apparence) avec la nouvelle souveraine. L'empereur montrait le plus grand respect pour son épouse. Il était parfois galant avec les autres femmes, et la politesse sembla revivre quelque temps dans les lieux où elle prit naissance.

Nous l'avons dit en commençant cette notice, le sort des femmes ne pouvait changer sous un maître aussi absolu que l'était Napoléon. Ce dernier s'occupait plutôt à former les manières que les mœurs de son peuple. Il méprisait les femmes ; il était quelquefois poli, mais toujours discret avec elles. Il ne domina donc point sur le siècle par leur moyen, et, le premier, il voulut changer les Français sans associer les femmes à ses desseins.

Ce n'est peut-être pas un mal que l'esprit de politesse ait été un peu détruit par la révolution. Les femmes furent jadis parmi nous de bien cruels tyrans; elles asservirent nos faibles monarques, et portèrent la révolte et le trouble dans l'état. Je voudrais que l'empire des femmes fût uniquement privé; que dans le sein des familles elles donnent aux mœurs une pente vers la douceur, qu'elles président aux actions de leurs enfans, et leurs droits deviendront plus chers et plus sacrés. Le pouvoir des femmes conduit à la mollesse, la mollesse mine lentement les empires; et chez un peuple

aussi ardent, aussi impétueux que les Français, combien leur influence extrême serait dangereuse !

Mais ne privons pas cette belle moitié du genre humain des droits que lui assignent ses grâces, ses vertus et même ses défauts. L'éducation des femmes devient un objet de la plus grande importance ; cependant on s'en occupe peu ; et quand une jeune personne sait lire des romans, écrire des billets voluptueux, danser et chanter, c'est une jeune personne accomplie. Ah ! c'est ainsi que la corruption fait parmi nous des progrès effrayans ! A quoi sert-il que les esprits deviennent sages, si les cœurs s'avilissent ? Les femmes, par leur nature, influent sur l'existence morale, leurs manières deviennent bientôt les manières des nations : un gouvernement protecteur ne saurait donc trop se hâter de jeter sur leur sort des regards paternels. Tels sont les vœux que nous formons pour les femmes. Un règne de vertu succède à un règne de gloire : ces êtres charmans qui nous donnent la vie, et sont chargés du soin de

l'embellir, ne peuvent y rester étrangers.

Femmes, si, dans le cours de ces faibles essais, nous avons quelquefois dit trop sévèrement la vérité, loin de vous en alarmer, cherchez dans vos cœurs la racine des maux que nous signalons : rien n'est impossible à votre sexe; aucun héroïsme ne peut l'étonner. Pour nous, en ajoutant à ces annales de vos grandes actions et de vos mœurs, nous nous croirons sûrs du succès, si vous nous accordez un sourire.

FIN.

NOTES.

SUR LES MARIAGES

chez les différens peuples.

Le mariage est une des institutions qui, chez les différens peuples, a éprouvé le plus de changemens.

Dans les premiers siècles du monde, un homme marquait avec une pierre le terrain qu'il voulait cultiver ; il s'appropriait une femme en la conduisant sous sa tente, et lui faisant promettre de l'aider à élever leurs enfans. Voilà à quoi se bornaient les cérémonies du mariage.

Chez les premiers Romains, une femme et un homme vivaient ensemble sans nul engagement, et l'habitude de ce commerce les unissait par l'impossibilité de se passer l'un de l'autre.

Chez les Calmoucks, ils s'épousent pour une année. Si la femme devient grosse, ils continuent une autre année.

Il n'est presque point de pays où, dans la cérémonie du mariage, on n'ait adopté l'usage des pièces de monnaie qu'on donnait à la mariée, comme garant de cette espèce de marché que l'on faisait, en vendant une fille à une autre famille.

Les Egyptiens attribuaient l'invention du mariage à Minos, leur premier souverain.

Les Assyriens avaient une forme toute particulière pour marier leurs filles.

Une fois par année, ils rassemblaient les filles nubiles, et les mettaient à l'encan. La concurrence des hommes opulens portait le prix à des sommes considérables qui, déposées dans une caisse publique, servaient à marier les filles moins jolies, et par conséquent moins recherchées. Plus la fille était laide, plus la dot était forte, pour engager les hommes intéressés à l'épouser. Il n'y avait pas d'autre cérémonie, pour la célébration, qu'un repas où l'époux, rassemblant ses amis, les prenait à témoins qu'il avait rempli les conditions du marché. On croit cependant que les Assyriens instituèrent un tribunal destiné à régler les mariages, et à en faire observer les réglemens et conditions. Dans l'antiquité, presque tous

les peuples contemporains ne nous ont laissé aucune trace d'autres cérémonies relatives aux mariages, que le repas et les fêtes.

Quelques auteurs citent une particularité : c'est que les amis présentaient aux nouveaux mariés une corbeille remplie de glands, mêlés avec du pain, en mémoire du temps où la terre produisait sans culture.

C'est sûrement par cette même idée que les Romains répandaient des noisettes sur la table des mariés.

A Athènes, quand les vierges devenaient nubiles, elles allaient à un village des environs, demander pardon à la statue de Diane d'avoir l'envie de se marier, et solliciter en même temps la permission de perdre leur virginité. Communément on sacrifiait des victimes avant les mariages : on avait soin de jeter le fiel derrière l'autel, pour prouver qu'il n'en fallait jamais dans cette union.

Toujours superstitieux, les anciens ne voyaient pas impunément un vautour enlever, pendant le sacrifice, une partie des viandes sacrées. Le mariage était souvent rompu, et toujours différé. L'apparition subite de deux tourterelles était le présage le plus heureux.

N'en voyait-on qu'une, on croyait que le mariage ne réussirait pas. De là mille supercheries chez les Grecs. Un homme intéressé à rompre un mariage portait une tourterelle sous son manteau, et la lâchait à l'instant du sacrifice. Les têtes de ces fameux guerriers, de ces philosophes célèbres, étaient susceptibles de se frapper par ces absurdes présages.

Les Athéniens conduisaient la mariée chez son mari sur un char dont on brûlait l'essieu, quand elle en était descendue, pour prouver qu'elle n'avait plus la liberté de s'en retourner. Le père lavait les pieds à la mariée avec l'eau de la fontaine *de Callirhoé*. De là, on la menait au lit nuptial, en allumant plus ou moins de flambeaux, selon sa naissance. Sa mère attachait son ruban de tête à l'une des torches; alors on se retirait, et les garçons faisaient un grand bruit à la porte, pour que l'on n'entendît pas ce qui se passait dans la chambre. Ainsi se mariaient les Grecs.

Il y avait chez les Romains trois espèces de mariages, que l'on contractait différemment : *la Conferration*, *la coemption* et *le service*.

On appelait conferration, la manière dont on mariait les pontifes et les prêtres. Cette cérémonie

cérémonie consistait à faire manger aux nouveaux époux des gâteaux faits d'eau, de sel et de froment, dont on offrait quelques morceaux aux divinités favorables aux mariages.

Les époux célébraient eux-mêmes la seconde espèce de mariage appelée coemption, en s'engageant mutuellement leur foi, par le don mutuel d'une pièce de monnaie.

La troisième espèce de mariage, appelée service, était le résultat du hasard. Lorsque du commerce de deux personnes, il naissait un enfant, deux individus se décidaient à vivre ensemble, leur seul consentement mutuel légitimait le mariage.

Selon quelques auteurs, en Ecosse, encore aujourd'hui, un homme qui épouse une femme au lit de la mort, légitime tous ses enfans sans autre formalité.

En Hollande, disent les mêmes historiens, et dans une partie de l'Allemagne, on suit le même usage, avec la différence que l'on exige que tous les enfans soient présens à la cérémonie.

Dès qu'on était convenu du mariage par coemption ou conferration, on consultait les augures, afin qu'ils déclarassent la volonté

des dieux, et qu'ils indiquassent un jour favorable pour la célébration. Lorsqu'on avait signé le contrat, les parens y mettaient leur cachet. On déposait la dot de la fille entre les mains d'un des augures, et son futur lui envoyait un anneau de fer. Le jour de la célébration, il était d'usage, lorsqu'on coiffait la mariée, de lui partager, avec la pointe d'une lance, les cheveux en six tresses, à la manière des vestales, pour l'avertir qu'elle devait toujours être vestale pour tout autre que son mari. On lui posait sur la tête une couronne de verveine, mêlée de quelques autres herbes qu'elle avait cueillies elle-même. Par dessus la couronne, elle portait quelquefois un voile, et chaussait des souliers de même couleur, montés sur de très-hauts talons.

Dans l'ancienne Rome, les deux époux plaçaient sur leur cou, au moment du mariage, un jonc nommé *conjugium*, d'où nous avons tiré le mot *conjugal*. Depuis on n'a point encore inventé un emblème aussi parfait de l'état du mariage. Il était aussi d'usage que les jeunes filles feignissent, dans cette occasion, de la répugnance à sacrifier leur virginité, et fissent difficulté de quitter les bras de leur mère.

Des petits garçons, au nombre de cinq, après avoir été lavés et parfumés, portaient chacun une torche allumée en l'honneur des cinq divinités du mariage, Jupiter, Junon, Vénus, Diane et Suada, déesse de la persuasion. Deux enfans conduisaient la mariée dans la maison de son époux, et l'on portait derrière elle une quenouille, un fuseau et un coffre qui renfermait sa toilette. Lorsqu'elle arrivait à la porte, qu'elle trouvait ornée de guirlande, de fleurs et de verdure, on lui présentait du feu et de l'eau, et on lui demandait en même temps son nom. A cette question, la mariée répondait *Caïa*; c'est-à-dire qu'elle promettait d'imiter la fameuse *Caïa Cicilia*, qui s'était fait une grande réputation par ses vertus domestiques et conjugales. Avant qu'elle entrât dans la maison, on arrosait la fiancée d'eau lustrale, afin que son mari la trouvât dans toute sa pureté. Elle posait aussi sur la porte un morcau d'étoffe de laine, et la frottait avec de l'huile ou la graisse de quelque animal. On la portait ensuite dans la maison, parce que les augures prétendaient qu'il lui arriverait malheur si elle touchait imprudemment le seuil de la porte. Immédiatement après, on

présentait à la nouvelle épouse toutes les clefs de la maison, et pour siége une peau de mouton qui n'était point tondue; afin de l'avertir qu'elle devait dorénavant s'en servir pour fabriquer les vêtemens de sa famille. Dès que les deux époux étaient rentrés dans leur chambre, le marié jetait des noix aux petits enfans, avant que la compagnie se retirât, et les hommes chantaient des vers pour prévenir l'effet des charmes et des sortiléges.

Pour ménager la modestie de l'épouse, on ne laissait point de lumière dans la chambre nuptiale, et cette précaution pouvait également empêcher que le marié n'aperçût les imperfections corporelles de son épouse.

Le lendemain, le marié donnait un repas. La nouvelle épouse y paraissait avec lui sur le lit nuptial, et le traitait publiquement avec une familiarité qui n'annonçait point le regret d'avoir perdu sa virginité. Elle mettait ordinairement si peu de réserve dans sa conversation, que lorsqu'en d'autres circonstances une femme parlait indécemment, on disait proverbialement à Rome : *Elle parle comme une nouvelle mariée.*

A Rome, un époux, qui trouvait sa femme

en adultère, pouvait disposer de sa vie. De son côté, un enfant posthume de dix mois pouvait être reconnu, si la mère le voulait, et l'empereur Adrien étendit à onze mois cette inexplicable indulgence.

Il est assez piquant d'observer que les Barbares, qui renversèrent l'empire romain, avaient à peu près les mêmes mœurs relativement aux femmes. Ils mariaient leurs vierges sous des pavillons en signe de modestie, et les veuves en plein air.

Chez les anciens, les mariages se firent long-temps sans le ministère des prêtres; on se mariait dans les cours de justice en présence des magistrats et des parens. Enfin Soter, cinquième évêque, qui occupa le siége de Saint-Pierre, imagina qu'il donnerait plus de poids au clergé, en le faisant intervenir dans un nœud solennel, et publia qu'aucune femme ne pourrait, à l'avenir, être légitimement mariée que par un prêtre.

Selon quelques auteurs, sous Cromwel même, en Angleterre, les juges de paix mariaient sans l'intervention du clergé. A la restauration de Charles II, les prêtres reprirent le

droit de célébrer les mariages; mais je ne puis garantir ce fait.

Dans les temps les plus reculés, il paraît que le mariage consistait dans la vente d'une femme à un homme. J'ai dit plus haut, dans les notes, que la pièce d'argent ou d'or, que l'on donne encore à la mariée, rappelle cette ancienne coutume. La polygamie et le concubinage reconnus furent la première base de tous ces genres de tyrannie des hommes envers les femmes. Cette tyrannie fut employée sous mille rapports, et la jalousie ne fit que l'augmenter. On voit chez les Hindous une recherche d'inquiétude rare sur ce point. Quand un mari quittait sa femme pour quelque temps, ils tressaient ensemble deux branches de *retem*. Si, à son retour, la tresse était restée intacte, l'époux se croyait sûr de la fidélité de sa femme; mais s'il y avait aperçu le moindre dérangement, il la châtiait de la manière la plus cruelle. Elle alléguait en vain les preuves les plus fortes de son innocence, même les témoins les plus véridiques.

S'il faut en croire quelques anciens auteurs, les Egyptiens, en contractant un mariage,

promettaient d'obéir à leur épouse ; ce qui ferait présumer que les femmes avaient, chez ces peuples, la grande voix dans la législation, puisqu'elles ont obtenu ce privilége extraordinaire. Les femmes des îles Marianne le possèdent avec plus d'étendue. Tous les meubles, ustensiles de la maison leur appartiennent exclusivement, et le mari ne peut en disposer qu'avec la permission de son épouse. S'il est querelleur, opiniâtre ou dérangé dans sa conduite, elle est autorisée à le punir ou à l'abandonner. Si son mari la surprend en adultère, il peut immoler le galant, mais il ne lui est pas permis de maltraiter sa femme ; si, au contraire, c'est le mari qui est convaincu, sa femme a le droit de lui infliger tel châtiment qu'elle juge à propos; et pour exécuter sa vengeance, elle assemble toutes les femmes du voisinage. Armées de lances, et coiffées de bonnets de leurs maris, elles s'avancent vers l'habitation du coupable, arrachent ses plantations, saccagent ses grains, et après avoir fait le dégât en dehors, elles entrent comme des furies dans la maison qu'elles détruisent. Malheur au maître s'il n'a pas eu le temps de prendre la fuite ; mais quand même une fem-

me n'aurait pas à se plaindre de son mari, lorsqu'il cesse de lui plaire, elle se plaint à ses parens, et leur déclare qu'elle ne veut plus vivre avec lui.

Un écrivain du dernier siècle prétend que, lorsque le Grand Seigneur donne sa sœur ou sa fille en mariage, il leur adresse le discours suivant : « Je vous donne cet homme, pour » qu'il soit à l'avenir votre esclave ; et s'il lui » arrive de vous offenser ou de vous désobéir, » abattez-lui la tête avec ce cimeterre ». Cet auteur ajoute que la princesse porte toujours ce sabre à son côté, comme un symbole de son autorité.

Dans d'autres pays, les lois autorisent les maris à punir eux-mêmes l'inconstance de leurs femmes. En Suède, en Danemarck, le mari qui surprenait sa femme en adultère, pouvait impunément la tuer, et ravir au séducteur les moyens de retomber dans sa faute. Parmi quelques tribus de Tartares, les maris sacrifiaient souvent la vie de leurs femmes au plus léger soupçon d'infidélité ; et il n'en fallait pas davantage à quelques chefs orientaux pour faire enterrer jusqu'au menton leurs femmes et leurs concubines, qui mouraient dans

une longue et douloureuse agonie. Lorsque le Grand Seigneur soupçonne quelqu'une de ses femmes, il la fait coudre dans un sac et jeter dans un canal. Chez les Germains, lorsque le mari surprenait sa femme en adultère, il lui coupait les cheveux, la chassait toute nue hors de sa maison, et la poursuivait à coups de fouet dans les rues de la ville. Les Chinois, dont le sentiment d'honneur est moins vif, vendent flegmatiquement leurs épouses infidèles à des marchands d'esclaves; dans la Louisiane, au Pégu, à Siam, à Camboge, et dans la Cochinchine, l'adultère est, au contraire, une distinction honorable. Les habitans offrent leurs épouses aux étrangers, et s'offensent du refus de s'en servir, comme d'une insulte faite aux charmes de leurs femmes.

Hérodote fait mention d'un peuple nommé *Gendanes*, dont les femmes faisaient gloire de leur impudicité. L'usage de leur pays les autorisait à ajouter un falbala ou bordure à leur vêtement, pour chaque nouvel amant qui sacrifiait avec elle au dieu de Cythère; et celle qui portait le plus grand nombre de ces bordures, était la plus enviée de son sexe et la plus admirée du nôtre.

Si cet usage révolte à la fois et la raison et la décence, au moins avait-il une sorte de conséquence qu'on ne trouve pas dans la conduite des hommes de ce siècle, qui employent tous les genres de séduction pour corrompre les femmes, en passant leur vie à les calomnier.

Fin des Notes du deuxième Volume.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIER VOLUME.

NOTES.

DEUXIÈME VOLUME.

NOTES.

AVIS AU RELIEUR,

Pour le placement des figures.

Aria aide son époux à quitter la vie, en se perçant la première du poignard qu'elle lui présente. Tom. I.er p. 123.

Charles oubliait sa gloire. La tendre Agnès Sorel lui présente des armes, et l'excite à combattre l'Anglais. Tome I, page 316.

Madame Lefort étant restée à la place de son mari qu'elle avait fait évader : « Malheureuse ! qu'avez-vous fait ? — Mon devoir, répond-elle ; fais le tien ». Tom. II, page 166.

Zunilda rapproche doucement les branches, et forme une ombre hospitalière. Tom. II, page 285.



